

No.1026-1028 du 29 juillet au 18 août 2015

lesinrocks.com

les inRockKuptibles

sexe
2015

Allemagne 6,80€ - Belgique 6,50€ - Cameroun 3 800 CFA - Canada 10,75 CAD - DOM 7,40€ - Espagne 6,50€ - Grèce 6,50€ - Italie 6,50€ - Luxembourg 6,50€ - Maurice 1€ 7,30€ - Pays-Bas 5,90€ - Portugal 6,50€ - Suisse 11,00 CHF - TOM 1 300 CFP

M 01154 - 1026S - F: 5,90 € - RD





La bouche aussi est un organe sexuel

Pensez aux dépISTages

Si vous aimez sucer et être sucé, les Infections Sexuellement Transmissibles vous concernent aussi. Pensez à votre santé et à celle de vos partenaires et faites des dépistages au minimum une fois par an.

 **Sida Info Service**
0 800 840 800
24h/24, confidentiel, anonyme et gratuit
www.sida-info-service.org

www.inpes.sante.fr
inpes
Institut national
de prévention et
d'éducation pour
la santé



Hervé Lassance pour Les Inrockuptibles

Locaux
des *Inrocks*,
juillet 2015

sexy toujours

Comme chaque été depuis maintenant pas mal d'années, la température monte dans les locaux des *Inrocks* et une ébullition libidinale s'empare des crânes de la rédaction. Ce numéro consacré à la sexualité, ses manifestations sociales, ses représentations (dans l'art, dans la pornographie ou à l'intersection des deux), nous l'avons préparé tandis que résonnait ici (vandalisation d'une œuvre d'Anish Kapoor à Versailles, pressions exercées par l'Etat sur le comité de classification pour réexaminer *Love* de Gaspar Noé) ou là (stupéfiante montée de l'homophobie au Maroc avec une couve de magazine s'interrogeant sur la pertinence de brûler les homosexuels ou lynchage d'un travesti dans la rue à Fès) une grande violence exercée sur la liberté à représenter ou à vivre la sexualité. Cette année encore, par un ensemble d'enquêtes et de reportages, nous essayons de témoigner de la pluralité de ses formes et de l'actualité de ses manifestations.

Elles recoupent parfois des questions à la croisée du genre – genre sexuel, genre humain même –, interrogées par ces étonnantes poupées vivantes que sont les female maskers. Elles repensent aussi l'attachement amoureux en le déliant du modèle de la conjugalité (c'est tout l'objet de l'enquête sur le polyamour). Certaines de ces actualisations prennent parfois un tour qui n'exclut pas la violence (notamment sociale, comme en atteste le long reportage sur le tournage d'un film de bukkake). Enfin, de telles investigations suscitant toutes sortes d'échauffements, nous avons enquêté sur la pratique de la masturbation au bureau (pas seulement à l'intérieur de ceux des *Inrocks*). Bref, un numéro qu'on espère mi-instructif, mi-drôle, un peu sexy aussi, et surtout long en bouche, puisque le prochain ne sortira que le 19 août et dans le grand rush de la rentrée littéraire. D'ici là, bonnes vacances ou (pour ceux qui n'en prennent pas), tout du moins, bel été. Et bon sexe.

Jean-Marc Lalanne

LE CAMP DE VACANCES LE PLUS POPULAIRE

WET HOT AMER FIRST DAY

UNE SÉRIE ORIGI



**ELIZABETH BANKS LAKE BELL H. JON BENJAMIN MICHAEL IAN BLACK
JANEANE GAROFALO JON HAMM NINA HELLMAN JOE LO TRUGLIO
ZAK ORTH JORDAN PEELE DAVID HYDE PIERCE
JASON SCHWARTZMAN MOLLY SHANNON MICHAEL SHOWALTER**

À PARTIR DU
31 juillet



SEULEMENT SUR

NETFLIX

DES ÉTATS-UNIS ARRIVE ENFIN EN FRANCE

ICAN SUMMER OF CAMP

NALE NETFLIX



**MICHAEL CERA JOSH CHARLES BRADLEY COOPER JUDAH FRIEDLANDER
KEN MARINO CHRISTOPHER MELONI A. D. MILES MARGUERITE MOREAU
CHRIS PINE AMY POEHLER PAUL RUDD MARISA RYAN
JOHN SLATTERY KEVIN SUSSMAN DAVID WAIN KRISTEN WIIG**



DÈS 7,99€ /MOIS

1 mois gratuit

MUCEM

TRACES

FRAGMENTS
D'UNE TUNISIE CONTEMPORAINE

EXPOSITION - FRAGMENTS I

13 MAI - 28 SEPT. 2015

FRAGMENTS II

4 NOV. 2015 - 29 FÉV. 2016

MARSEILLE

Fort Saint-Jean



MUCEM.ORG

Zied Ben Romdhane, "la plage de la paix", 2014 © Zied Ben Romdhane



AIRFRANCE

inRockuptibles



TV5MONDE

portfolios
 sélection et textes
 Maria Bojikian
 et Claire Moulène

58

John Currin



Rotterdam, 2006 © John Currin. Courtesy Gagosian Gallery

48

Daisuke Yokota



Corpus, 2014 © Daisuke Yokota, courtesy of the artist, Jean-Kenta Gauthier (Paris) and G/P Gallery (Tokyo)

les inRockuptibles

sommaire



70

Matt Lambert

© Matt Lambert, Kevin Poppius

actu

- 03 édito**
- 10 enquête**
croisade antisexe en France :
des cathos tradi chauds bouillants
- 13 interview sexpress**
Nicolas Duvauchelle
- 14 la courbe**
- 16 la loupe**
- 17 nouvelle tête**
Manon Martin
- 18 enquête**
les applis de rencontres géolocalisées
taillées pour les coups d'un soir
- 21 événement**
aux USA, comment l'usage du Truvada,
traitement préventif anti-VIH, est vécu
- 22 où est le sexe ?**
- 24 les polyamoureux**
ni libertins ni infidèles, ils rejettent
l'idée du couple exclusif et réinventent
nos modes de vie sentimentaux
- 32 portfolio** Nate Walton
- 36 bukkake final**
sur le tournage d'un bukkake
- cette pratique qui consiste à éjaculer
à plusieurs sur une même actrice
- 44 tu branles quoi au travail ?**
désir inassouvi, ennui ou insoumission
quasi politique, la masturbation au travail
est pour certains un délicieux exutoire
- 48 portfolio** Daisuke Yokota
- 52 bon coup ou bête de sexe**
et s'il s'agissait de déconstruire ces
deux mythes pour s'ouvrir à une sexualité
plus émotionnelle que mécanique
- 58 portfolio** John Currin
- 64 escort boys don't cry**
la prostitution masculine destinée aux
femmes, activité encore assez marginale,
serait en plein boom. Témoignages
- 70 portfolio** Matt Lambert
- 76 le female masking**
qui se cache derrière ces traits de poupées
gonflables en latex aux courbes affolantes ?
- 82 portfolio** Evan Baden
- 86 test**
tu es sexy, tu es rock ? Viens jouer
- 90 culture X**
le plaisir dans les jeux vidéo ; les labels
French Twinks et Pegas productions ;
l'acteur X gay Theo Ford en interview ;
une anthologie des porn studies ;
Guido Crepax en BD

magazine

sexorama

les inrockuptibles est édité par la société les éditions indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 € 24, rue Saint-Sabin, 75011 Paris n° siret 428 787 188 000 21 tél. 01 42 44 16 16 fax 01 42 44 16 00 lesinrocks.com mail inrocks@inrocks.com ou prenom.nom@inrocks.com abonnements société Everal tél. 03 44 62 52 35 cppap 1216 c 85912 dépôt légal 3^e trimestre 2015 actionnaire principal, président Matthieu Pigasse directeur général et directeur de la publication Frédéric Roblot rédaction directeur de la rédaction Frédéric Bonnaud rédacteurs en chef Jean-Marc Lalanne, JD Beauvallet, Géraldine Sarraïa rédacteurs en chef adjoints Anne Laffeter, David Doucet, Jean-Marie Durand secrétaire générale de la rédaction Sophie Ciaccava secrétaire générale de la rédaction adjointe Anne-Claire Norot actu rédacteurs Diane Lisarelli, Carole Boinet, Mathieu Dejean, Claire Pomarès, Julien Rebutti, Marie Turcan style Géraldine Sarraïa, Cora Delacroix (stagiaire) cinémas Jean-Marc Lalanne, Serge Kaganski, Jean-Baptiste Morain, Vincent Ostria, Léo Moser (stagiaire) musiques JD Beauvallet, Christophe Conte, Thomas Burgel, Johanna Seban, Maxime de Abreu, Azzedine Fall, Ana BenAbdelKarim (stagiaire) reporters Stéphane Deschamps, Francis Dordor livres Nelly Kapriélian scènes Fabienne Arvers expos Jean-Max Colard, Claire Moulène médias/idéas Jean-Marie Durand lesinrocks.tv chef de rubrique Basile Lemaire assistant Thomas Hong secrétariat de rédaction chefs d'édition Elisabeth Férét, David Guérin, François-Luc Doyez première sr Stéphanie Damiot second sr Fabrice Ménaphron sr François Rousseau, Christophe Mollo, Laurent Malet, Sylvain Bohy, Olivier Milet, Vincent Richard, Anne-Sophie Le Goff maquette directeur de création Laurent Barbarand directeur artistique Pascal Arvieu maquettistes Pascale Francès, Antenna, Christophe Alexandre, Jeanne Delval, Nathalie Petit, Nathalie Coulon photo directrice Maria Bojikian iconographes Valérie Perraudin, Aurélie Derhee, Agathe Hocquet photographe Renaud Monfourny collaborateurs R. Blondeau, D. Boggeri, R. Burrel, L. Chessel, S. Clair, M. Delcourt, A. Desforges, J.-B. Dupin, C. Emmanuelle, A. Jean, C. Larrède, H. Lassince, N. Lecoq, T. Lévy-Lasne, J.-L. Manet, F. Marguin, L.-J. Nicolaou, P. Noisette, O. Père, H. Pons, T. Ribeton, L. Soesanto, P. Sourd publicité publicité culturelle, directrice Cécile Revenu (musiques), tél. 01 42 44 15 32 fax 01 42 44 15 31, Yannick Mertens (cinéma, livres, vidéo, tv) tél. 01 42 44 16 17, Benjamin Cachot (arts/scènes) tél. 01 42 44 18 12 coordinateur François Moreau tél. 01 42 44 19 91 fax 01 42 44 15 31 publicité commerciale, directeur Laurent Cantin tél. 01 42 44 19 94 directrice adjointe Anne-Cécile Aucomte tél. 01 42 44 00 77 directrice de clientèle Isabelle Albohair tél. 01 42 44 16 69 publicité web Chloé Aron tél. 01 42 44 19 98, Lizanne Danan tél. 01 42 44 19 90 traffic manager Stéphane Battu tél. 01 42 44 00 13 développement et nouveaux médias directrice Fabienne Martin directeurs adjoints Baptiste Vadon (promotion, médias, diversification) tél. 01 42 44 16 07, Laurent Girardot (événements et projets spéciaux) tél. 01 42 44 16 08 relations presse/rp Charlotte Brochard tél. 01 42 44 16 09 assistant promotion presse Jean-Baptiste Viot tél. 01 42 44 16 68 responsable éditoriale "You Need to Hear This" Marine Normand projet web et mobile Sébastien Hochart responsable du système informatique éditorial et développement Christophe Vantghem assistance technique Michaël Samuel graphisme Dup assistante Geneviève Bentkowski-Menais lesinrocks.com responsable Abigail Aïnouz responsable éditoriale du concours création vidéo Anna Hess marketing diffusion responsable Julie Sockeel tél. 01 42 44 15 65 chef de projet marketing direct Victor Tribouillard tél. 01 42 44 00 17 assistant marketing direct Baptiste Grenguet tél. 01 42 44 16 62 contact agence Destination Média - Didier Devillers et Cédric Vernier tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr fabrication chef de fabrication Virgile Dalier, avec Gilles Courtois comptabilité Caroline Vergiat, Stéphanie Dossou Yovo, Elodie Valet accueil, standard (inrocks@inrocks.com) Geneviève Bentkowski-Menais, Walter Scassolini impression, gravure SIEP, ZA Les Marchais, rue des Peupliers 77590 Bois-le-Roi brochage Brofasud routage Routage BRF printed in France distribution Prestalis imprimé sur papier produit à partir de fibres issues de forêts gérées durablement, imprimeur ayant le label "imprim vert", brochure et routeur utilisant de "l'énergie propre" abonnement Les Inrockuptibles B1302 60643 Chantilly Cedex abolesinrocks@everal.com ou 03 44 62 52 35 tarif France 1 an : 115 € fondateurs Christian Frevet, Arnaud Deverre, Serge Kaganski © les inrockuptibles 2015 tous droits de reproduction réservés.



les inRockuptibles

"LONELY, BORED AND BAD, THANK GOD I'M HANDSOME"

The Vaccines - English Graffiti



CONCERTS À PARIS

DAWES

9 septembre - Boule Noire

BEIRUT

22 septembre - Zénith

HEY ROSETTA !

1er octobre - Point Éphémère

MAGNUS

5 octobre - Flèche d'Or

THE VACCINES

7 octobre - La Cigale

BEARS' DEN

8 octobre - La Maroquinerie

PALMA VIOLETS

8 octobre - Bataclan

GREAT MOUNTAIN FIRE

13 octobre - Point Éphémère + tournée

SOIRÉE ALIAS MAMA

SELIM, THE FRANKLIN ELECTRIC
ET ROZI PLAIN

15 octobre - Divan du Monde

THE BOHICAS

21 octobre - Point Éphémère

YO LA TENGO

23 octobre - La Cigale

SWIM DEEP

27 octobre - Flèche d'Or

ARCHIVE

30 et 31 octobre - Zénith + tournée

ST GERMAIN

12 novembre - Bataclan + tournée

MARILYN MANSON

16 novembre - Zénith

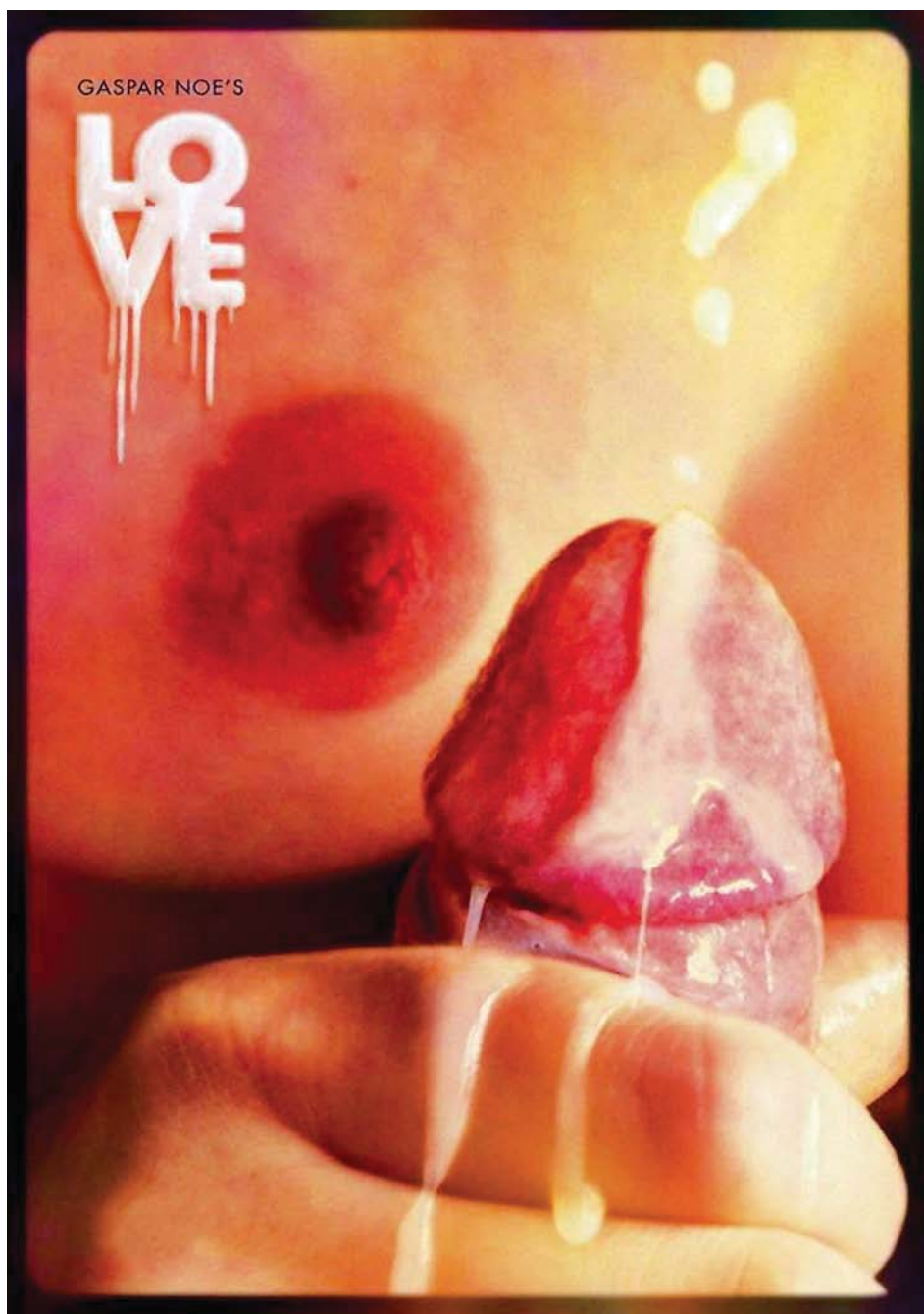
LOU DOILLON

8 décembre - Casino de Paris + tournée

BILLETS : ALIASPRODUCTION.FR ET
POINTS DE VENTE HABITUELS

cette France qui a peur de son cul

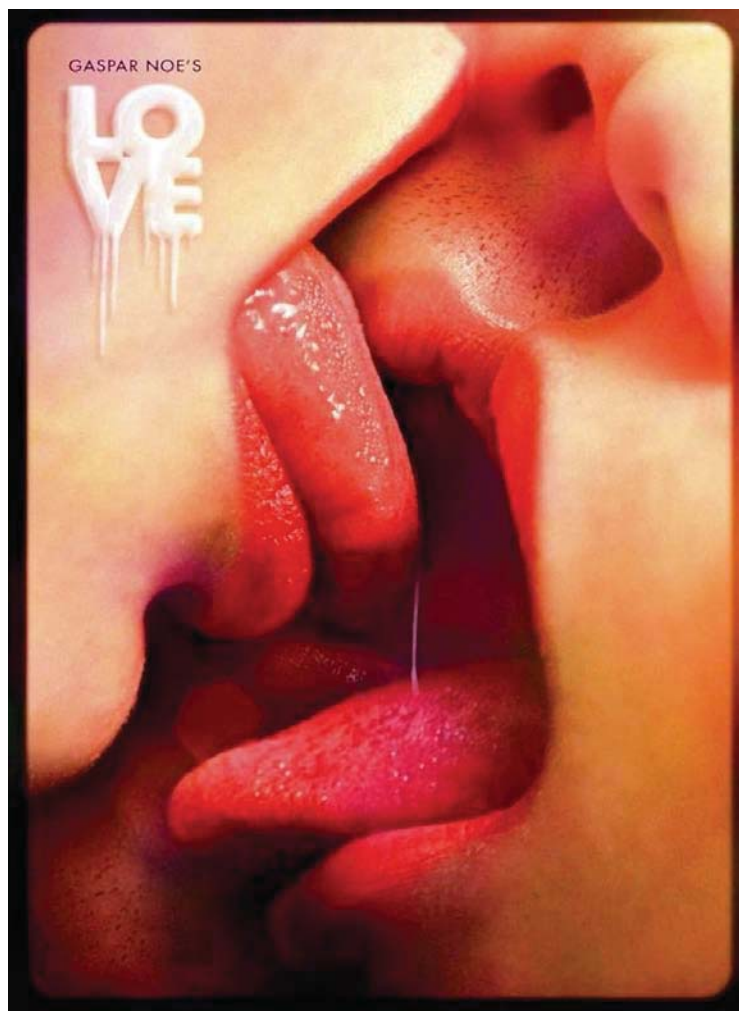
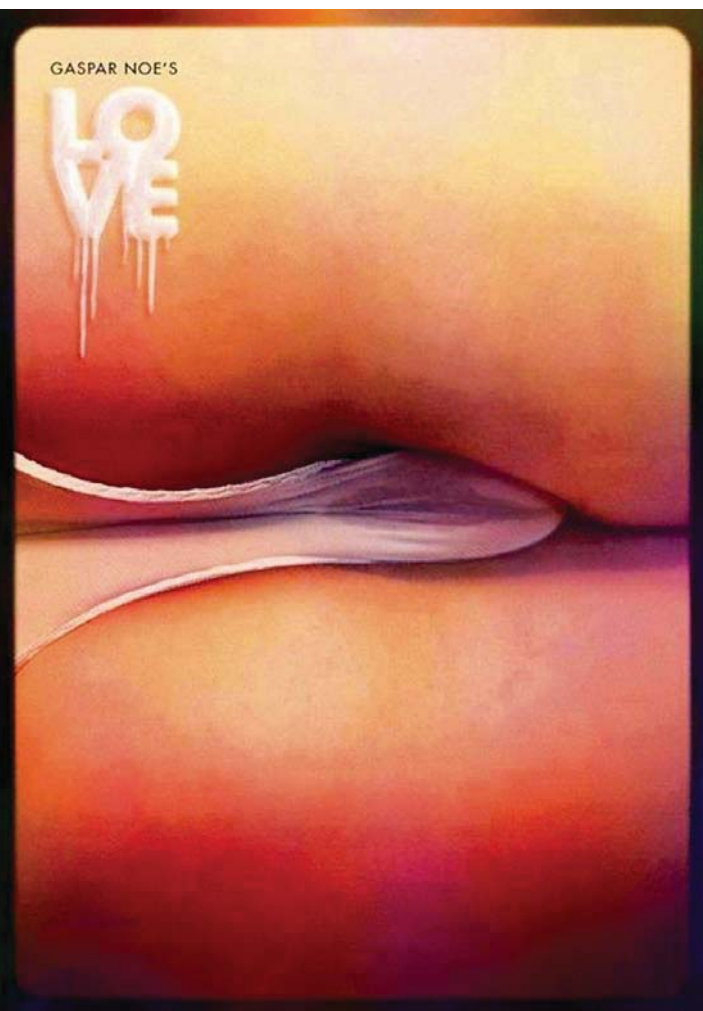
Pressions sur les contenus éducatifs, dégradations d'œuvres d'art, tentatives d'interdiction de films : depuis des mois, une branche de cathos traditionnalistes mène une **croisade antisexe obscène**.



Durant toutes ses années d'enseignement, Pascal Travaillé n'avait jamais connu un tel déferlement de haine. Directeur du lycée catho Saint-Joseph à Bruz, situé en Haute-Bretagne, il s'est retrouvé malgré lui au cœur d'une polémique, le 14 octobre 2014, lorsqu'une banale sortie de classe vira au scandale. Ce jour-là, dans le cadre du programme d'anglais, il avait autorisé une classe de terminale à voir le film britannique *Pride*, une comédie sur l'alliance improbable de mineurs et de courants LGBT sous Margaret Thatcher. Mais c'était compter sans la vigilance d'une mère de famille ultrareligieuse qui se lança dans un duel acharné avec le directeur d'établissement : *"Elle refusait que son fils aille voir un film qui véhiculait de telles valeurs, et qui avait reçu un prix LGBT (la Queer Palm du Festival de Cannes – ndlr), se souvient-il. Nous aurions pu en discuter, mais elle a préféré activer son réseau sur internet. Ces gens-là savent remuer ciel et terre pour se faire entendre, et je me suis retrouvé dans le collimateur des intégristes français."*

Courriers agressifs, appels anonymes, insultes sur les sites de la fachosphère, Pascal Travaillé fut accusé de toutes parts et dut s'expliquer devant le secrétaire général de l'enseignement catholique. Il en tire une conclusion amère : *"Le dialogue est devenu impossible avec certains. Dès que l'on touche aux sujets de l'identité, du sexe, les clivages sont beaucoup trop marqués."*

A son échelle, ce directeur de lycée aura fait l'expérience des tensions qui agitent la société française, où une nouvelle bataille s'est engagée sur le terrain des mœurs. Pressions sur les contenus éducatifs (déjà observées avec l'affaire *Tomboy* en 2013, lorsque des associations cathos militèrent pour interdire la diffusion du film de Céline Sciamma dans les établissements



Les affiches sulfureuses, dont celle classée X (p. 10), du film de Gaspar Noé, *Love*, interdit aux moins de 16 ans et menacé d'être classé X lui aussi sous la pression de l'association Promouvoir, qui lutte contre l'exploitation des images de sexe au cinéma

scolaires), actes de vandalisme perpétrés contre des œuvres d'art à connotation sexuelle (les dégradations du "plug anal" de Paul McCarthy ou du "vagin de la reine" d'Anish Kapoor), et menaces de censure contre les films (*Love* de Gaspar Noé, récemment guetté par une interdiction aux moins de 18 ans) : la droite morale se remet à gronder et s'active pour défendre ses valeurs. *"Ils n'ont plus que ça de toute façon, remarque Nicolas Lebourg, historien spécialiste des extrêmes droites. Le seul point sur lequel les droites se réunissent aujourd'hui, c'est la lutte contre le libéralisme culturel, contre ce qui représente la liberté de l'individu en matière de mœurs."* Chercheur sur les mouvements conservateurs, et responsable des spectacles vivants pour la région Ile-de-France, Gaël Brustier va même jusqu'à parler d'une "guerre culturelle". *"Des groupes d'entrepreneurs politiques très organisés veulent imposer leur vision de la morale, et pour cela ils mènent des actions spectaculaires, notamment le vandalisme des œuvres d'art jugées indécentes..."*

Dans les rangs de ces croisés du sexe, on retrouve pêle-mêle de vieux conservateurs, d'anciens nationaux catholiques, virés du FN par Marine Le Pen, des cathos intégristes de l'association Civitas, et une flopée de marcheurs de la Manif pour tous, dont des jeunes proches des mouvements des Veilleurs ou des Antigones.

"Ils sont numériquement assez faibles, mais ils attirent toute une génération de cathos décomplexés, qui trouvent de nouveaux moyens d'action grâce à internet et au réseau associatif", note Gaël Brustier.

Echauffés par la loi sur le mariage pour tous et la polémique sur la soi-

"cette sculpture en forme de vagin a été la goutte de trop"

Fabien Bouglé, de l'association Versailles Familles Avenir

disant théorie du genre prétendument enseignée à l'école, les nouveaux garants de la morale ne se reconnaissent plus dans la société française et expriment un sentiment de *"lassitude, voire de colère"* à en croire Fabien Bouglé. Leader de l'association Versailles Familles Avenir, cet élu divers droite milita pendant des semaines contre l'exposition de l'artiste Anish Kapoor au château de Versailles, estimant que l'œuvre *Dirty Corner* (un immense tunnel en forme de trompe), rebaptisée sur internet *"le vagin de la reine"*, était trop *"obscène"* pour être montrée au public. Vandalisée le 17 juin, sans revendication particulière, l'œuvre a finalement été retirée de l'exposition, pour le plus grand plaisir de ses opposants : *"Il fallait en finir avec l'indécence, dit Bouglé. Juste après l'affaire du plug anal de Paul McCarthy place Vendôme, cette sculpture en forme de vagin a été la goutte de trop. Je ne juge pas la qualité des œuvres, je dis qu'il faut des limites : les gens en ont marre d'être harcelés par des images sexuelles."* ►



L'œuvre *Dirty Corner* d'Anish Kapoor, rebaptisée "le vagin de la reine" a été vandalisée le 17 juin puis retirée de l'exposition du château de Versailles

Certaines choses doivent rester dans l'intimité, ne pas envahir l'espace public. Il faut préserver les enfants de ces images."

Au cours de sa campagne contre "le vagin de la reine", l'élus versaillais dit avoir constaté le succès de ses idées auprès d'une partie de la population, lassée par "l'hyper sexualisation de la société". Dans les messages de soutien qu'il recevait, la plupart mettaient en cause la politique de François Hollande, jugée responsable d'une crise de moralité. "Les gens n'en peuvent plus de ce monde ultralibéral, où l'on peut louer le ventre d'une mère, se marier lorsque l'on est deux personnes du même sexe. Il ne faut pas s'étonner, alors, que certains s'organisent pour défendre leurs valeurs."

Un avis partagé par André Bonnet, sulfureux avocat, ancien proche de Mégret et patron de l'association Promouvoir, qui lutte depuis quinze ans

contre l'exploitation des images de sexe au cinéma. Ces derniers temps, il s'est engagé dans un combat juridique contre *Love*, de Gaspar Noé. Sorti en salle avec une interdiction aux moins de 16 ans au terme d'une vive polémique (le ministère de la Culture ayant réclamé un double examen de l'œuvre par le comité de classification), le film devrait plutôt être classé X selon l'avocat, qui entend relancer l'affaire en justice. "Ce qui me frappe, c'est le fait de vouloir à tout prix montrer de la pornographie aux mineurs, dit-il. Pourquoi cette obsession ? Elle fait certes penser aux Liaisons dangereuses de Laclos et à la fascination qu'exerce chez certains 'artistes' autoproclamés la perversion des plus jeunes, mais je crois qu'elle correspond aussi à une vision politique, visant à la destruction de tout ce qui ressemble de près ou de loin à la pureté, à l'élévation d'âme de la jeunesse."

Peur du déracinement, d'une crise de civilisation et de l'apparition d'un "nouvel ordre sexuel mondial", dicit les adeptes de Civitas, les garants

de la droite morale jouent l'éternel refrain des cathos traditionnalistes. Seuls changent leurs modes opératoires : via des actes retentissants et un sens aigu de l'agit prop, ils réinvestissent l'espace médiatique et font entendre leur opinion. "On voit apparaître partout en Europe de nouvelles formes de censure", remarque Alfred Pacquement, le commissaire de l'exposition d'Anish Kapoor à Versailles, qui se dit encore "bouleversé" par l'acte de vandalisme dont l'artiste a été victime. "Attaquer une œuvre au motif qu'elle serait perçue comme sexuelle n'est pas que répréhensible, c'est aussi inquiétant pour l'avenir de l'expression artistique." Le danger, à terme, "ce serait que les institutions et artistes finissent par s'autocensurer", poursuit Gaël Brustier, qui observe les premiers effets de ce climat de tension. "Je note que certains ne veulent plus prendre le risque de produire ou diffuser certaines œuvres, qu'ils préfèrent s'épargner ce genre de réactions violentes." Lui-même s'interroge, à moitié ironique : "Faudra-t-il bientôt cacher toutes les paires de seins dans les pièces de théâtre ?" **Romain Blondeau**

"certains ne veulent plus prendre le risque de produire ou diffuser certaines œuvres"

Gaël Brustier, responsable des spectacles vivants pour la région Ile-de-France

"une scène d'éjaculation comme dans **Love**, non"

Sébastien Tellier, Durex, son émoi devant *L'Amant* : **Nicolas Duvauchelle**, acteur taiseux et tatoué, nous parle du sexe à l'écran et hors champ.

La notoriété a-t-elle changé votre rapport au sexe ? **Nicolas Duvauchelle**

Pas le rapport au sexe, mais le rapport aux femmes, oui. Quand on est connu, il y a plus de gens qui veulent coucher avec vous.

Y a-t-il une forme d'addiction ?

Oui, quand j'étais plus jeune. Maintenant j'ai 35 ans, c'est derrière moi, tout ça. Enfin, pas le sexe ! Mais le surplus, le trop-plein...

On vous colle souvent une image de bad boy viril. C'est sexy, la virilité ?

Oui, je pense. Mais la virilité c'est savoir accepter sa part de féminité.

Et les tatouages ?

Je ne les ai pas faits pour être sexy. A l'époque où j'ai eu mon premier tatouage, en 1998, j'étais un des seuls. Et j'ai plein de rôles qui ont sauté à cause de ça. J'ai même failli perdre une pub Hugo Boss. Maintenant, de Marseille à Cancún, tous les blaireaux ont des ailes, des étoiles, des papillons partout, et moi, ça ne me parle pas beaucoup.

Comment abordez-vous le tournage d'une scène de sexe ? Vous répétez ?

On répète sur le plateau, mais je ne vais pas inviter la comédienne, ou le mec, pour lui faire répéter

ça chez moi ! Ça serait un peu bizarre. (rires) Quand on a la sensation de mettre en confiance la personne en face de soi, ça se passe souvent bien et ce sont de bonnes tranches de rigolade. Je me suis vraiment marré sur des scènes de cul, que ça soit avec Laura Smet dans *Les Corps impatientes* ou Marina Fois dans *Happy Few*. C'est une situation si étrange de simuler ça devant plein de gens.

Vous souvenez-vous de votre première scène de sexe ?

C'était dans *Le Petit Voleur*, avec Emilie Lafarge. J'avais 18 ans. C'était aussi mon premier tournage. J'étais gêné, c'était déroutant. Ils ne filmaient que la fin du rapport, heureusement.

Dans *Love* de Gaspar Noé, les acteurs, qui ne viennent pas du porno, ne simulent pas les scènes de sexe. Auriez-vous accepté un tel projet ?

Non. C'est sûrement pour ça qu'il a pris des acteurs inconnus, parce que personne n'aurait accepté, et ceux qui disent le contraire sont des mythos. Je trouve que ça devient un autre métier. On peut se faire cataloguer, c'est délicat... Et ma pauvre mère, qu'est-ce qu'elle dirait ! (rires)



Cato/Abaca

Est-ce difficile d'accepter que votre entourage regarde vos scènes de sexe au cinéma ?

Non, ça va, parce qu'au cinéma on ne montre pas grand-chose. Il n'y a pas de pénis en érection. Et puis mes proches m'ont quasiment tous déjà vu à poil... Après, tourner une scène d'éjaculation comme dans *Love*, non.

La scène de cinéma la plus hot pour vous ?

L'Amant. Il y a de belles scènes de sexe, très érotiques. C'est d'ailleurs un de mes premiers souvenirs érotiques au cinéma. Ça m'avait beaucoup marqué à l'époque. Je devais avoir 12 ans.

Un premier fantasme au cinéma ?

Fanny Ardant. Sa voix, sa classe, son doux visage... C'est une femme sublime.

Un morceau sexy ?

Tous ceux de Marvin Gaye. Disons *Come Live with Me Angel*. Il y a des morceaux sexy à écouter quand on boit un verre

avec sa copine, mais faire l'amour sur de la musique, je ne suis pas fan.

Et que pensez-vous de *Sexuality* de Sébastien Tellier ?

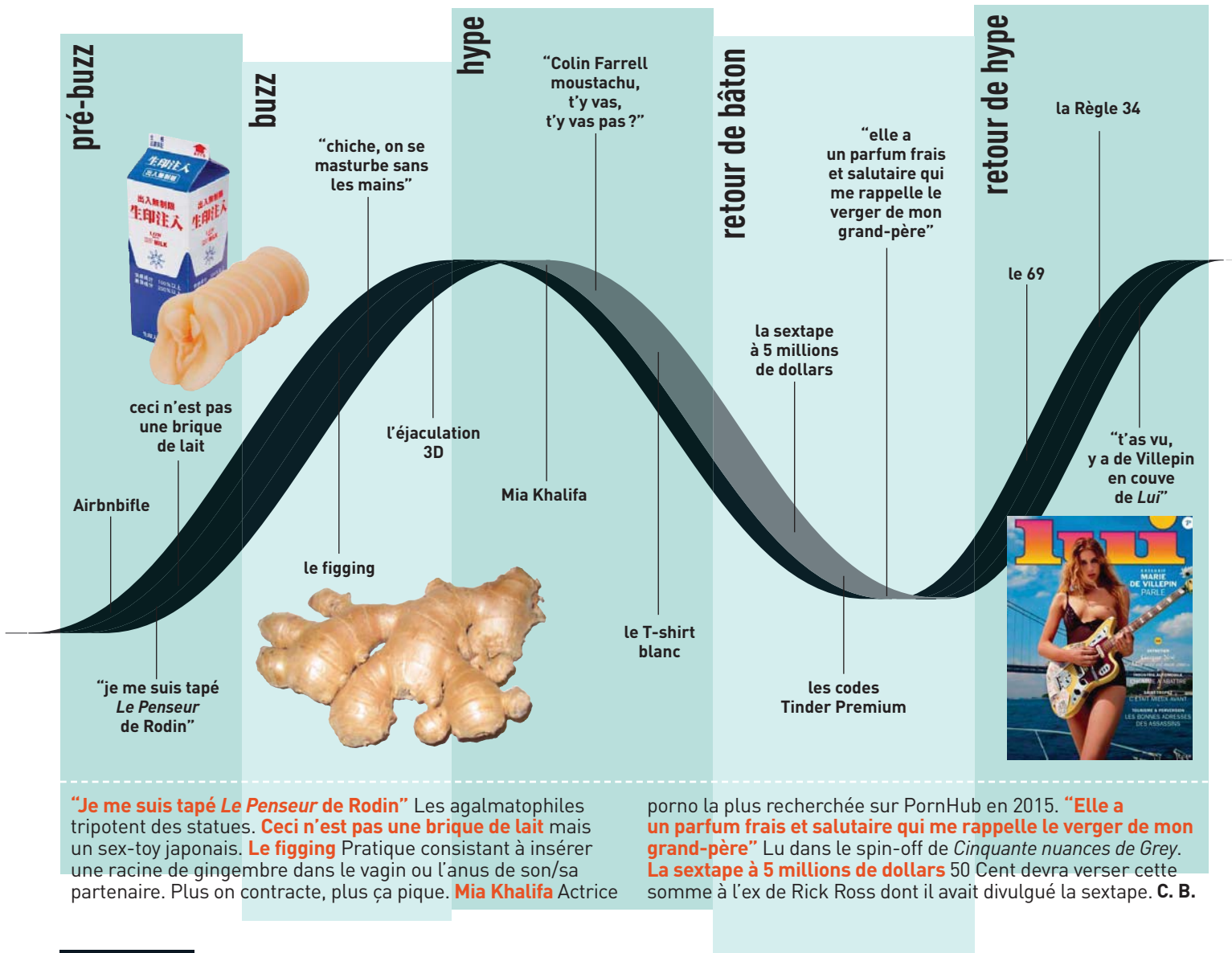
J'adore l'album en entier, il est magnifique, tellement sensuel. J'ai eu la chance de rencontrer Tellier, et j'adore ce mec.

On parle de plus en plus de sexe, trouvez-vous que cela tue le mystère ?

Quand les gens baisent ou parlent de sexe, ils ne pensent pas à autre chose... C'est triste, mais tout le monde est gagnant. Ça arrange. La pub Durex qui passe en ce moment me fout le cafard (elle promet une appli censée pimenter la vie sexuelle des couples hyperconnectés - ndr), ça m'angoisse terriblement, c'est un tue-l'amour. **propos recueillis par Carole Boinet**

Le Combat ordinaire de Laurent Tuel, avec Nicolas Duvauchelle (Fr., 2015, 1 h 40), en salle

la courbe



tweetstat

Brigitte Lahaie nous délivre un profond message de paix et d'amour.

Brigitte Lahaie @LahaieRMC

LOVE CONSEIL : En amour, nous ne sommes pas des objets sexuels, juste des êtres qui se retrouvent !

06:31 - 2 juil. 2015

Répondre Retweeter Favori

68% Platon

"C'est quelque chose que souhaite l'âme, qu'elle ne saurait exprimer ; et pourtant elle le devine : ce qu'elle souhaite, c'est se fondre le plus possible dans l'autre pour former un même être." (Le Banquet)

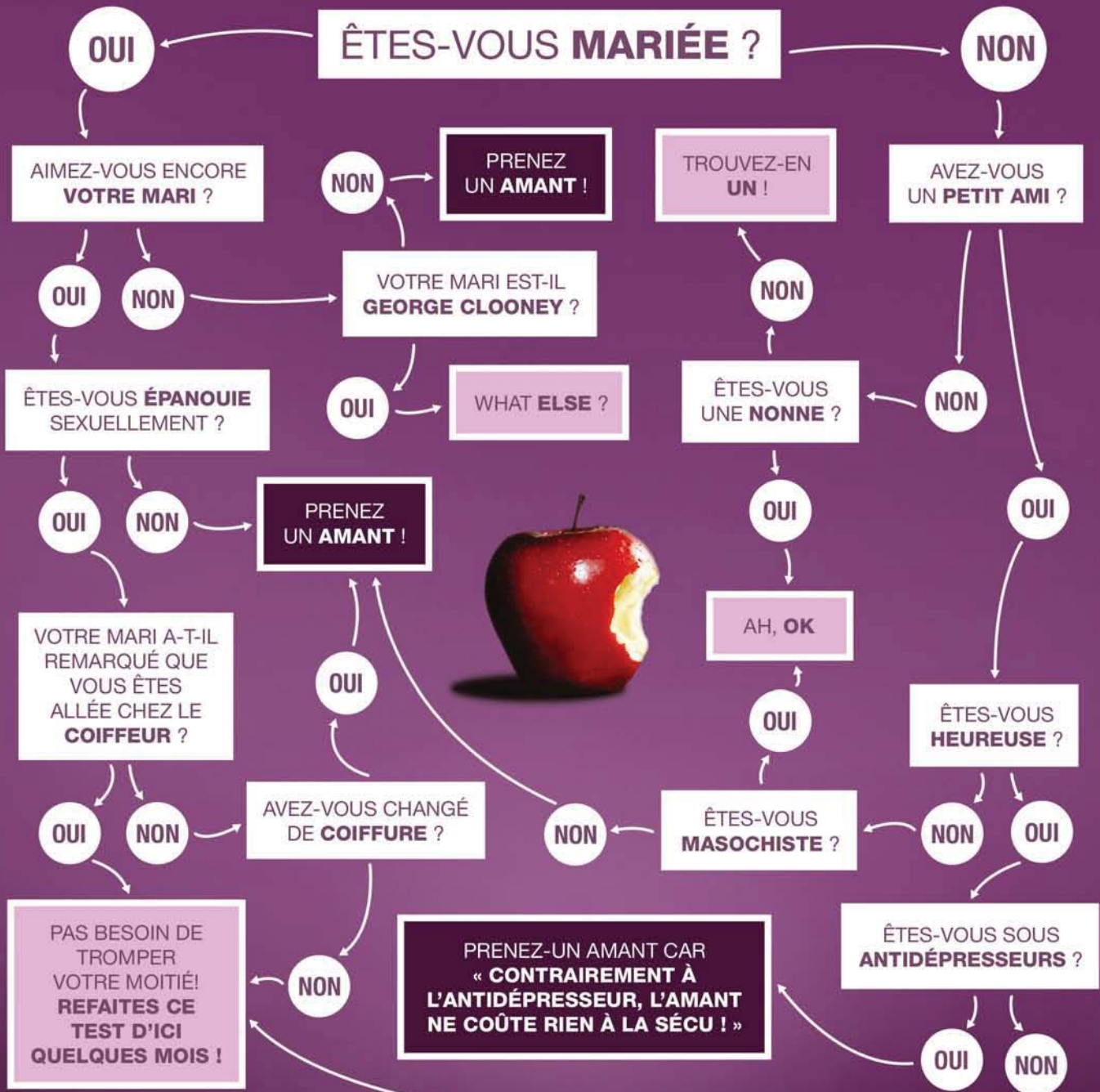
22% Christian Spitz

"Ça n'est pas sale."

10% Marc Levy

Qui doit verser une larme en lisant ce "love conseil".

Devez-vous prendre un amant ?



Gleeden[®].COM

Le 1^{er} site de rencontres extra-cojugales **pensé par des femmes**

bons baisés de Pékin

Cette **sextape**, dans la cabine d'essayage d'un magasin Uniqlo en Chine, est devenue un phénomène de société. Loin d'être du goût des autorités, elle pourrait envoyer les amants en prison pour deux ans.

1 un essai transformé

Vide et parfois fuyant, le regard des deux amoureux ne témoigne de presque aucune émotion. Il faut dire que l'acte est furtif et ne laisse que peu de place au plaisir. En quelques secondes, on assiste à un *quickie* finalement assez banal qui ne prend sens que par son décor. Car en fond sonore résonne une annonce au haut-parleur : *"Chers clients, bienvenue au magasin Uniqlo de Sanlitun (un quartier de Pékin – ndlr). Il n'y a pas de cabines d'essayage au premier étage, rendez-vous au deuxième ou au troisième si vous avez besoin d'essayer des habits."* Ce jour-là, Hou Tianxu et Yutian, deux étudiants de la Business College of Beijing Union University, décident de filmer leurs ébats amoureux au milieu d'un des plus grands magasins de la capitale chinoise. En résulte soixante et onze petites secondes de vidéo prises dans le reflet du miroir de la cabine. Un selfie porno un peu inoffensif qui n'a, a priori, pas de quoi ébranler la deuxième puissance mondiale.



3 le grand bond en arrière

Qualifiée de "virus" par les autorités, la sextape a rapidement été censurée et les plates-formes l'ayant diffusée ont été rappelées à l'ordre. Juste avant que son compte soit supprimé, Hou Tianxu prétexte un piratage de son téléphone et écrit : *"Laissez couler et arrêtez de nous harceler ma copine et moi."* Raté : le 19 juillet, les deux amoureux, et trois "complices" sont arrêtés et risquent deux ans de prison pour diffusion d'images pornographiques. Une histoire folle au dénouement inquiétant qui aura eu le mérite d'amuser H&M. Sur Weibo, le concurrent d'Uniqlo précisait : *"Nous proposons des cabines plus confortables équipées de caméras cachées pour combler vos rêves et faire de vous un réalisateur de cinéma."* **Simon Clair**

2 pèlerinage au rayon X

En quelques jours, l'étreinte secrète filmée sur smartphone apparaît sur le site de microblogging WeChat et sur le twitter chinois Weibo. Elle est vue des millions de fois, au point de devenir un véritable symbole de la révolution sexuelle chinoise en marche. Face à ce phénomène de société, la firme Uniqlo se voit donc dans l'obligation de réagir par un communiqué de presse franchement rabat-joie : *"Nous demandons au public de respecter la morale et d'utiliser nos cabines d'essayage d'une manière appropriée et décente."* Il n'empêche. Malgré le périmètre mis en place autour des lieux pour repousser les curieux, le magasin est devenu le centre d'un étrange pèlerinage. D'un peu partout, les Chinois viennent poser devant l'enseigne de vêtements, mimant les deux amoureux le temps d'un selfie un brin olé olé.

Manon Martin

Propulsée par Marc Dorcel, la Bordelaise enfièvre le porno français.

On redoutait le plan com opportuniste. Nouvelle recrue des productions Dorcel, Manon Martin, 23 ans, semblait taillée pour succéder à Clara Morgane dans l'esprit des nostalgiques de la mythique lolita retirée de l'industrie en 2002. Même air candide, même look de school girl au double jeu, même sourire juvénile et petits cris aigus, la Bordelaise était partie pour jouer une partition trop connue. Mais c'était une fausse piste : dans son nouveau long métrage, *Première orgie pour ma femme*, l'actrice se révèle en superstar du cul et impose une fougue, une sensualité et une malice qui ne laisseront personne insensible.

Récit de l'éducation sentimentale d'une jeune bourgeoise, ce film, par ailleurs assez ordinaire, lui offre trois scènes folles dans lesquelles elle déploie l'étendue imprévisible de ses talents, d'un face-à-face lesbien à une conclusion phénoménale en double pénétration. Plus proche d'une Stoya que d'un banal copycat de Clara Morgane, l'éclatante Manon Martin devrait monter haut, très haut dans le porno-jeu.

Romain Blondeau

Première orgie pour ma femme de Franck Vicomte, disponible sur dorcelvision.com, et le 1^{er} août en DVD



t'es où ? tu veux tirer un coup ?

Taillées pour les coups d'un soir, les **applis de rencontres géolocalisées** ont modifié les codes de la séduction. Et attirent de plus en plus d'utilisatrices.

En soirée ou dans la rue, il n'est désormais pas rare d'apercevoir un(e) individu(e) balayer frénétiquement l'écran de son smartphone. De temps à autre, l'utilisateur suspend son geste, se mord la lèvre en plissant le front d'un air concentré, avant de reprendre son activité un poil robotique. Cet étrange phénomène porte un nom : Tinder. Avec son esthétique ludique empruntée aux jeux vidéo et son utilisation très simple, l'appli de rencontres lancée en 2012 déculpabilise, rassure et s'est garanti un succès à l'international.

Le Monde a même calqué l'ergonomie de son appli La Matinale sur la sienne. Depuis, les applis de drague mariant géolocalisation, présentation pop et synchronisation des données avec celles de Facebook pullulent : Blendr, OkCupid, Lovoo... Dernièrement, c'est la française Happn qui a remporté les suffrages des 18-35 ans vivant en milieu urbain. L'appli pousse la géolocalisation à son paroxysme en proposant à ses utilisateurs de retrouver des personnes croisées dans la rue, au restos, ou encore dans sa cour d'immeuble.

Mais, loin du conte de fées moderne à la sauce Meetic ou eDarling, les applis de *dating* géolocalisées semblent être surtout taillées pour les coups d'un soir, reprenant le modèle de leur ancêtre à toutes : l'américaine Grindr. Lancée en 2009, cette appli destinée aux hommes homosexuels ou bi a vu sa cote de popularité exploser en même temps que son aura sulfureuse. Grindr a tout bonnement banalisé à l'extrême la pratique du "hook up" – anglicisme pour désigner le coup d'un soir.

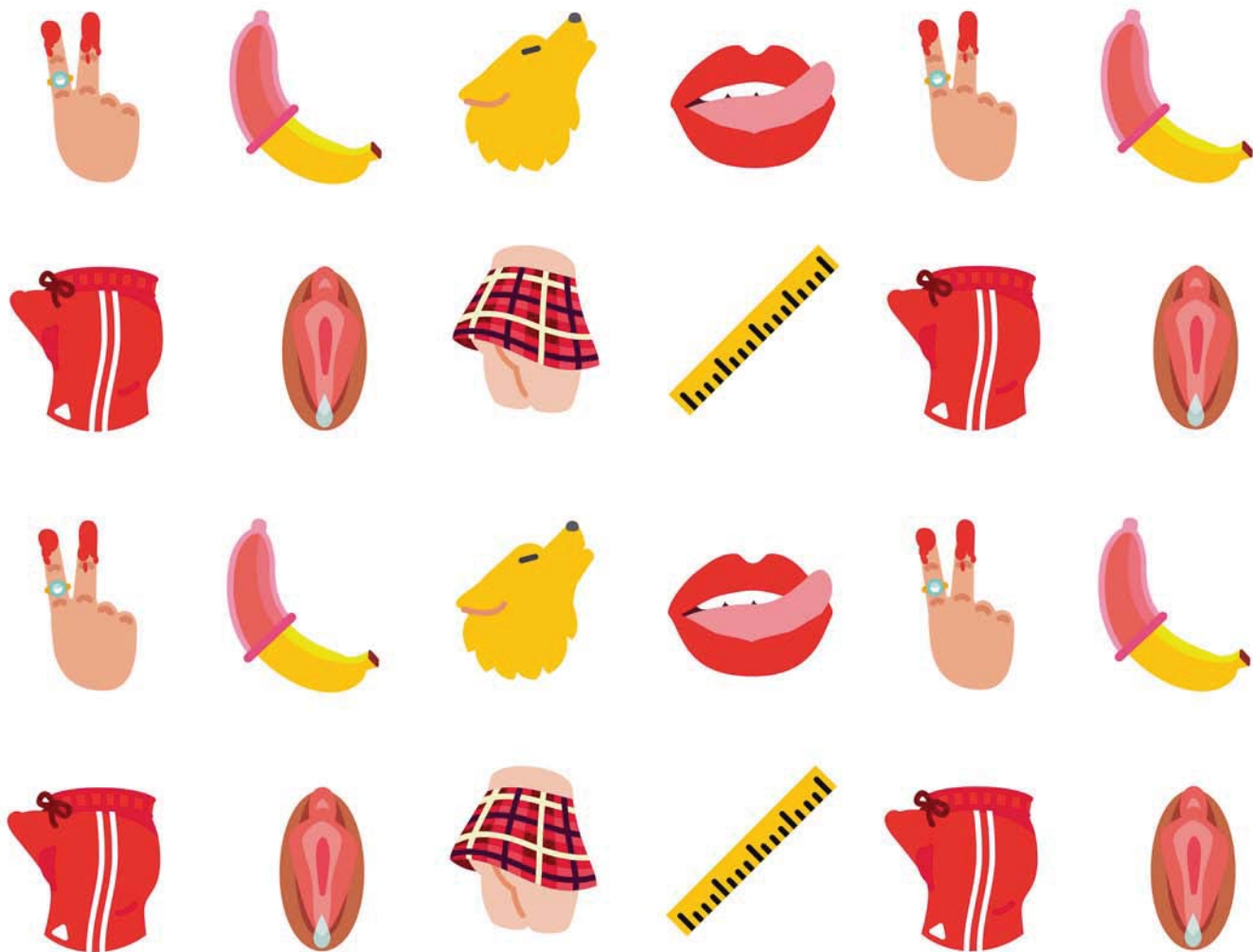
Une étude de l'Ifop parue en juin et réalisée sur un échantillon de 2 005 personnes représentatif de la population âgée de 18 à 69 ans résidant en France métropolitaine est catégorique : sites et appli favorisent les "one shots". Le phénomène est même en progression : 38 % des inscrits admettent ne rechercher que "des aventures sans lendemain" contre 22 % en 2012. 47 % des personnes interrogées reconnaissent avoir déjà eu un rapport sexuel dès le premier rendez-vous "en sachant qu'ils n'allaient pas revoir cette personne" et 46 % "sans chercher par la suite à revoir cette personne". Tinder aurait-elle fait tomber les derniers obstacles qui nous séparaient d'un océan de coups d'un soir ?

A 29 ans, Christophe¹, chargé de mission dans un ministère, est un "serial chopeur". Après avoir longtemps vécu en couple, il installe Tinder sur son smartphone.



Sa première rencontre, "une fille discrète", donne le ton : "Elle semblait s'ennuyer. Au bout d'un moment, je lui demande si la rencontre se passe bien à ses yeux. Réponse laconique : 'Je croyais qu'on était là pour tirer un coup, mais si t'as besoin de causer pendant des heures avant, chacun son délire...' On a sauté dans un taxi !". Une autre nuit, vers 5 heures du matin, alors qu'il dévore *Game of Thrones*, une inconnue habitant dans le XIX^e arrondissement de Paris le contacte : elle sort de soirée et ses placards sont vides. "Elle est venue chez moi, dans le XV^e. A 6 h 30, elle mangeait une pizza dans mon salon. A 7 heures, on consommait."

Christophe s'est rapidement lassé de Tinder, prise d'assaut "par les déçus de Meetic et d'Adopte un mec" qui ont contribué à enrayer sa vocation d'appli pour plans baise, et a jeté son dévolu sur sa concurrente OkCupid : "Elle permet de renseigner 'casual sex' dans les critères de recherche et pourrait donc devenir l'appli ultime du plan cul !", s'enthousiasme-t-il. Même attitude décomplexée chez Thomas, 30 ans, publicitaire. S'il avoue ne pas concevoir de rencontrer la femme de sa vie en likant une photo sur une appli, le Bordelais assume totalement son addiction à Tinder et Happn : "C'est comme une drogue. C'est le besoin de tout avoir tout de suite, sans bouger de chez soi." Et le garçon ne fait pas dans la demi-mesure : il se targue d'avoir chopé une cinquantaine de femmes depuis le début de l'année.



Flirtmoji, projet des designers américains Jeremy Yingling, Katy McCarthy et Cory Logan pour pimenter vos sextos

Est-ce à dire que les hommes règneraient sur ces applis ? Rien n'est moins sûr : si, selon l'Ifop, le nombre d'hommes dépasse celui des femmes sur les sites de rencontres (63 % contre 37 % de femmes), ces dernières sont plus nombreuses à n'utiliser que les applis de drague, sans passer sur le web (16 % contre 10 %). Mais, au-delà de l'aspect quantitatif, ces outils technologiques induisent surtout de nouveaux comportements chez leurs utilisateurs, tous genres confondus.

Avec Tinder, Christophe a ainsi découvert un monde où *"les nanas assumaient leurs désirs et se montraient plus directives que dans (ses) souvenirs"*. *"J'ai eu pas mal de propositions indécentes, ce qui je pense était impossible par le passé sans le masque du virtuel. On ne te proposait jamais d'aller tirer un coup comme ça, pour vérifier si la taille de ta bite changeait la qualité d'un rapport ou si tel fantasme valait la peine"*, raconte-t-il.

Aujourd'hui, Tinder et Happn se vantent d'avoir mis en place un dispositif de réciprocité (les deux personnes doivent se liker pour se contacter), et de compter ainsi 40 % de femmes parmi leurs inscrits. Sous leurs allures de supermarchés du cul, ces applis auraient-elles permis aux femmes d'assumer davantage leurs désirs de baisers éphémères, dans une société où le coup d'un soir est toujours perçu comme l'apanage des hommes ?

Auteur des *Réseaux du cœur : sexe, amour et séduction sur internet* (F. Bourdin, 2012), le sociologue Pascal Lardellier estime qu'en *"hyperrationalisant*

“sans le masque du virtuel, on ne te proposait jamais d'aller tirer un coup comme ça”

Christophe, 29 ans

les relations”, ces outils aident les femmes à *"s'affranchir des convenances, à quitter leur position d'attente et à être plus actives"*. Pourtant, les clichés ont la peau dure : si, en juin 2014, Lui proposait *"5 conseils pour pécho sur Tinder"*, le site du magazine Glamour listait en février dernier *"4 applis pour enfin rencontrer l'amour (et nous changer de Tinder)"*.

Anita, 25 ans, n'a, elle, aucune gêne à raconter s'éclater sur Happn et Tinder. *"C'est un bon moyen de jauger les BG qui sont autour de chez toi, et je peux te dire qu'il y a du niveau dans le XV^e arrondissement ! Quand j'étais en période d'examens, ça me servait de pause pendant mes révisions : je déjeunais avec un mec le midi puis je passais chez lui après la bibliothèque"*, raconte-t-elle, malicieuse.

C'est à la suite d'une rupture que Claire, 27 ans, chef de projet web, a décidé de se prendre du bon temps via Tinder. *"Avec ce type d'appli, on peut zapper la phase relou qui consiste à bien s'habiller, trouver le bon bar."* ►

Quand on a juste envie de s'amuser, c'est l'idéal!", explique-t-elle. Bilan : elle a couché avec dix mecs en quatre mois.

Evoluant dans un "milieu majoritairement féminin", Marie, 27 ans, assume sa tindrization : "On sait qu'on est là pour la même chose : se choper. J'ai des copines qui n'osent pas télécharger ces applis parce qu'elles trouvent ça honteux. Ce serait donc honteux d'afficher qu'à 25-30 ans, célibataire, on a envie d'avoir une vie sentimentale et/ou sexuelle ? Je trouve ça dommage." Actuellement, la jeune graphiste s'envoie en l'air une fois par semaine avec "un ersatz de plan cul" qui habite dans son quartier, le XIX^e arrondissement parisien, et qu'elle a rencontré non pas à l'épicerie du coin, mais sur Happn.

"J'appréhende un peu le moment où je n'aurai plus trop envie de le croiser... je vais peut-être devoir déménager !"

D'autres n'envisagent plus de draguer IRL, comme Lise, 22 ans, assistante relations publiques dans le luxe, qui n' imagine pas aborder un mec dans une soirée :

"Par contre, après l'avoir vu, j'active la localisation et je me dis que je vais le retrouver sur Happn ou Tinder." Et d'ajouter, confuse : "Tinder fait tellement partie de mon quotidien que je ne sais même plus quand j'ai téléchargé l'appli." Plus besoin de sortir de chez soi pour se taper quelqu'un : avec ces applis, la quête du bon coup vient à vous. "On commande un Uber, à boire, on peut même

choper des médicaments sur son smartphone. Pourquoi pas un plan d'un soir ?, s'exclame Hugo, journaliste de 27 ans au bronzage estival. Ne soyons pas hypocrites ! Ces applis ne sont pas conçues pour trouver l'amour." Pour Pascal Lardellier, "on assiste à une technicisation et une industrialisation des relations sexuelles. Avec Tinder, la finalité est rapide et consumériste : il faut que ça soit bien et que ça aille vite."

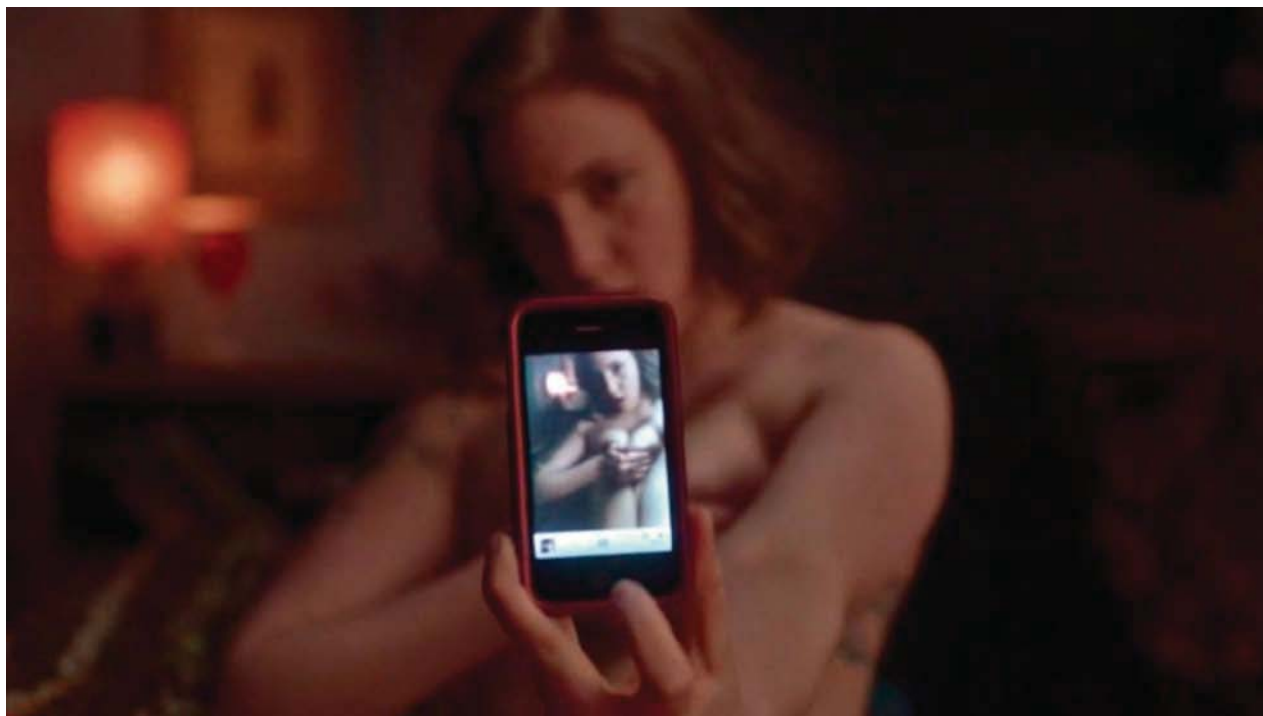
Mais la bonne surprise n'est pas toujours au rendez-vous. Si Baptiste, 35 ans, communicant à Marseille, garde le souvenir très vivace d'une nuit avec une hôtesse de l'air qui avait eu la bonne idée de débarquer en tenue de travail, il se souvient encore mieux du sentiment de "publicité mensongère" lors d'un rendez-vous avec une fille beaucoup moins jolie que sur sa photo Tinder. Même anecdote chez Thomas, que l'accumulation de "photos trompeuses" a poussé à exiger "des images supplémentaires ainsi que le compte Facebook" de chaque fille qu'il contacte.

C'est oublier que la virtualité de ces applis encourage l'usage du storytelling : comme sur Instagram, Tinder et consorts sont autant d'invitations à la mise en scène de nos vies. *"Une fois, j'étais au fond de mon canapé avec un McDo et Sex and the City mais je racontais au mec à qui je parlais que je sortais avec mes amis trop stylés, dans un endroit trop hype", confie Lise. S'il lui arrive de switcher les profils Tinder comme il actualiserait son fil d'actu Twitter, Pierre, 30 ans, historien, appréhende la drague 2.0 comme un jeu : "L'essentiel, assure-t-il, c'est la phrase d'accroche. Il faut se saisir de n'importe quel élément sur le profil de la personne pour enclencher une vanne, créer une culture commune."* D'autres switchent les profils pendant leurs abdos matinaux ou troquent Candy Crush pour Tinder afin de "passer le temps". Banalisé, mécanisé, le one shot serait-il devenu l'ultime divertissement de nos sociétés hyperconnectées ? **Carole Boinet**

1. Tous les prénoms ont été modifiés

"ça me servait de pause pendant mes révisions : je déjeunais avec un mec le midi puis je passais chez lui après la bibliothèque"

Anita, 25 ans



Lena Dunham dans *Grieff*



Miles Elliot

Greg Mitchell, modèle, écrivain et PrEP activiste

La pilule de l'espoir

Aux Etats-Unis, les homosexuels font l'apprentissage d'une sexualité sans la peur du VIH grâce au **Truvada**, un traitement préventif.

C'est l'histoire de l'autre pilule bleue du sexe. Pas celle qui aide à bander, celle qui doit prévenir du VIH : le Truvada. Ce cocktail d'antirétroviraux produit par les laboratoires Gilead Sciences, permet de protéger les personnes séronégatives lors de rapports à risque.

Plusieurs études ont déjà démontré le très haut niveau de protection de cette nouvelle stratégie de prévention appelée "prophylaxie pré-exposition" (ou PrEP) auprès des hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes (HSH). Une prise quotidienne, ou avant et après un rapport sexuel non protégé, réduirait de 86 % le risque d'infection, selon un essai clinique français baptisé Ipergay et mené par l'Agence nationale de recherche sur le sida. Pour le professeur Molina, chef du service des maladies infectieuses et tropicales à l'hôpital Saint-Louis de Paris, "il est peu probable que nous ayons un jour un vaccin qui protège à ce niveau-là".

Aux Etats-Unis, le Truvada a été approuvé par la FDA (Food and Drug Administration) en 2012. A l'époque, des voix se sont élevées pour dire que sa commercialisation allait encourager certains homosexuels à délaisser les moyens de prévention existants, multiplier les relations sexuelles sans

capote pour se transformer en "Truvada Whores" ("salopes du Truvada"). "C'est du slut-shaming", estime Mark, un jeune gay californien. *On veut juste prendre notre sexualité en main. Pas baiser à tout-va !*

Trois ans après sa mise sur le marché, cette PrEP n'a pas bouleversé la sexualité des homos américains. Pour Brontez, jeune musicien gay d'Oakland, la pilule de Gilead n'a pas changé l'attitude des homosexuels : *"Le Truvada n'a pas transformé la baie de San Francisco en gigantesque orgie ! Mes amis sous PrEP ne sortent pas tous les soirs pour chercher du sexe. Et quand je drague en ligne, la majorité des profils annoncent toujours 'safe sex only'."* A San Francisco, les nouvelles infections ont chuté de 30 % depuis 2012, selon le département de la santé publique de la ville. L'objectif de parvenir à zéro contamination semble désormais à portée de main.

"Sur les applis de drague comme Grindr ou Scruff, on voit se multiplier les profils de mecs annonçant On PrEP", constate

Olivier, un Français expatrié à New York. *"Mais ça n'est pas parce que les mecs veulent faire du sexe sans capote !",* répond Cooper, lui aussi new-yorkais. *Seulement qu'ils veulent avertir les autres qu'ils sont safe et séronégatifs."*

Mark est sous Truvada depuis un an. Le traitement, qui coûte environ 1 200 dollars par mois, est pris en charge par son assurance maladie : *"Il reste 200 dollars à sortir de ma poche que Gilead prend à sa charge la première année."* Quand on lui demande si le comprimé bleu a changé sa façon de baiser, il répond sans détour : *"Je mets une capote quasi systématiquement, mais si un soir j'ai trop bu ou si pour je ne sais quelle autre raison je ne mets pas de préservatif, ça m'évite de me dire que je dois faire confiance à un mec qui ne connaît peut-être pas son statut sérologique. Je préfère faire confiance à la PrEP !"*

Reste que la PrEP n'est pas une "capote chimique". Si elle réduit les risques d'infection au VIH, elle ne protège pas des autres infections sexuellement transmissibles comme la gonorrhée, la syphilis ou l'hépatite C. En France, malgré ces signaux encourageants et la pression des associations de lutte contre le sida, l'utilisation d'un traitement anti-VIH par des personnes séronégatives de manière préventive n'est toujours pas autorisée. **Romain Burrel**

à San Francisco, les nouvelles infections ont chuté de 30 %

où est le sexe ?

par Géraldine Sarratia et Dafne Boggeri



dans ces Polaroid new-yorkais

Arto Lindsay, Grace Jones, Warhol, Madonna, Debbie Harry... le photographe et réalisateur suisse Edo Bertoglio, proche de Maripol, a compilé de nombreux Polaroid pris entre 1976 et 1989. Assorti d'une longue interview de Bertoglio, l'ouvrage est un document riche et stimulant sur la scène underground de l'époque.

New York Polaroids 1976-1989

par Edo Bertoglio (Yard Press, 232 p., 35 €), yardpress.it

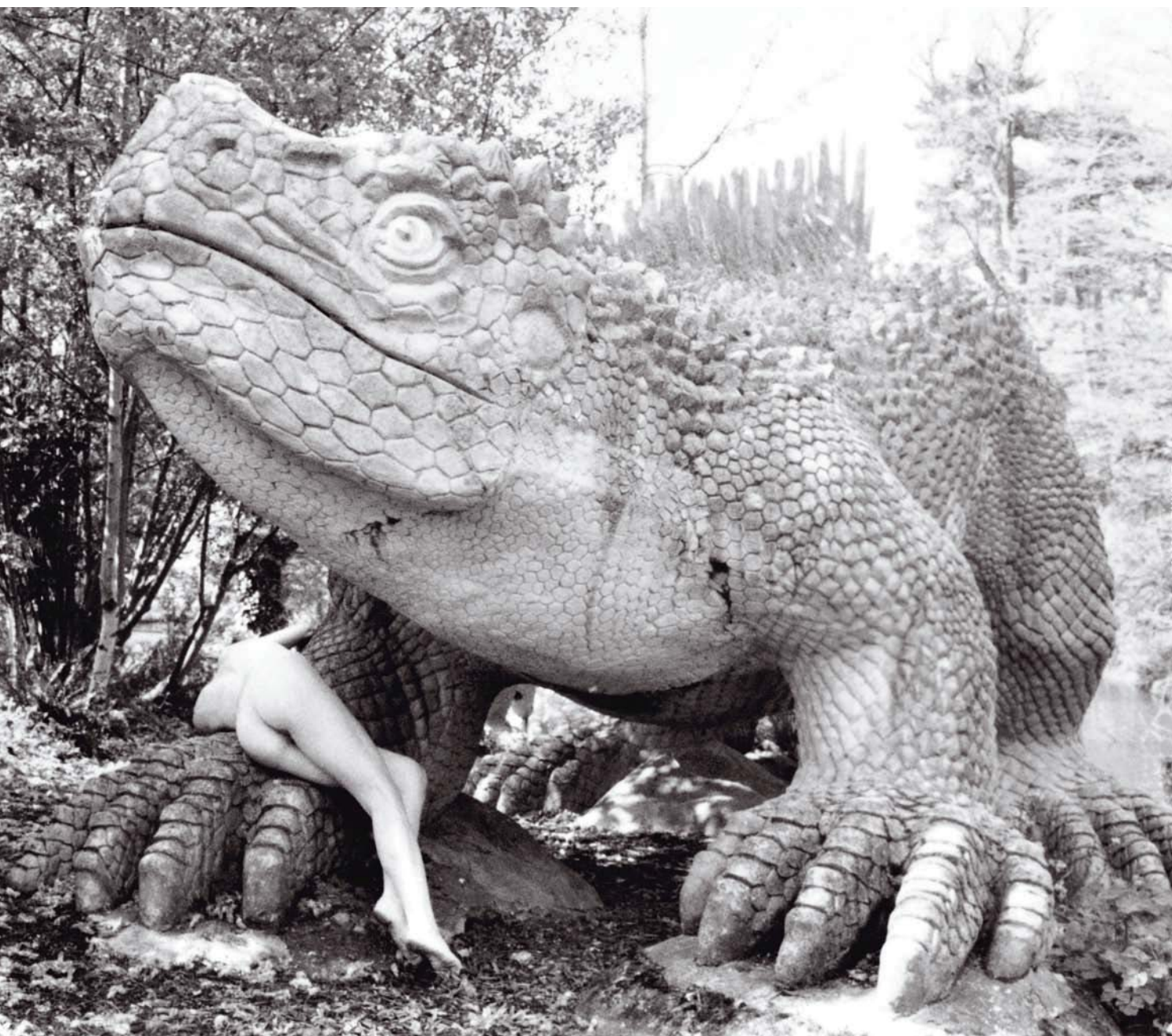
sur le dos de François Sagat

Fan de mode, la porn-star française – qui a entre autres collaboré et posé pour Bernhard Willhelm – a créé sa propre ligne de vêtements. Très complète, elle se décline en slips, maillots, survêtements, accessoires. Une des pièces les plus réussies est ce T-shirt qui représente des dizaines de mini-Sagat dans des poses suggestives. kicksagat.com



les inRocks.com

plus de style sur
les inRocks Style
style.lesinrocks.com



chez Extra Extra

Ce "nouveau magazine érotique", qui vient de sortir sa quatrième édition, propose des histoires érotiques collectées à travers le monde. Au menu : des séries photo, des nouvelles, des portraits, ou des interviews croisées. Parmi les invités de ce numéro, l'érotisme dark et dévorant de Camille Vivier (*photo ci-dessus*), une série de Collin LaFleche, ou encore une rencontre entre le cinéaste João Pedro Rodrigues et l'écrivain Paul Dallas.
extraextramagazine.com



en Acne Underwear

Wes Anderson n'est pas loin dans l'imagerie de la dernière campagne pour la ligne de sous-vêtements que la marque suédoise a récemment lancée. "Ils doivent être beiges ou couleur chair, explique le fondateur Jonny Johansson. Parce que, ce que je préfère, c'est quand on ne porte pas de sous-vêtements du tout."
acnestudios.com

tendance

Ils ont entre 20 et 50 ans. Ne sont ni libertins ni infidèles, mais rejettent l'idée du couple exclusif et vivent plusieurs histoires d'amour en même temps. Nouveau standard de société ou inclination passagère, **les polyamoureux** réinventent nos modes de vie sentimentaux.

par Romain Blondeau

je t'aime, nous non plus





Sense8 : une polyfiction émaillée de polyamours par de grands cinéastes polysexuels, Andy et Lana Wachowski. (Les images utilisées pour cet article sont extraites de l'épisode 6 de la saison 1)

O n sonne à la porte. Flore, 24 ans, jolie brune à la coupe garçonnette et aux joues rougissantes, nous accueille dans sa colocation parisienne, qu'elle partage avec son petit ami et deux autres mecs, tous présents ce jour-là. Installée sur un canapé du salon face à l'assemblée, la jeune femme sert à boire et commence à dérouler le récit de sa vie sentimentale. Il y a deux ans et demi, lors d'une soirée ordinaire, elle a flashé sur un type de son âge, Jérémie, déjà en couple avec une autre fille et visiblement très attaché. Pas un problème pour Flore : *"J'étais autant intéressée par Jérémie que par sa copine,"* dit-elle, un sourire malicieux au coin des lèvres. *Ils m'ont expliqué qu'ils étaient dans une relation non exclusive et les deux sont rentrés dans une logique de flirt avec moi au même moment."* Après quelques semaines, cette tentative de "troupe" finira par échouer mais Flore et Jérémie resteront ensemble et poursuivront leur histoire sur le même modèle d'ouverture et de multiplicité, s'autorisant d'autres aventures sentimentales ou sexuelles au gré des rencontres. *"On est en couple, oui, on vit ensemble, et en même temps on fréquente plein d'autres gens, des relations amoureuses ou juste des amis avec qui l'on couche une fois tous les trois mois,"* confirme Jérémie, hyper enthousiaste.

Il y a une dizaine d'années, ces jeunes gens auraient été qualifiés de libertins ou de néo-hippies recréant des communautés sexuelles en marge de la société. On aurait observé avec un dédain mêlé d'ironie leurs mœurs atypiques et leur tentative de déborder le modèle conjugal classique, cette immuable image du couple à deux, exclusif et fidèle. Mais les choses ont bien changé. De plus en plus présents dans les médias et sur internet, où pullulent des sites de rencontres et de discussions consacrés au sujet, organisés en communautés ou associations, les adeptes de l'amour libre sortent de la marginalité et imposent leur mode de vie sentimentale comme une nouvelle réalité sociologique. Un terme a même été inventé pour les qualifier : les polyamoureux. *"C'est un dérivé du mot 'polyamory', utilisé aux Etats-Unis depuis le début des années 90,"* décrypte l'écrivaine Françoise Simpère. Mais il ne faut pas croire pour autant que le polyamour est une invention américaine. Les amours plurielles ont été théorisées en France dès les années 1925/1930 par un journaliste, Georges Anquetil, auteur de *La Maîtresse légitime*, ou de libertaires comme E. Armand et Madeleine Vernet, qui remettaient en cause l'exclusivité et prônaient la "camaraderie amoureuse".

Auteur de plusieurs essais célèbres sur ce thème, dont *Le Guide des amours plurielles* (Pocket, 2009), Françoise Simpère décrit le polyamour comme *"le fait de pouvoir vivre simultanément plusieurs relations sentimentales en toute franchise vis-à-vis des différents partenaires consentants"*. Elle-même dans un mariage libre depuis quarante ans, elle a contribué à imposer le sujet en France et assista à l'éclosion d'une nouvelle

communauté polyamoureuse. *"Le relai médiatique a permis de mettre en lumière un mode de vie que beaucoup pratiquaient en ayant l'impression d'être des ovnis. Celles et ceux qui y pensaient mais n'avaient jamais osé le faire ou le dire se sont alors libérés, et depuis le phénomène se développe avec la création de nombreux 'événements poly' un peu partout en France, en Suisse, en Belgique, et je ne parle que de l'Europe !"* C'est grâce aux médias que Pauline, assistante administrative d'une trentaine d'années, découvrit il y a trois ans le concept de polyamour. Elle en parle comme d'une révélation : *"Plusieurs fois dans ma vie, je me suis retrouvée dans une situation de couple où je proposais à mon partenaire d'avoir d'autres relations sentimentales. C'était toujours mal perçu, considéré comme un désamour. Alors je finissais par accepter l'exclusivité, jusqu'au jour où je suis tombée sur un article à propos du polyamour. J'ai compris que d'autres personnes éprouvaient les mêmes choses, qu'ils avaient inventé un mot pour ça. Je ne me sentais plus folle ou malade !"*

La plupart des polyamoureux rencontrés témoignent d'un parcours similaire : ils ont vécu plus ou moins longtemps en couple, ont tout tenté pour le sauver, traversé parfois des épisodes dépressifs, jusqu'à s'apercevoir que l'exclusivité conjugale ne leur convenait pas. Qu'il leur fallait se déployer ailleurs. Installé à une terrasse de café sous un soleil de plomb, Emmanuel, quadra souriant qui bosse dans la communication, raconte lui une *"longue période de doute et de refluxement"*. *"L'impression d'être encagé pendant plus de vingt ans,*





“c’est un nouveau monde à explorer, dans un climat de bienveillance” Emmanuel

dit-il. J’ai toujours eu une affectivité dense et diversifiée. A 18 ans, j’ai rencontré mon épouse et je me suis mis en tête de construire une vie droite, ordonnée, sûrement pour combler un manque affectif lié à l’enfance. Je voulais rester pour toujours avec elle, avoir ce genre de relation monogame qu’on nous présente comme idéale. Et puis les années ont passé, j’ai été rattrapé par la multiplicité de mes désirs, je tombais sans cesse amoureux d’autres personnes sans pouvoir l’exprimer. J’ai vécu une première relation pendant mon mariage, mais je me suis vite aperçu que je ne supportais pas d’avoir une aventure extraconjugale sans l’assentiment de ma femme. J’avais besoin de transparence. Le polyamour, en cela, m’a sauvé. Ce n’est ni de l’infidélité, puisqu’il repose sur un accord consenti avec le partenaire, ni du libertinage, puisqu’il n’est pas exclusivement sexuel. C’est un nouveau monde à explorer, un univers fondé sur l’écoute de ses désirs et ceux des autres, dans un climat de bienveillance.”

Pour Nadia, brune tatouée qui va vers ses 40 ans, la révélation eut lieu le soir même de son mariage. Elle avait 26 ans et s’engageait sur le chemin de la

normalité : “J’allais fonder une famille, acheter une maison, rester fidèle au même homme, faire tout ce que l’on attendait de moi, se souvient-elle. Au moment de passer à l’acte, j’ai eu un flash : je me suis dit ‘j’adore ce mec mais est-ce que je vais pouvoir aimer et baiser le même homme toute ma vie ?’ Je me suis finalement mariée, j’ai eu un enfant et puis je suis tombée en dépression. Je crois que je ne voulais pas être la propriété d’un homme. Je voulais explorer mes désirs sexuels, mes envies sentimentales, et ce système exclusif me l’interdisait. Pour lui aussi, c’était difficile. Il me sentait frustrée mais ne savait pas quoi faire.”

En 2008, elle décide donc de s’inscrire sur un site de rencontres, où elle fait la connaissance de Laurent, un informaticien qui l’initie à l’idée du polyamour. “J’ai eu du mal à le faire accepter à mon mari, mais au bout d’un certain temps il a compris que c’était essentiel à notre équilibre”, dit-elle. Ces sept dernières années, Nadia, son époux et Laurent ont vécu un amour partagé, qui s’est ouvert ensuite à d’autres relations : coups d’un soir, amitiés sentimentales ou sex friends réguliers. “Le polyamour autorise toutes les formes d’aventures du moment qu’elles sont acceptées par les différents partenaires”, observe Laurent.

Résultat d’un demi-siècle d’érosion de l’institution du mariage, de la crise d’influence de l’Eglise et de l’éclatement des organisations familiales traditionnelles, le polyamour a fait rentrer le modèle du couple à l’ère libérale, où l’on peut circuler entre plusieurs partenaires ►

en fonction de ses envies, piocher chez l'un ce qui fait défaut chez l'autre. Il est aussi le symptôme d'une société de plus en plus individualiste, "où les intérêts personnels priment sur ceux du ménage", remarque le psychanalyste, thérapeute et anthropologue Eric Smadja, auteur de l'essai *Le Couple et son histoire* (PUF). "On attend beaucoup trop du couple aujourd'hui, dit-il. On veut qu'il réponde à nos différentes exigences sexuelles, psychiques, intellectuelles, communicationnelles. Et si tous ces désirs ne sont pas satisfaits, on va diffracter nos relations : on va chercher de l'amour, du sexe ou de la complicité chez d'autres personnes, et ainsi créer une organisation polyamoureuse."

Marc, quinquagénaire divorcé installé en Bretagne et récemment converti aux amours plurielles, décrit en effet sa vie sentimentale comme une combinaison de désirs multiples. "J'ai parfois été amoureux de cinq à six femmes en même temps, avec qui j'avais des relations très diverses, explique-t-il. J'avais une partenaire particulière pour tous types d'activités : telle femme pour un moment libertin, telle autre pour un dîner, une soirée au théâtre ou une randonnée. Ce n'est pas un amour à la carte mais une manière consentie de mieux vivre l'instant, d'améliorer la qualité du temps passé ensemble. Combien de couples s'enferment dans un quotidien délétère et sacrifient leur bien-être ? Avec le polyamour, on se libère des contraintes du modèle conjugal exclusif. On retrouve ce qui manque si souvent dans le mariage : le choix, l'autonomie."

Mais le polyamour est plus qu'un mode de vie sentimental. "C'est une philosophie, défend Vanessa, étudiante de 20 ans. Un courant de pensée qui dialogue avec le féminisme, dans le sens où il revendique une liberté totale pour les femmes, et aussi avec la communauté LGBT, vers laquelle beaucoup de polyamoureux se projettent. Je pense qu'à partir du moment où tu as fait exploser une norme, à savoir celle du couple exclusif, tu te dis finalement que les autres normes sont aussi caduques, surtout celles liées au genre."

Sémillant danseur de 37 ans, en couple avec plusieurs femmes, Aurélien confie avoir vécu une grande libération sexuelle à mesure qu'il découvrait le polyamour. De sensibilité plutôt hétéro, il s'autorisa ainsi de nouvelles expériences : du sexe à plusieurs, des relations homos et même du BDSM dit-il, avant de nous entraîner dans sa chambre où pendent des cordes de Shibari en guise de décoration. En ce moment, il s'est lancé dans une autre aventure : le "fluid bonds", une pratique contestée chez les polyamoureux.

"C'est un accord que l'on passe entre nos partenaires et leurs partenaires, où l'on décide collectivement de ne pas utiliser de capotes. Il faut faire confiance, surtout quand il y a plusieurs degrés de séparation entre toi et les autres."

Libérateur, émancipateur, le polyamour n'est pas pour autant un mode de vie idyllique, à en croire ses adeptes. Les personnes rencontrées témoignent toutes des mêmes aléas : le sentiment de dispersion,



émancipateur, le polyamour n'est pas pour autant un mode de vie idyllique, à en croire ses adeptes

la tentation de revenir à l'exclusivité, la difficulté de rencontrer des gens eux-mêmes polyamoureux ou ouverts au concept, et le regard des autres, parents, amis, qui rejettent ces organisations amoureuses. Mais le pire, disent-ils, c'est la jalousie, ce terrible réflexe contre lequel tous doivent lutter au quotidien.

"Le polyamour est séduisant en théorie, mais en pratique il peut s'avérer très contraignant", confirme Guilaïn Omont, un jeune net-entrepreneur et célèbre figure médiatique du milieu polyamoureux. Avec sa "relation principale" Gabrielle, une architecte de 28 ans enceinte de leur premier enfant, ils vivent depuis sept ans un amour libre et ont traversé d'intenses phases de jalousie. "Je ne supportais pas de le savoir avec une autre femme, ça me rendait malade, rembobine Gabrielle. Dès le départ, il a donc fallu fixer des règles, comme ne pas embrasser l'autre en face de moi, ne pas avoir de contact physique."

Emmanuel, révélé au polyamour à plus de 40 ans, a lui aussi passé ces dernières années à lutter contre le sentiment de jalousie qu'il éprouvait dans ses relations multiples. "J'ai dû faire un énorme travail sur moi, désapprendre tout ce que l'on m'avait enseigné, ces conneries selon lesquelles l'homme doit posséder sa femme. J'ai appris à être heureux lorsque ma copine est épanouie, avec moi ou un autre."



Netflix



Au fond, le bon équilibre du polyamour semble reposer sur une formule simple : de la communication, des échanges transparents entre les partenaires, et beaucoup d'organisation. Dans leur appartement de Berlin, où ils ont emménagé récemment, Guilain et Gabrielle ont ainsi tenu à avoir leur chambre individuelle, afin de conserver un espace libre où ils pouvaient accueillir des relations de passage. Dans la colocation parisienne de Flore et Jérémie, les choses sont encore mieux ordonnées : toute la vie du couple est programmée dans un Google Agenda commun, où chacun inscrit son emploi du temps, ses soirées prévues avec tel ou tel partenaire. *"On note tout ce que l'on fait pour les deux semaines à venir, et ainsi l'autre est libre d'utiliser les espaces communs ou d'inviter qui il veut. C'est une forme de liberté anticipée, partagée, sans laquelle ce serait l'anarchie"*, observe Flore, qui précise qu'elle n'a aucun souci à fréquenter certaines partenaires de Jérémie.

Ce type de règles provoque un sourire chez Sophie Cadalen. Psychanalyste et écrivaine, auteur d'*Inventer son couple - Préserver le désir au quotidien* (Eyrolles), elle ne croit pas vraiment au concept de polyamour, qu'elle juge *"encore assez conservateur"*. *"Beaucoup fonctionnent sur le modèle conjugal traditionnel, avec une relation principale, autour de laquelle ils s'accordent d'autres aventures mais en respectant des règles rigoureuses."*

Ils débordent le modèle du couple exclusif, certes, mais ne l'abandonnent pas tout à fait."

Comme toutes les organisations sociales naissantes, le polyamour est néanmoins traversé de nombreux courants antagonistes, certains réclamant qu'il soit sans règles, ouvert à toutes les interprétations possibles, d'autres exigeant un cadre strict. Ces derniers temps, un sujet fait débat au sein de la communauté : faut-il exiger une reconnaissance officielle du polyamour ? Faut-il réclamer des droits devant la loi, au même titre que les couples exclusifs ? Proche de l'association Polyfamilles, en première ligne dans le dossier, Aurélien Jéna explique : *"Nous ne voulons pas que l'on invente des lois spécifiques aux polyamoureux, mais juste qu'il n'y ait plus de discrimination face au droit commun. Aujourd'hui, la loi française fait que ce n'est pas possible d'organiser sa vie à plus de deux. C'est compliqué d'élever un enfant à plusieurs, impossible d'être plus de deux sur une mutuelle, sur un bail ou une vente immobilière. Et comment fait-on lorsque l'on est une famille composée, lorsque l'on ne se reconnaît pas dans le modèle exclusif ?"*

Dans le polyamour se joue donc un peu plus qu'une mode passagère, ou une lubie d'excentriques en manque de sensations. Ici se trame peut-être l'acte 1 d'une vraie mutation de société. ■

Shellac présente

Stupéfiant.

LE MONDE

Du jamais vu.

LE NOUVEL OBS

LES MILLE ET

UN FILM DE MIGUEL GOMES

Un spectacle **flamboyant.**

PREMIÈRE

Un bijou.

LIRE

Un film **inclassable** à **émouvant,**
recommander à tous ceux qui aiment
que le cinéma bouscule. SUD OUEST

Une œuvre sans équivalent.

TELÉRAMA

Un feu d'artifice.

CRITIKAT

VOLUME 1
L'INQUIET

24 JUIN 2015

Vivez l'été au rythme des mille et une nuits !

UNE NUITS

Le film événement de l'été. L'un des films les plus **fous** et **aventureux**

qu'on ait pu voir sur la crise : un véritable chef d'œuvre.

TROIS COULEURS

galvanisant.

LES INROCKS

Envoutant, éblouissant.

GRAZIA

L'un des films les plus importants de l'année.

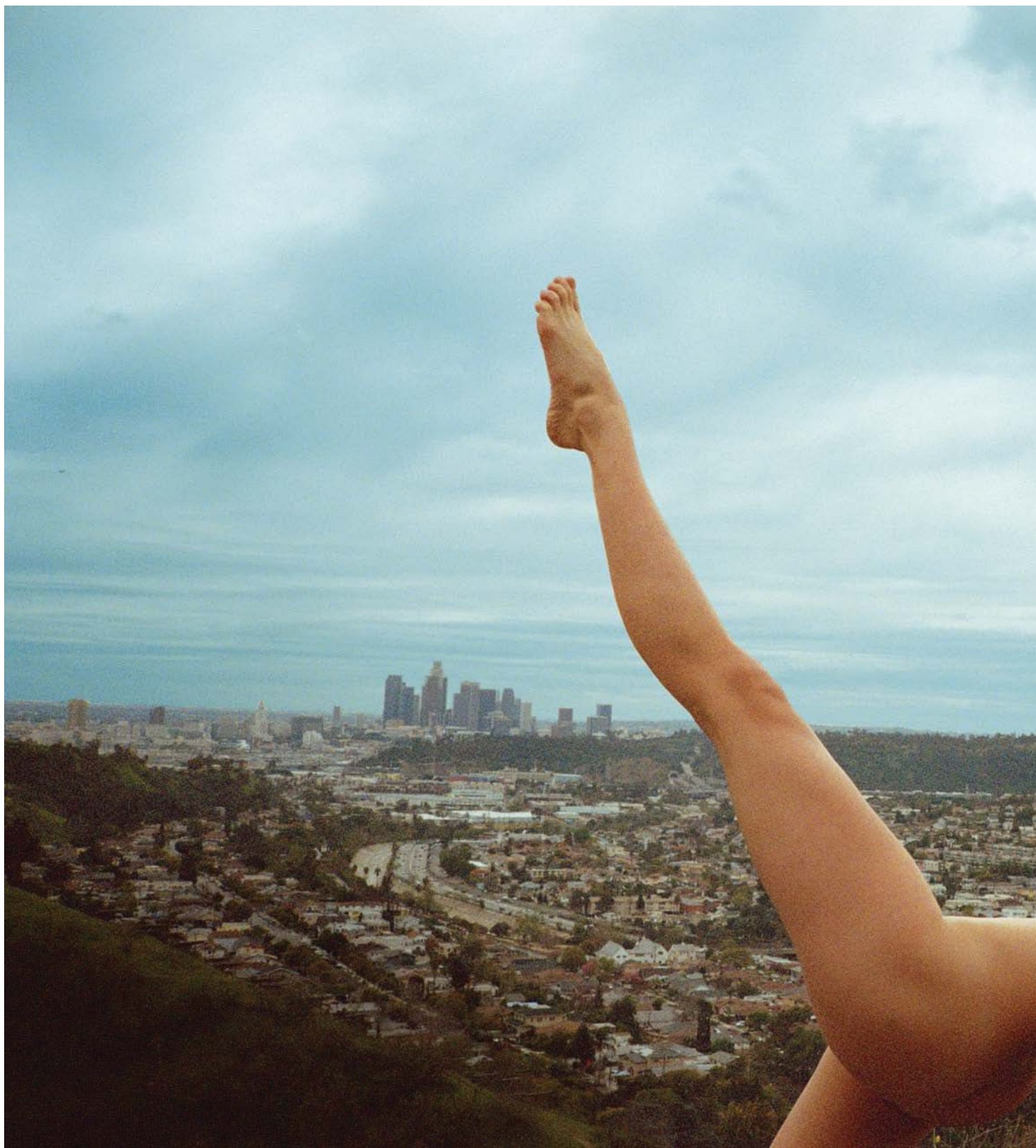
TIME OUT

VOLUME 2
LE DESOLÉ

29 JUILLET 2015

VOLUME 3
L'ENCHANTÉ

26 AOÛT 2015





Nate Walton

Vous ne verrez pas beaucoup de visages dans les images du Californien Nate Walton, plutôt des corps souples de yogi girls, des vamps de supermarchés ou des jumelles aux seins lourds et leur double de papier glacé. Des images joyeuses et très "*female friendly*" prises à Los Angeles.
par Claire Moulène et Maria Bojikian

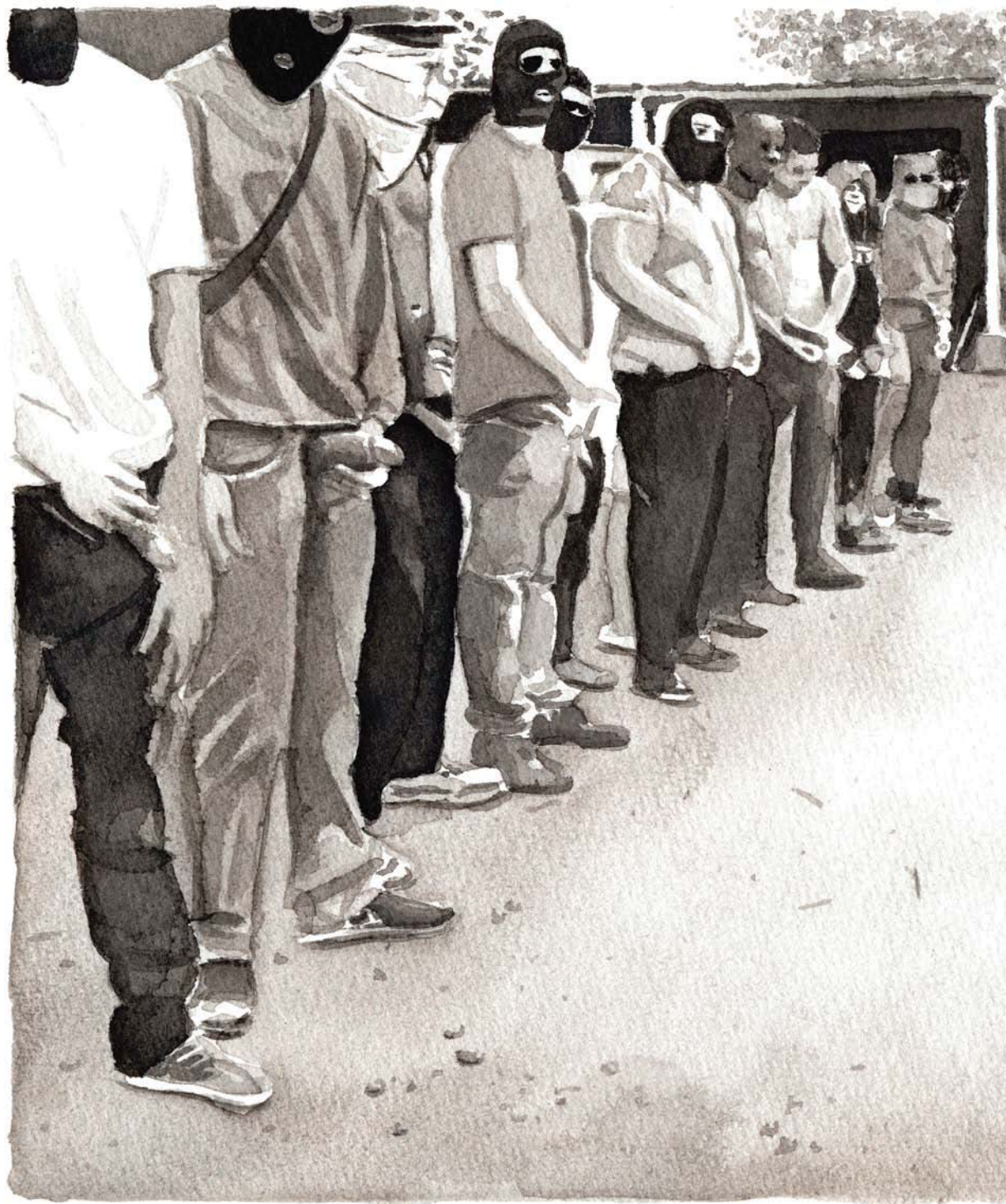
Out of Body de Nate Walton
(MTHM Books, 52 pages, mthmbooks.com)



portfolio





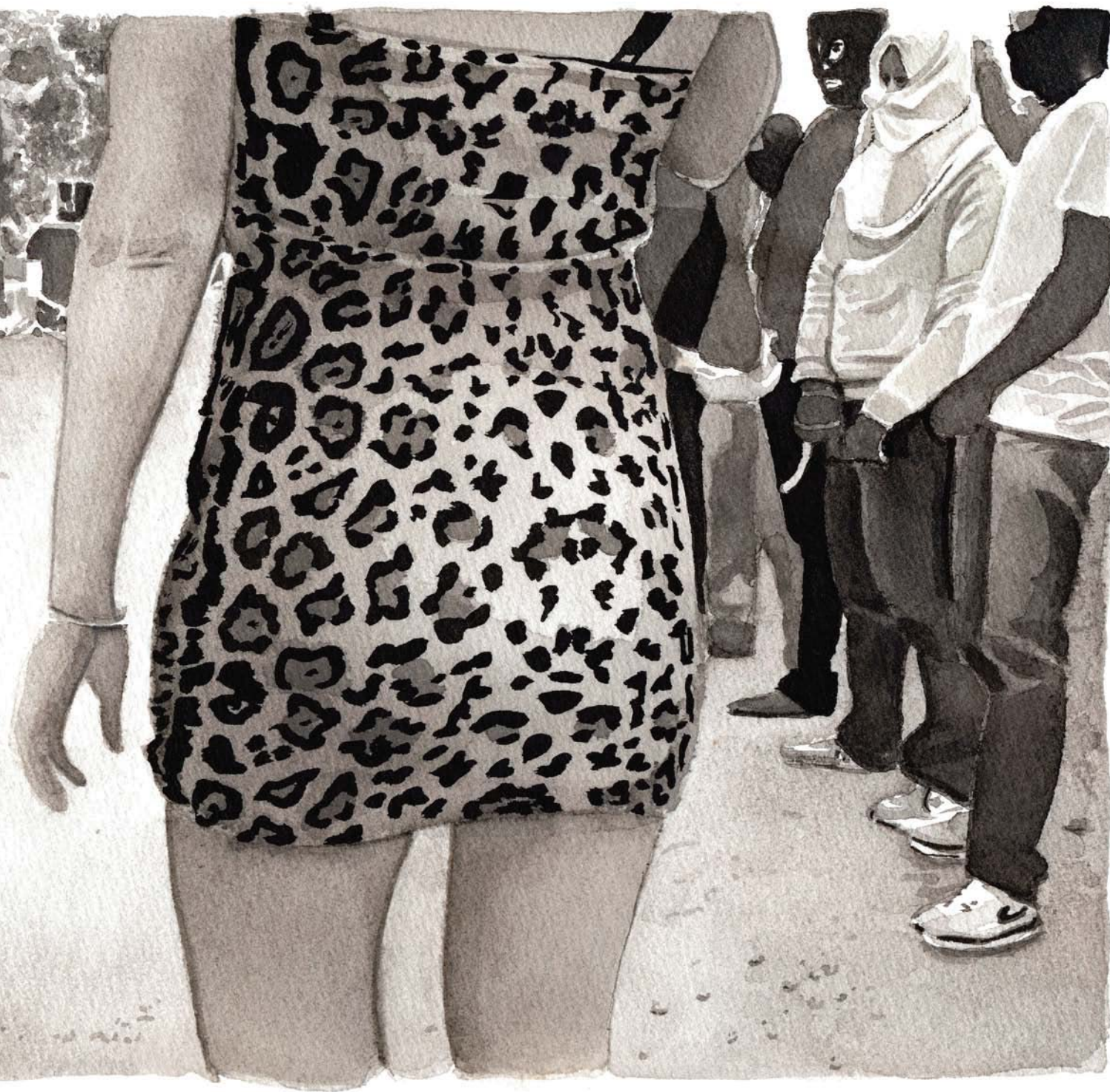


reportage

vivement dimanche

Dimanche 19 juillet avait lieu le tournage d'un **bukkake** : une scène porno où plusieurs amateurs sont invités à éjaculer sur une même actrice. Visite dans les coulisses les plus dark du X français.

par Romain Blondeau illustration Thomas Lévy-Lasne pour Les Inrockuptibles



Il est un peu plus de midi lorsque l'on débarque ce dimanche 19 juillet à Carrières-sur-Seine, une petite commune paisible des Yvelines, qui ressemble à n'importe quel village français. Jimmy¹ est le premier arrivé au rendez-vous. C'est son anniversaire aujourd'hui. Grand gaillard à la peau mate et aux épaules larges, ce jeune fonctionnaire avenant du 93 a décidé de s'offrir un plaisir particulier pour ses 27 ans. Il est venu participer à son premier bukkake, une scène porno où de nombreux amateurs sont invités gratuitement à éjaculer sur la même actrice.

"J'ai beaucoup hésité avant de venir, je matais des vidéos sur internet, mais j'avais une copine donc, c'était plus compliqué, confie-t-il, un sourire complice au coin des lèvres. On a fini par se séparer pour différents problèmes, alors maintenant je me lâche, c'est bon. Je ne calcule plus rien, je profite."

Il y a trois semaines, Jimmy s'est donc inscrit sur le site French-Bukkake, la référence du genre en France, une plate-forme de vidéos amateurs détenue par l'acteur, réalisateur et producteur Pascal OP. Il a envoyé une photo de sa bite en érection, rempli un formulaire, puis attendu fébrilement sa première ►



reportage

invitation pour un bukkake. *"J'en peux plus, mec, je sors de la salle de muscu, là. Je suis chaud bouillant. J'espère que la fille a une bonne mutuelle santé, parce qu'elle va prendre cher. Elle va chier des briques!"*, trépigne-t-il, quelques minutes avant de passer à l'action.

Sur le parking qui sert de point de ralliement aux amateurs du jour, une trentaine de types arrivent au compte-gouttes, en voiture ou à pied. Certains sont venus en bande, comme Nico et Stéphane, deux jeunes amis de Marne-la-Vallée qui en sont à leur cinquième bukkake en plus d'un an. D'autres sont venus seuls, comme Karim, un trentenaire du 91 qui rase les murs et sourit nerveusement. Un groupe d'habituels se forme dans un coin. Tout le monde s'observe en silence.

Jimmy, lui, commence à flipper : *"Putain, je pensais qu'on allait se marrer au moins, nous souffle-t-il à l'oreille. Regarde ça, ils font tous la gueule. Je croyais qu'on venait pour baiser, mais j'ai l'impression qu'on prépare un combat de boxe."* L'atmosphère se détend enfin avec l'arrivée de Pascal OP. Lunettes noires sur le nez, boule à zéro et look de paramilitaire, le maître de cérémonie compte les présents et donne ses premières indications pour l'après-midi. Par petits groupes de cinq, les mecs sont invités à rejoindre le lieu du tournage : un garage détenu par des gitans, coincé au fond d'un étroit chemin rocailleux, loin des regards indiscrets.

Rassemblés dans l'arrière-cour du hangar, une petite décharge jonchée de carcasses de voitures,

les amateurs forment un cercle et se préparent pour la bagatelle : ils palpent leur caleçon, s'isolent pour se laver le sexe avec les lingettes hygiéniques mises à disposition par Pascal OP, descendent leur fiole de whisky et enfilent des cagoules ou des foulards sur le visage pour ne pas être reconnus. *"T'imagines, si la famille ou le boulot te grillent sur internet, t'es mort en deux secondes avec ce genre de vidéo"*, lance Yannick, la petite trentaine. *L'avantage, chez Pascal, c'est qu'on peut rester anonyme. On vient, on fait notre kif, et on repart chez nous. Zéro conséquence."*

Installée près des toilettes, dans le garage, l'actrice qui sera au cœur de la scène se prépare. Elle s'appelle Natacha Guapa. Elle a 26 ans, et elle est en colère : *"J'avais demandé à Pascal OP de m'inviter deux cent cinquante mecs et là ils ne sont que trente ! Bon, ça fera l'affaire, mais quand même, je voulais exploser mon précédent record."* Moulée dans une nuisette transparente, elle finit par rentrer en scène sous les applaudissements des amateurs, qui ont déjà presque tous dégainé leur bite. Elle défile, quelques minutes, entre les types de plus en plus agités, jette des regards suggestifs, tord ses lèvres et entame les deux premiers tours de chauffe : une caresse pour chacun, suivie par une rapide fellation, censée exciter ses partenaires pour la suite du tournage. Dans la foule, certains s'impatientent, réclament un deuxième passage et veulent déjà jouir, mais ils sont stoppés net :



le bukkake commencera vraiment quand Pascal OP le décidera. Ici, c'est lui le patron.

Figure controversée du milieu X français, où il a débuté en tant que hardeur avant de se reconvertir à la production de films gonzo, ce quadra ultraprovocateur a fait du bukkake son principal business depuis le milieu des années 2000. Il en a découvert l'existence à travers des vidéos d'importation en provenance du Japon, le pays d'origine de cette pratique à l'histoire encore méconnue. Inspiré selon certains récits des méthodes punitives de l'époque féodale (des femmes jugées coupables d'infidélité étaient aspergées de sperme par les hommes du village), le bukkake (du verbe *bukkakeru* qui signifie "éclabousser d'eau") a été popularisé à la fin des années 80 dans le porno japonais, où des codes de censure stricts imposaient aux producteurs de trouver de nouveaux concepts toujours plus barrés.

L'idée était simple, efficace : dans une pièce fermée, une femme, seule, suçait puis branlait un groupe d'une dizaine de mecs au minimum avant de se faire éjaculer sur le visage. *"J'étais scotché quand j'ai découvert ces vidéos, explique Pascal OP, rencontré une semaine avant le tournage. C'est simple, moi, dans la vie, j'aime éjaculer sur la gueule de mes gonzesses. J'aime qu'elles bouffent mon sperme. Alors, là, si tu mets une quarantaine de gars, t'as un feu d'artifice. Et puis, d'un point de vue de producteur, faire tourner*

il a envoyé une photo de sa bite en érection, rempli un formulaire, puis attendu fébrilement sa première invitation

des amateurs, c'est quand même beaucoup plus pratique que d'appeler des vrais acteurs pros."

Avant de lancer son fameux site French-Bukkake, dont il ne veut pas dévoiler le chiffre d'affaires (que l'on peut néanmoins estimer largement inférieur à celui de Jacquie et Michel, la référence du porno amateur français qui palpe entre 5 et 10 millions d'euros de bénéfices annuels), Pascal OP tourna ses premiers bukkake à l'arrache, dans des bois ou des espaces libertins. Il avait notamment ses habitudes au Club 88, un ancien peep-show reconverti en sex-shop situé dans le quartier Châtelet, à Paris, où l'on se souvient bien de son passage : *"Dès qu'il a lancé son concept, ça a été un succès dingue ici : des mecs venaient de partout" ►*



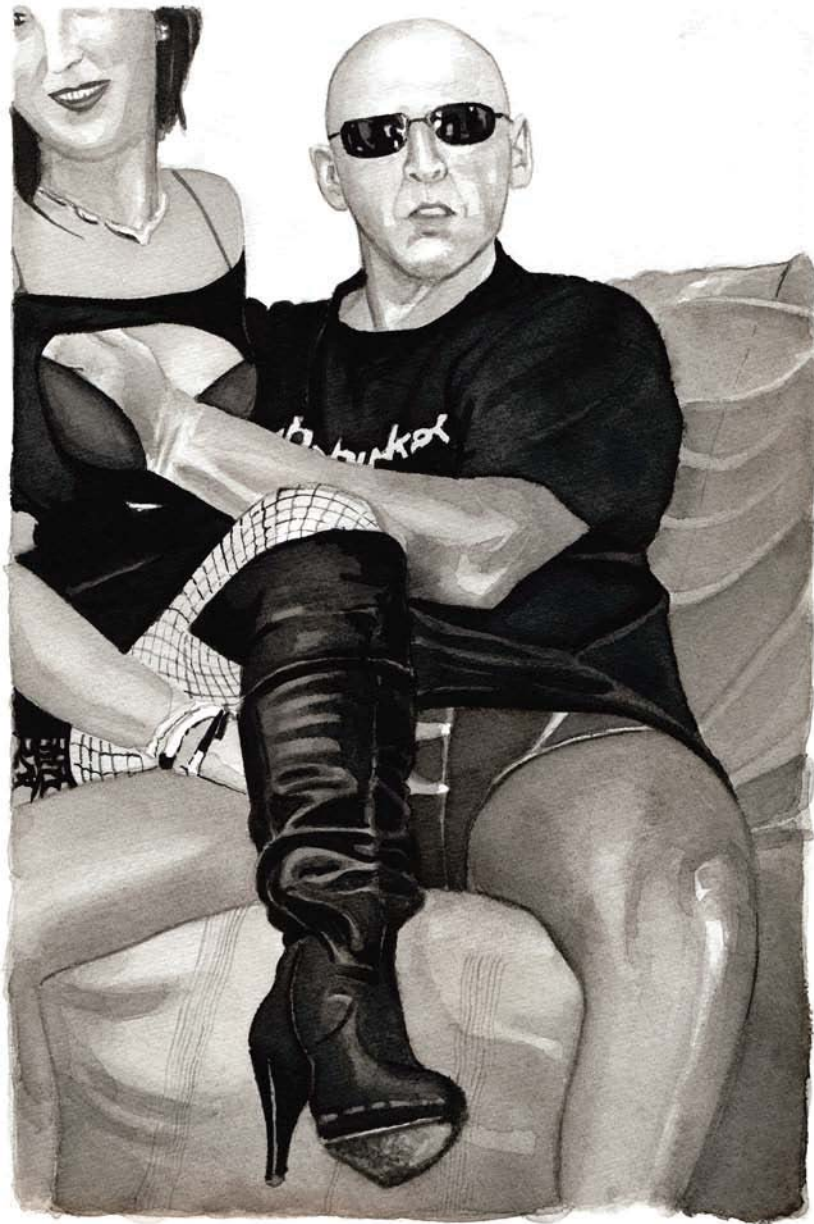
pour participer à ses vidéos, raconte un employé des lieux. Comme c'était gratuit, des gars se disaient : plutôt que d'aller aux putes, je vais tourner pour Pascal OP. Alors, il nous ramenait une faune pas possible, tous les gros dégueulasses de Paris. En trente ans de porno, franchement, j'avais rien vu d'aussi crade." Joe, le patron du Club 88, nuance un peu : "Il y avait des mecs affamés, des gars qui n'avaient pas l'occasion de baiser par ailleurs, mais il y avait toujours une bonne ambiance sur ces bukkake. Et Pascal maîtrisait ses bonshommes, je ne me souviens pas d'une seule embrouille..."

Ce dimanche, à Carrières-sur-Seine, aucun problème n'est pour l'instant à signaler. Après la phase de préliminaires, l'ambiance s'échauffe peu à peu dans la cour du garage, et le bukkake vire même au gang bang : l'actrice administre des fellations à la chaîne tandis que des mecs la pénètrent en missionnaire ou en levrette, tout en la traitant de " salope " ou de " cochonne ". Il ne leur faut pas plus de trois à quatre minutes pour jouir. " Les gars qui viennent ici sont des chiens de la casse, ils veulent juste se vider les couilles, rigole Victor, un jeune employé de bureau qui en est à son sixième bukkake. Moi-même, si j'avais une copine, je ne viendrais pas. "

Dans la foule d'amateurs, composée ce jour-là d'une grande majorité de jeunes issus de la banlieue parisienne, tous racontent à peu près les mêmes histoires : ils sont célibataires depuis longtemps, ont abandonné l'idée de séduire une fille, ou veulent simplement expérimenter leurs désirs. " Moi, ça ne me correspond pas, la vie en couple, aller au cinéma ou dîner au resto, ces trucs-là me rendent fou, raconte Loïc, jeune chômeur du 93 caché derrière sa cagoule. Avec le bukkake, au moins, c'est clair : tu viens, tu gicles, et basta. " " Des meufs, j'en trouve sans problème, ça va, mais le souci, c'est qu'elles ne veulent rien faire, fanfaronne son pote Claude. La dernière fois, j'ai rencontré une beurette. On s'est vus quelque temps mais elle ne voulait pas baiser avant le mariage. T'imagines ? "

Sur les tournages des bukkake, ces mecs d'apparence ordinaire viennent chercher une excitation rapide, offerte, et sans lendemain. Ils veulent surtout exercer leur fantasme de domination, et ne plus se prendre la tête avec les questions de consentement. " Avant, j'allais au Cap d'Agde, mais ça m'a soulé, dit Julien, 32 ans, fidèle habitué des vidéos de Pascal OP au physique de rugbyman. Dans le libertinage, il y a encore cette idée

**ces mecs
d'apparence
ordinaire
viennent
chercher une
excitation
rapide, offerte,
sans lendemain,
et surtout
exercer leur
fantasme
de domination**



qu'il faut séduire la meuf : si elle ne veut pas de toi, ou si tu ne plais pas à son mari, bah, tu dégages. Alors qu'ici c'est juste la boucherie : n'importe qui peut venir, la meuf ne dira jamais non."

Le tournage du jour accueille en effet différents types de profils : squelettiques, musclés, beaux, moches, jeunes, vieux, petites ou grosses bites, tous ont été autorisés à venir baiser sans condition. Mais tous n'y arriveront pas. *"C'est pas facile de s'exciter dans un endroit pareil, entouré par trente gars avec la bite à l'air",* décrit Jimmy, qui lutte depuis dix minutes pour réussir à bander et pousse de grands hurlements dès qu'il se retrouve au contact d'un autre pénis. Il n'est pas le seul : partout dans l'arrière-cour du garage, des mecs se tirent nerveusement sur la verge pour provoquer une érection. D'autres ont déjà abandonné et sont partis à la sauvette. *"C'est le plus compliqué ici : faut faire abstraction de tous les gars qui t'entourent. Moi, je ne suis pas dans un fantasme de tournante, et encore moins dans un trip homo, donc quand je viens ici, j'essaie de m'imaginer tout seul avec la fille",* assure Nico. Pour désamorcer la gêne

de la situation, les amateurs se lancent alors des vannes, gonflent les muscles, chambrent les petites bites et applaudissent les meilleures performances.

Quand on lui demande s'il n'a pas l'impression de faire son fric sur la misère sexuelle des banlieues, d'exploiter ces jeunes gars pour vendre ses vidéos, Pascal OP répond à sa manière, entre provoc salée et cynisme redoutable : *"Alors quoi, je n'ai pas le droit de vider les couilles des cités françaises ? Grâce à moi, on aura évité pas mal d'émeutes en banlieue. Je reçois cinq à dix inscriptions par jour sur le site. Ces gars n'ont aucun moyen de baiser, et je les aide. La dernière fois, j'ai eu un vieux puceau sur le tournage. Un mois plus tard, il me disait : 'Merci Pascal, grâce à toi j'arrive enfin à draguer des nanas.' De toute façon, je m'en fous de ces mecs et de leur histoire. L'important, c'est qu'ils bandent."*

Le réalisateur et producteur n'a pas beaucoup plus d'estime pour ses actrices, la plupart du temps de jeunes femmes sans expérience qu'il recrute sur des réseaux amateurs et paie entre 500 et 1 000 euros pour une scène. Une misère. ►

installée sur un étroit matelas recouvert de sacs-poubelle, disposé à même le sol, elle passe d'un mec à l'autre sans pause

"Ce sont des petites nouvelles qui arrivent, tu les vois pendant un mois, et puis elles disparaissent dans la nature, dit-il, sans le moindre soupçon d'empathie. En général, ces filles ne sont pas vraiment des foudres de guerre, ce sont plutôt des grosses cassos. Elles n'ont pas de thune, elles sont à la rue, elles cherchent du buzz, alors elles veulent se faire remarquer en tournant un bukkake qu'elles regretteront une semaine plus tard. Mais nous, on est contents : ça fait de bons vide-couilles."

Pour la star du X français Anna Polina, égérie Marc Dorcel depuis cinq ans, il n'y a aucun doute : *"Pascal OP est un bon gros connard. La manière dont il parle des femmes me rend folle, dit-elle. Je ne sais pas dans quelle mesure les filles qui tournent dans ses vidéos ont conscience de ce qu'elles font. Je ne juge pas la pratique, attention, il y a des rapports de domination qui peuvent être excitants. Mais quarante mecs qui baisent une nana payée une misère et traitée comme un sale bout de viande, c'est proche de l'esclavage."*

Ancienne actrice à la retraite, Angell Summers s'interroge elle aussi : *"On a le sentiment que les filles de ces vidéos ne savent pas où elles sont, qu'elles ignorent ce qu'elles vont vivre. Le bukkake surfe quand même sur un fantasme d'illégalité, de viol, de tournante, et il faut avoir un sacré caractère pour supporter un tel truc."* En ce dimanche 19 juillet, l'actrice du jour, Natacha Guapa, n'affiche pourtant aucun signe d'inquiétude. Tout juste débarquée de son train, cette Nîmoise de 26 ans, actrice X et escort depuis un an, parle du bukkake comme d'un *"vieux fantasme"* : *"J'adore être au centre de l'attention, alors me retrouver avec trente mecs qui ne bandent que pour moi, c'est un rêve. Et puis, c'est bon pour ma carrière d'escort : les gens verront que j'encaisse bien, ça me fera de la pub."*

Pendant près de deux heures cet après-midi, l'actrice va alors tout supporter dans des conditions de tournage ultraprécaries. Installée sur un étroit matelas recouvert de sacs-poubelle disposé à même le sol, elle passe d'un mec à l'autre sans pause, cherche de l'air, et se prend sur le bras la cendre brûlante d'un type qui fumait trop près. Elle enchaînera aussi une trentaine de fellations sans capote, seules les pénétrations vaginales étant protégées sur ce tournage, pour lequel aucun test de santé complet n'a été réclamé aux amateurs. *"C'est un putain de scandale, et personne ne dit rien"*, s'énervait une actrice porno, qui préfère témoigner sous anonymat pour *"éviter les représailles. Comment peut-on*

laisser ce mec réaliser ses scènes sans capote, ni test complet ? C'est toute la profession qui se met en danger avec lui. Il y a trois ans, il avait organisé un de ces bukkake géants dans un hangar du 93, avec près de cent cinquante mecs et une seule fille. Et devinez-quoi ? Quelques mois plus tard, on apprenait qu'il y avait une épidémie de syphilis dans le X français. Je ne dis pas que c'est lui, mais ce genre de pratiques contribue à tuer le porno."

La santé, la protection de ses actrices, Pascal OP n'en fait pas vraiment un souci :

"Rien à foutre de tout ça, c'est pas mon problème, dit-il. Les filles ne vont pas réclamer des tests à tous leurs partenaires lorsqu'elles vont en soirée libertine, non ? Il faut arrêter avec cette hypocrisie." Il est bientôt 16 heures à Carrières-sur-Seine, et le bukkake touche à sa fin. Natacha Guapa est toujours au centre de l'arrière-cour du garage, en train de prodiguer les dernières fellations de la journée. Son visage est désormais presque entièrement recouvert de sperme. Ses yeux sont rouges. Pascal OP tient alors une idée pour conclure sa vidéo : *"On va laver la gonzesse à la pisse, allez, on fait une scène uro"*, lance-t-il devant une assemblée médusée. Une dizaine de mecs s'exécutent vite devant la caméra et urinent sur l'actrice qui fait mine d'y prendre plaisir. Stéphane détourne le regard : *"Ça devient trop hardcore pour moi. Je ne donne pas dans ce genre de pratiques."*

La foule se disperse peu à peu, tandis qu'un petit groupe se réunit à l'entrée du garage pour débriefer la journée. Il faut parler maintenant. Jimmy ne se remet toujours pas de ses problèmes érectiles. Il fulmine contre *"le matelas tout pourri"* et promet de faire mieux la prochaine fois. Loïc lance un débat sur les performances de l'actrice, dont tout le monde s'accorde à vanter le courage. *"Pour tourner une scène pareille pendant deux heures, et avec autant de gars, c'est une sacré professionnelle, observe Nico. Elle a dû toucher au moins 6 000 balles pour l'après-midi."* Lorsqu'on leur dit que le salaire de la fille se situe probablement davantage entre 500 et 1 000 euros, les mecs tombent des nues et se murent dans le silence pendant quelques secondes. Pensent-ils au déroulement de la journée ? Se souviennent-ils de ce que l'actrice a traversé ? Nico reprend la parole : *"Dites, les gars, vous ne trouvez pas que la fille était un peu sèche vers la fin ?"* ■

1. Tous les prénoms ont été modifiés.



le reverse bukkake

Si la déclinaison féminine du bukkake existe, elle souffre d'un manque rédhibitoire : des femmes fontaines volontaires.

Un vestiaire de gymnase, quelque part en Amérique. Alors qu'il se déshabille pour prendre sa douche, un type est pris à partie par trois superbes filles en sous-vêtements. Le ton monte. Elles lui reprochent de les avoir matées par le trou de la serrure et, en guise de punition, lui ont préparé une petite surprise. Elles l'allongent de force puis commencent toutes les trois à se branler sur son visage, jusqu'à éjaculer dans sa bouche. La scène, tirée d'un obscur gonzo, est emblématique d'un sous-genre confidentiel baptisé le "reverse bukkake", qui consiste en une inversion des codes du bukkake traditionnel. D'autres extraits de ce type sont disponibles sur internet, calqués sur le même modèle : un homme,

seul, subit les assauts d'un groupe de femmes qui se masturbent et giclent sur son visage.

Le genre fut inventé au milieu des années 2000 par Jim Powers, l'équivalent américain de Pascal OP.

En pire. Considéré comme le type le plus malveillant du porno aux Etats-Unis, auteur d'une série de films qui repoussèrent les limites du X hardcore (simulation de viol dans son film *Tough Love*, parodie sexuelle des tortures d'Abu Ghraib dans *Gag Factor 15*, etc.), ce punk californien fut l'exportateur du bukkake aux Etats-Unis à la fin des années 90. "J'avais découvert ce truc grâce à un ami japonais, qui m'avait refilé une VHS, nous raconte-t-il. J'ai tout de suite eu le déclic : c'était ça, le porno du futur. Grâce au bukkake, le consommateur de films de

cul le plus basique pouvait à son tour devenir acteur, quel que soit son physique. C'était une forme d'égalitarisme appliqué au porno. On a passé une annonce dans un quotidien de Los Angeles, et c'est parti en flèche. On réunissait cinquante à cent gars tous les mois, les vidéos se vendaient hyper bien."

Si bien qu'il en inventa la déclinaison féminine, qui surfe sur les mêmes ressorts de domination, de violence et d'humiliation que le modèle masculin d'origine.

L'opération fut un gros fail.

"Le vrai problème, c'est que l'on n'arrivait pas à trouver beaucoup de femmes fontaines qui acceptaient de participer au tournage, alors on a dû embaucher des actrices."

Aujourd'hui, Jim Powers a complètement abandonné la production de ses bukkake, devenue trop coûteuse.

Et il est triste. **R. B.**



La main à l'ouvrage

Par désir inassouvi ou par ennui, **certains se masturbent sur leur lieu de travail.** Mais des toilettes à l'open-space, le plaisir en solitaire exprime aussi une forme d'insoumission quasi politique.

par Carole Boinet photo Hervé Lassince pour Les Inrockuptibles

C'était il y a trois ans, mais Anna s'en souvient comme si c'était hier. Un midi, cette jeune éditrice de 26 ans se plonge dans la lecture d'un manuscrit érotique qu'elle vient de recevoir. Excitée par le récit, elle aperçoit au même moment un jeune stagiaire – pour lequel elle éprouve une certaine attirance – passer dans le couloir. *"C'était comme un gros gâteau au chocolat"*, nous raconte-t-elle. Ni une ni deux, Anna part se masturber aux toilettes, en prenant bien soin de ne faire aucun bruit. *"C'est venu très vite. A peine sortie, une assistante est entrée pour se laver les mains. C'était un peu étrange, avoue-t-elle. Mais les préjugés autour de la masturbation des femmes sont si forts que je pense que personne ne pouvait se douter que la jeune éditrice du deuxième était en train de se toucher dans les toilettes."* Et d'ajouter : *"Je n'ai jamais eu une attitude lubrique au travail et je ne supporterais pas qu'on ait cette attitude envers moi. En revanche, j'assume totalement d'avoir besoin de décharger mes pulsions quand il le faut."* Pourtant, ça sera la seule et unique fois qu'Anna se masturbera à son boulot. *"Il fallait vraiment que je sois très excitée pour parvenir à me vider la tête des stimuli extérieurs et faire ça."*

Si la baise au travail est en passe de devenir d'une banalité confondante, s'y masturber reste une activité auréolée d'un certain mystère. Preuve en sont les réactions mi-horriées, mi-intriguées de l'assistance lorsque l'on glisse le sujet au détour d'une conversation. *"Mais pourquoi donc se masturberait-on au travail?"*, nous rétorque-t-on, des trémolos dans la voix. Pourtant, ce sujet intéresse. Sur le web,

les forums regorgent de fils de discussion sur le sujet. Sur Doctissimo, en 2010, un certain Esteban132 cherchait un soutien moral : *"La journée, quand je suis au bureau, je suis entouré de jolies collaboratrices toujours habillées très sexy, il m'arrive souvent de partir aux toilettes pour me masturber, je pense à elles et je m'imagine en train de leur faire l'amour. Après avoir joui, je retourne à mon bureau, j'ai comme un sentiment de honte, comme si elles se doutaient de quelque chose. Est-ce que ça vous arrive?"*

C'est bien souvent parce que l'on ne parvient pas à se départir du fantasme de son ou de sa collègue plaquée) contre la machine à café que l'on en vient à se caresser sur ses heures de boulot. A la tête d'une société spécialisée dans la vente d'articles de fête, Louise, 31 ans, est aussi et surtout une fan absolue de foot : *"Je fréquente des milieux très masculins, où l'envie de contact est permanente, mais comme je fais tout pour bien me tenir, ne pas transgresser les règles, je n'ai pas trouvé plus efficace que de me masturber dans des espaces où ces hommes se trouvaient également : au bureau et au stade. Je m'imaginais avec des collègues en train de faire l'amour, ou je regardais des vidéos de foot sur YouTube aux toilettes, ce qui me stimulait."*

Son "exutoire" dure cinq ans, à raison d'une à deux fois par semaine dans les toilettes, dans son bureau ou encore en salle de réunion, jusqu'à ce que l'angoisse de se faire griller la pousse à arrêter. *"Quand je jouissais, je criais presque aussi fort qu'au stade après un but. J'ai eu peur d'être entendue. Ce qui était excitant est devenu un peu flippant."* Pour d'autres, c'est justement la peur de se faire prendre en flagrant délit qui motive le plaisir solitaire. Sur Au féminin, autre agora de la sexualité en ligne, une certaine Géraldine confiait ce mois-ci ►

se caresser très régulièrement sur son lieu de travail, *"peut-être pour le danger d'être surprise, qui rend la chose plus excitante"*. Et pas question ici de se réfugier dans les toilettes, *"pas très confortables, ni idylliques"* au regard de ce qu'elle considère comme un *"moment spécial et agréable"*. C'est donc confortablement calée dans le fauteuil de son bureau qu'elle glisse sa main ou son vibromasseur portatif dans son entrejambe.

En 2007, Lucie, alors âgée de 26 ans, est allée plus loin. Après avoir interviewé un homme politique *"qui susurrerait sur le ton de la confidence pour (la) chauffer"*, la jeune journaliste se retrouve seule dans l'open-space de sa rédac avec un de ses collègues dont elle trouve le regard particulièrement *"dévorant"*. Assaillie d'images érotiques, elle attend qu'il s'éclipse quelques instants pour céder à l'appel du plaisir. *"Je pensais à sa tête entre mes cuisses, à ses doigts qui écarteraient ma culotte pour se glisser en moi"*, se rappelle-t-elle. *"Je pensais surtout que j'avais 20 secondes avant qu'il revienne. Le plus dur, c'est de reprendre discrètement sa respiration après."* Lucie réitère l'expérience à plusieurs reprises, parfois même avec ledit collègue dans la pièce, par goût, dit-elle, de la transgression. *"On se retrouve dans un espace public, pas loin de personnes qui ne sont pas censées connaître notre intimité, et on se dit que ce n'est pas bien..."*

Braver l'interdit et basculer du côté de l'inapproprié sont les mécanismes récurrents de la fabrique du fantasme lié au travail. Depuis des décennies, les films X prennent un malin plaisir à s'approprier ces lieux par essence désertisés pour en faire le cadre de scénarios sulfureux à base de rapports de domination, de curiosité mal placée et de figures familières comme la secrétaire, le stagiaire ou le patron. *"Étant souvent réalisé avec moins de moyens et moins de temps que le cinéma traditionnel, le porno tend moins à la subtilité et se replie sur des archétypes"*, analyse Olivier Ghis, rédacteur en chef du *Journal du hard* de Canal+ et auteur du documentaire *Zob in the Job* (2014). *"Le travail est un secteur très parcouru par le X car il est à l'origine fait pour dégager de la richesse, et cadré par une hiérarchie, et des impératifs d'efficacité. La sexualité vient tout bouleverser en y introduisant de la liberté, de la rébellion, voire de l'anarchie."*

Comparés aux années 60 et 70 où le plein emploi rassurait les employés, la peur du chômage et les impératifs d'efficacité et de rentabilité qui en découlent laissent peu de place à la distraction au travail, et rendent dès lors son utilisation comme cadre pornographique d'autant plus transgressive. Qu'il prenne la forme d'une entreprise ou d'une boulangerie, le boulot se retrouverait, selon Olivier Ghis, de plus en plus exploité par le porno. *"C'est un moyen de faire voler les barrières"*, assure-t-il. Autrement dit, une bonne façon de prendre son pied. Certaines camgirls, comme SexyOfficeGirl



qui compte 185 000 fans sur Chaturbate, se filment en train de se masturber depuis des lieux de travail fictifs. *"Même si tout le monde sait que ces lieux sont faux, ça fonctionne, car l'imagination suffit à recréer l'interdit de la situation et donc à provoquer l'excitation"*, analyse Stephen des Aulnois, rédacteur en chef du site Le Tag Parfait, site consacré à la culture porn. Témoin d'une désobéissance frondeuse, d'une insoumission quasi politique, la masturbation au travail reviendrait à adresser un doigt d'honneur au culte de l'entrepreneuriat et au sacro-saint capitalisme. *"On passe trop de temps au travail! Le jour où l'on passera aux 32 heures hebdomadaires sans perte de salaire, promis j'arrêterai de me caresser au bureau"*, s'amuse Lucie.

Outre son caractère inapproprié, la branlette au boulot dérange en tant qu'aveu d'ennui, voire de paresse.

“le plus dur, c’est de reprendre discrètement sa respiration après”

Lucie

Interrogé par nos soins en 2013, le psychiatre Patrick Lemoine, auteur de *S’ennuyer, quel bonheur* (Armand Colin, 2008), dressait un pont entre la question de l’ennui et celle de la masturbation : *“Si l’on n’a rien à faire de ses dix doigts, on risque tout simplement de les utiliser pour se masturber.”*

Se branler pour passer le temps : c’est la ligne de conduite qu’a embrassée Benjamin l’été de ses 19 ans. Embauché comme valet de chambre dans un palace en bord de mer, le jeune étudiant se retrouve confronté à la période creuse du mois de juin. Comment s’occuper une fois la totalité des chambres passées au peigne fin ? *“Il ne fallait pas être surpris en train de ne rien faire, le leitmotiv de l’établissement étant de montrer à la clientèle que le personnel est toujours actif et donc potentiellement à son service, explique-t-il, mais faire semblant de bosser devient vite un calvaire.”* Un jour, à court d’imagination, Benjamin s’isole aux toilettes avec quelques magazines porno récupérés dans la chambre qu’un client venait de quitter. *“Et voilà comment j’ai commencé à me masturber sur mon lieu de travail. Comme une façon de tuer l’ennui.”* Bien vite, le jeune employé y prend goût : *“C’était devenu un moment important de la journée, comme une récompense pour avoir réussi à lutter contre l’ennui mortel de ces longs après-midis.”* Au même moment, la température ne cesse de grimper : les avances de clientes fortunées se multiplient, jusqu’à cette Américaine qui l’empêche de sortir de la chambre, fait tomber le peignoir et file dans la douche. Puis vient la femme de chambre d’une quarantaine d’années qui, accablée par la chaleur estivale, prend l’habitude de déboutonner légèrement son chemisier dans les parties communes une fois la journée terminée.

“Je fantasmais beaucoup sur le fait d’avoir des relations sexuelles pendant le service, admet-il, mais pendant les périodes de rush, je ne me masturbais plus du tout.”

L’histoire de Thibault, conseiller en fusion-acquisition, est similaire. En 2007, à l’âge de 23 ans, le jeune homme effectue un stage chez son employeur actuel. Il traverse une période de célibat et s’ennuie profondément au bureau. *“Je me suis donc mis à dragouiller pas mal sur internet et par textos, notamment avec des filles de ma promo.”* Excité par ces échanges bourrés de sous-entendus, Thibault se soulage aux toilettes, après avoir vérifié qu’elles étaient désertes. *“C’était un peu glauque. Au bout de la troisième fois, je me suis trouvé ridicule.”* L’anecdote de Louis, 33 ans, remonte elle aussi à une dizaine d’années. Pour filer un coup de main au père d’un ami qui ouvrait un magasin, Louis monte plus d’une cinquantaine d’étagères Ikea en quelques jours. Le travail est *“chiant et répétitif”*. Le jeune homme est seul et s’ennuie. *“L’idée m’a traversé l’esprit d’un coup. Je suis allé dans les toilettes du magasin toujours à moitié en chantier. J’ai fait avec la force de mon imagination. Simple, efficace, rapide, avec un petit sentiment de honte à la clé.”*

D’autres s’en tirent moins bien. Employé dans une boîte de conseils immobiliers, Tristan se soulage des frasques de son infortuné manager. En 2012, ce dernier se soulage dans les toilettes de l’entreprise, sans remarquer que les fenêtres, semi-transparentes, donnent sur la cour de l’immeuble. La rumeur se répand comme une traînée de poudre et, un mercredi, les salariés se retrouvent dans la cour pour observer le branleur en pleine action, penché sur son téléphone. Six mois plus tard, il quittait l’entreprise pour une autre société. *“Depuis il a une réputation de merde sur tout le marché”,* assure Tristan. Si l’employeur n’a pas à savoir ce que son salarié fait aux toilettes, il est en droit de le rappeler à l’ordre si ses absences sont trop fréquentes, ou trop longues, rappelle Angélique Lamy, avocate au barreau de Paris. *“Je reçois de plus en plus de salariés qui souffrent de bore-out ou syndrome d’épuisement professionnel par l’ennui. Lorsqu’un salarié se retrouve dans cette situation, il doit impérativement en informer son employeur qui est tenu de lui fournir du travail. En revanche, en droit du travail, vous ne pouvez pas adopter une attitude incompatible avec celle d’un salarié lambda en prétextant ensuite que l’état d’oisiveté dans lequel vous étiez vous a contraint à envisager cette option pour occuper votre temps.”* Le risque étant de se faire mettre à la porte comme ce bon vieux Charlie Runkle (Evan Handler), de la série *Californication*, qui se fait licencier pour recours abusif à la branlette au bureau, caméra de surveillance à l’appui. D’après Angélique Lamy, une fois virés, peu d’employés osent contester la sanction devant les conseils de prud’hommes, par peur d’exposer leur intimité sur la voie publique.

Et si, au-delà de l’anecdote sulfureuse et des risques encourus, la masturbation au travail s’avérait salubre ? Certains avouent se caresser au bureau pour évacuer un trop-plein de stress, suivant le fameux mantra exposé par Matthew McConaughey au tout nouveau trader Leonardo DiCaprio dans une scène culte du *Loup de Wall Street* (Martin Scorsese, 2013) : *“Tu baignes dans des chiffres toute la journée (...), tu dois faire ronronner le moteur pour t’assurer que le sang circule et garder le rythme en dessous de la ceinture. Ce n’est pas un conseil, c’est une prescription.”*

Comme d’autres prônent les vertus calmantes du cannabis, Charlotte, 32 ans, employée dans la santé publique internationale, se caresse pour améliorer ses compétences au travail. *“Parfois, j’ai du mal à me concentrer, et je trouve qu’une des meilleures solutions est de se faire jouir. Quand les autres ont le petit creux de 4 heures, moi, je me masturbe aux toilettes.”* Louis abonde : *“Quand je me suis masturbé au travail, au final, c’était comme fumer une clope.”* Le risque de cancer en moins. ■

Tous les prénoms ont été modifiés.
Merci à nos deux modèles, Nataniel et Sara.





Daisuke Yokota

Ensemble fragmenté, poétique, érotisant et complexe de corps entrelacés, emmêlés en plein acte amoureux, *Corpus*, de Daisuke Yokota, est un sample.

Le jeune artiste japonais photographie ce qui l'inspire, puis triture, refonde, abîme, et rephotographie enfin ses images pour en faire une méta-œuvre.

Tel Aphex Twin, dont il dit s'inspirer, il tente de déplacer dans le champ de la photo les notions de couches, d'écho, de mix, de réverbération.

Le résultat est d'une puissance imparable.

par Maria Bojikian et Claire Moulène

Corpus, 2014 © Daisuke Yokota, courtesy of the artist, Jean-Kenta Gauthier (Paris) and G/P Gallery (Tokyo)





qu'est-ce qu'un bon coup ?

Comment nier la composante charnelle et bestiale de la sexualité ? Le bon coup comme la bête de sexe ne sont-ils pas deux mythes qu'il faudrait tout simplement déconstruire pour s'ouvrir à une pratique plus émotionnelle que mécanique.

par Camille Emmanuelle

Mae West, à la fin de sa vie, en 1975, se moquait déjà, dans son livre *On Sex, Health and ESP*, de ce concept : *"Si, par nature, l'homme est une bête de sexe, j'ai toujours eu des animaux de compagnie."* Les femmes d'aujourd'hui ont plus de partenaires au cours de leur vie que leurs aînées. Dans une enquête Ined de 2007, elles déclarent en avoir eu 4,4 contre 1,8 dans les années 70. Et c'était avant l'arrivée de Tinder... Chez les hommes, il n'y a pas eu d'évolution par rapport à l'enquête de 1970, soit 11,6 partenaires. Autant d'expériences qui permettent de relativiser la notion de "bête de sexe" ou celle de "bon coup". Si on est tous le con de quelqu'un, on est aussi tous, sûrement, le pire coup, le pire souvenir sexuel de quelqu'un. Est-ce que ça a du sens, encore aujourd'hui, de parler d'universalité des plaisirs et d'essentialiser les qualités sexuelles ? ►



Les haggadelic
Austin Powers:
International Man
of Mystery (1997)



Universal Pictures



Faire appel à nos amis les bêtes pour parler de sexe n'est pas quelque chose de récent. Notre imaginaire collectif érotique est empreint de références animales. Dans son livre *Eternuer dans le chou-fleur* (Les Echappés, 2009), le journaliste scientifique Antonio Fischetti a recensé les métaphores sexuelles à travers le monde, et notamment celles animales. Mais il a remarqué qu'au sein de celles-ci, ce n'était pas particulièrement le côté "bête", au sens violent et dominateur, qui se dégageait. "Il y a des métaphores plutôt mignonnes pour le sexe féminin, comme 'chatte' en France, 'lapin' en Espagne ou 'hamster' en Pologne. Pour le sexe des hommes, on va parler du 'moineau' (pardal) en Catalogne, du 'cou de dinde' (turkey neck) et du 'coq' (cock) en Angleterre, ou encore du 'ver' (orm) en danois. Au final, c'est le côté bestial un peu ridicule qui ressort le plus, comme s'il fallait surtout dévaloriser et dénigrer l'organe sexuel."

Si l'Arche de Noé est une source de petits noms, l'expression "bête de sexe" n'est pas liée à un animal en particulier, mais bien à un genre : le masculin. Contrairement au "bon coup" qui, lui, est mixte. Serait-ce parce que la langue, à l'image de la société, nierait le côté bestial de la sexualité féminine ? C'est, d'après Marie-Anne Paveau, professeure en sciences du langage et auteur du *Discours pornographique* (La Musardine, 2014), non pas une négation, mais une peur. "Entre 'bête de sexe' et 'bon coup', il y a une relation sémantique et grammaticale assez simple, qui est celle du passif et de l'actif : 'bête de sexe' indique

l'agent d'une action, alors que 'bon coup' désigne plutôt le siège de l'action ou la personne qui 'subit' l'action. Dans l'imaginaire linguistique, la distinction masculin versus féminin me semble plutôt passer par ce mode d'organisation très binaire des choses. Cela reproduit un stéréotype bien ancré dans les cultures occidentales. Il me semble que le côté bestial de la sexualité féminine n'est pas vraiment nié dans la langue, mais assez systématiquement traité comme quelque chose de menaçant. Les animaux qui servent de métaphore à une femme à forte activité sexuelle sont en effet du côté des félins prédateurs, comme 'panthère' ou 'cougar'."

Voilà pour l'Occident mais au Japon, l'imaginaire érotique a, lui, développé des mythes dans lesquels les hommes comme les femmes deviennent des bêtes de sexe quand ils sont pourvus d'organes complémentaires. Des organes comparés à des animaux sous-marins. Dans son merveilleux *Dictionnaire de l'amour et du plaisir au Japon* (Glénat, nouvelle édition 2015), Agnès Giard raconte que le pénis idéal, appelé "fu-mara", et que l'on peut traduire par "blob", est "un pénis interactif, empathique, capable, comme l'éponge, de se dilater, de se rétracter et de s'imprégner de ce qui l'entoure. Il est aussi comparé au concombre de mer, un animal mou et oblong, qui s'introduit facilement dans toutes les anfractuosités". Et au pénis idéal correspond un vagin idéal : le "tako" (la pieuvre), qui s'agrippe à l'homme de toutes ses ventouses, y adhère par suctions et refuse de lâcher sa proie... A en croire les Japonais, il n'y a rien de plus extraordinaire que la rencontre entre un fu-mara



Ted, l'ours trash, littérale bête de sexe (*Ted*, 2012) ; Aldo Maccione, macho bouffon un peu simiesque (*Le Bourreau des cœurs*, 1983) ; Cameron Diaz improvisée "car wash girl" (*Bad Teacher*, 2011)

Sony Pictures

cherchant la quantité, le tableau de chasse, plutôt que la qualité de la rencontre, la "bête de sexe" a souvent mauvaise réputation

et un tako. C'est l'union dont tout le monde rêve, sans fin et procurant un plaisir à la puissance exponentielle. "Ikitori shindari fu nari tako nari", "Vivant et mourant tour à tour : lui le blob, elle la pieuvre." C'est l'union primordiale des sexes, le cycle éternel des saisons et des réincarnations... La poésie de l'époque d'Edo abonde de la figure de la femme-tako (femme-pieuvre), "femme gourmande, dont la libido insatiable rend les hommes fous de désir", et d'images mystiques dignes de *Vingt mille lieues sous les mers*, mais en plus érotiques.

En France, aujourd'hui, rares sont ceux qui disent chercher leur concombre ou leur pieuvre idéale.

Mais Alain Héril, psychanalyste et sexothérapeute depuis plus de vingt-cinq ans, constate que s'ils ne représentent pas la majorité de sa patientèle, des hommes viennent le voir, car "ils veulent trouver la recette pour faire jouir les femmes à tous les coups". Certaines patientes, elles, "veulent être sûres qu'elles savent ce qu'il faut faire au bon moment et de la bonne manière". Ils et elles vont aussi chercher des infos dans les livres et les articles sexos. "Il y a derrière ces demandes, analyse Alain Héril, une volonté de se rassurer sur ses capacités sexuelles et d'être assuré(e)s que l'on est dans la norme haute. Ce que ces demandes supposent, c'est une connaissance parfaite de la sexualité, de l'autre, de l'anatomie et de la mécanique sexuelle. C'est-à-dire, tout l'inverse d'une sexualité émotionnelle et réellement relationnelle. Car l'autre n'est envisagé que comme un objet qu'il s'agit de faire jouir pour se rassurer ou pour lui montrer que l'on sait sur le sexe plus

que lui." Lors d'une sexothérapie, l'idée de "bon coup" ou de "bête de sexe" est alors patiemment déconstruite. "C'est une aventure dans la compréhension de son désir singulier. Il n'y a pas de référence à une norme obligée ni à une forme de sexualité qui serait supérieure à une autre. Nous travaillons à partir de l'histoire du sujet, et non à partir des diktats commerciaux ou médiatiques. C'est une recherche qui va vers la mise en place d'une sexualité qui serait plus qualitative que quantitative", précise Alain Héril.

Cherchant justement plus la quantité, le tableau de chasse, que la qualité de la rencontre, et vue comme consumériste, la "bête de sexe" a souvent mauvaise réputation, quand on recueille des témoignages. Pour Christophe, 31 ans, en couple avec un homme depuis trois ans, l'expression évoque une personne ayant "beaucoup d'énergie sexuelle, un mec qui a souvent envie et qui est endurant". Le "bon coup", lui, est différent : "C'est quelqu'un qui a le souci du plaisir de l'autre, qui cherche à comprendre comment lui procurer ce plaisir." L'exemple typique du "mauvais coup" est "le mec actif qui ne chercherait qu'à jouir de son partenaire, sans chercher comment lui donner du plaisir autrement que par le geste mécanique et répétitif de la pénétration. Une bête de sexe peut être un très mauvais coup !" Frédéric, 41 ans, en couple avec une femme, n'a jamais voulu être qualifié de "bête de sexe". "Ça induit forcément quelque chose de sauvage, de technique et de sportif. J'associe le plaisir à un truc plus cérébral. Je me suis donc rarement senti, à titre personnel, dans ce genre d'énergie brute." ►

Il refuse aussi d'appeler "bon coup" ou "mauvais coup" ses ex-partenaires. *"Il est vrai que j'ai parfois croisé des 'étoiles de mer', et dans ce cas, je pourrais dire qu'elles sont des mauvais coups, mais je me dis aussi que je n'ai pas réellement réussi à les stimuler."* Claire, 50 ans, célibataire, partage la même opinion : *"La bête de sexe, animal à la libido généreuse, est souvent dominée par ses pulsions – voir des exemples récents de personnalités publiques – au détriment de l'extase de l'autre."*

Pauvre bestiole... Elle est tout de même sauvée de l'abattoir par certains. Pour Julie, 37 ans, *"c'est un homme décomplexé, drôle, qui aime faire jouir, un enthousiaste, un épicurien, un vicieux et un expressif"*, définit-elle avec précision. *"Il ou elle exsude une forme d'érotisme trouble, voire de pulsion bestiale primale,"* précise Alex, 30 ans, en couple libre. Même vision

positive chez Mathilde, 25 ans, célibataire : *"Une bête de sexe, c'est le mec qui te prend, qui ose faire les choses, qui assume totalement sa masculinité."* Elle le distingue clairement du "footballeur du cul : droit au but et sans les mains".

Parmi toutes ces qualités, la taille ou la vigueur du membre masculin sont peu mentionnées.

Au contraire. Andréa, 29 ans, désormais en concubinage, se souvient d'un amant, *"un petit mec gringalet à lunettes, qui ne bandait pas souvent"*. Mais elle aimait chez lui *"son amour de la vie, son désir sans limite, son humour et son émancipation de toute norme"*. *"C'était génial, raconte-t-elle. On frottait nos nudités, on se caressait, on s'attrapait, on s'immobilisait, on se tirait les cheveux, on se bavait dessus, on riait, on criait. Nos corps entiers exultaient, délestés de la tyrannie génitale : on était libérés du coït. On redécouvrait le plaisir gratuit d'étreintes puissantes et interminables, de baisers prodigieux qui ne sont pas juste des préliminaires. Bref, une petite crevette à la demi-molle a été un des meilleurs coups de ma vie."*

S'il n'y a pas de tag pornographique "bête de sexe", l'acteur ou l'actrice X sont souvent cités comme des figures repoussoirs. *"Il se prenait pour Rocco Siffredi"* ou bien *"j'avais l'impression d'avoir une actrice porno dans mon lit"*, entend-on dans la description de "mauvais coups". On chercherait dans ce type de vidéos des images de performeurs et de performeuses, tout en dénigrant, dans la réalité, ce type de sexualité fondée sur cette même performance. Un double discours ?

Pour Marie-Anne Paveau, ces expressions signalent des choses diverses. *"Ça peut, par exemple, signaler une déception de type émotionnel ou sentimental : il y a de la technique, de la pratique, mais pas d'amour. Or l'amour, n'est pas forcément dans le sexe, ou que dans le sexe dans le sexe. C'est plus compliqué que 'on s'aime, alors on fait bien l'amour', on le sait tous, et celles et ceux qui disent le contraire mentent ! Ça peut aussi exprimer une forme de peur devant l'expertise sexuelle, devant la maîtrise des savoirs sexuels, qui 'font porno' ou pire, 'font pute'. Là, on retrouve le puritanisme de nos éducations, et cette conception un peu éthérée, un peu désincarnée de l'amour, qui voudrait séparer les techniques du corps des sentiments et de l'émotion. Donc, je ne pense pas qu'il s'agisse d'un double discours, mais plutôt d'un discours emberlificoté dans des contradictions, des interdits, des héritages."*

Si l'expression "bête de sexe" semble être soit dépassée soit trop restrictive, elle permet d'affirmer que, dans la sexualité, il y a une composante charnelle, exempte de critères moraux ou de pure raison, qui participe à son épanouissement. Cet attrait pour le sexe – bestial ou non –, mais en tout cas libéré de ses normes sociales et de ses stéréotypes de genre, c'est toute l'histoire de Lady Chatterley et de son garde-chasse, racontée par le romancier D. H. Lawrence.

En complément du guide de Stéphane Rose (*lire encadré ci-contre*), il manque sûrement aujourd'hui dans les librairies un guide sexo, pour femmes et pour hommes : "Osez devenir... Lady Chatterley." Avis aux éditeurs. ■

"à celles qui ont croisé ma route"

Stéphane Rose, journaliste et directeur de collection aux éditions La Musardine, spécialisée en pornographie et érotisme, publie un livre sur le savoir-être une bête de sexe. Osons !

Cela ressemble à un guide de coaching sexuel à la con, cela a le titre d'un guide de coaching sexuel à la con et pourtant, *Osez... devenir une bête de sexe*, de Stéphane Rose, est un livre intime, drôle et iconoclaste. Loin de prôner une méthode universelle, l'auteur s'est nourri de son propre vécu. *"Oser devenir une bête de sexe, annonce-t-il, c'est oser allumer une petite flamme dans les yeux des femmes lassées des princes charmants en moule-bite rose, des gros bourrins égoïstes, des bande-mou du samedi soir et des beaux parleurs mégalos."* Il aborde les concepts de virilité, de consentement, de respect et de relation, et défend la bête de sexe qui *"conjugue harmonieusement ses désirs archaïques aux lois morales qui régissent le monde dans lequel on vit"*.

Selon vous, *"le high level, l'amant idéal, la bête de sexe ceinture noire, c'est l'homme qui aime, sait lécher et le fait en toutes circonstances, que la chatte soit épilée ou pas, fraîchement lavée ou non, et même pendant les règles"*. Cela rejoint-il votre pensée sexuelle "anti-hygiéniste", développée dans votre essai *Défense du poil* (La Musardine, 2010) ?

La phobie du poil est un des symptômes de l'aseptisation grandissante des corps et de la sexualité. Ce passage provoque à rappeler qu'un corps, c'est un organisme vivant, qui produit des poils, du gras, des vergetures, de la sueur, des sécrétions, du bruit... Je ne comprends pas comment il est possible d'en désirer un sans désirer cela. Fantasmer sur un corps lisse, figé, préservé des traces du temps et de la vie, c'est fantasmer sur quelque chose qui n'existe pas et se condamner à rester seul, y compris quand on baise.

Vous critiquez vivement, dans votre ouvrage, les manuels de séduction. Pourtant, votre lectorat potentiel est constitué d'hommes qui cherchent a priori des conseils en séduction et en sexe. Vous pensez que ceux-ci sont de plus en plus nombreux ?


Je ne suis pas certain que les hommes soient si demandeurs. Et puis on sait que les guides sexo sont majoritairement achetés par des femmes. Pour être honnête, j'ai surtout écrit ce livre en pensant à celles qui ont croisé ma route, façonné mon expérience et contribué à faire la personne que je suis devenu. C'est à elles que je m'adresse. C'est un clin d'œil pour dire : "On s'est bien marré quand même, hein ?" Si des hommes l'apprécient, j'en serai ravi, mais mon petit doigt me dit qu'il plaira surtout à des femmes. Les premiers retours tendent d'ailleurs à le confirmer.

Osez... devenir une bête de sexe de Stéphane Rose (La Musardine, 2015)

ITE
DE L'ARCHITECTURE & DU PATRIMOINE

TOUT EST PAYSAGE UNE ARCHITECTURE HABITEE SIMONE & LUCIEN KROLL

ENTRÉE LIBRE | EXPOSITION DU 3 JUIN
AU 14 SEPTEMBRE 2015

CITECHAILLOT.FR    



Direct Matin

inRockuptibles

TROIS



SCIENCE&VIE TV

la chaîne pour comprendre



[Le CLUB]

Yves Béguy, 242 La Meris, 1970-1971, Broquette, Voulant Saint Lambert, Belgique
Hôtel de la République, 1970-1971, 1973
Hôtel de la République, 1970-1971, 1973
Hôtel de la République, 1970-1971, 1973





John Currin

Prenez les nymphes aux seins menus de Cranach l'Ancien et les plantureuses pin-up des sixties. Mélangez le tout et vous obtiendrez le cocktail détonant d'un des plus célèbres peintres de ces dernières décennies. Avec ses nus freaks et lubriques, l'Américain John Currin réinvente depuis les années 90 la peinture érotique. **par Claire Moulène et Maria Bojikian**

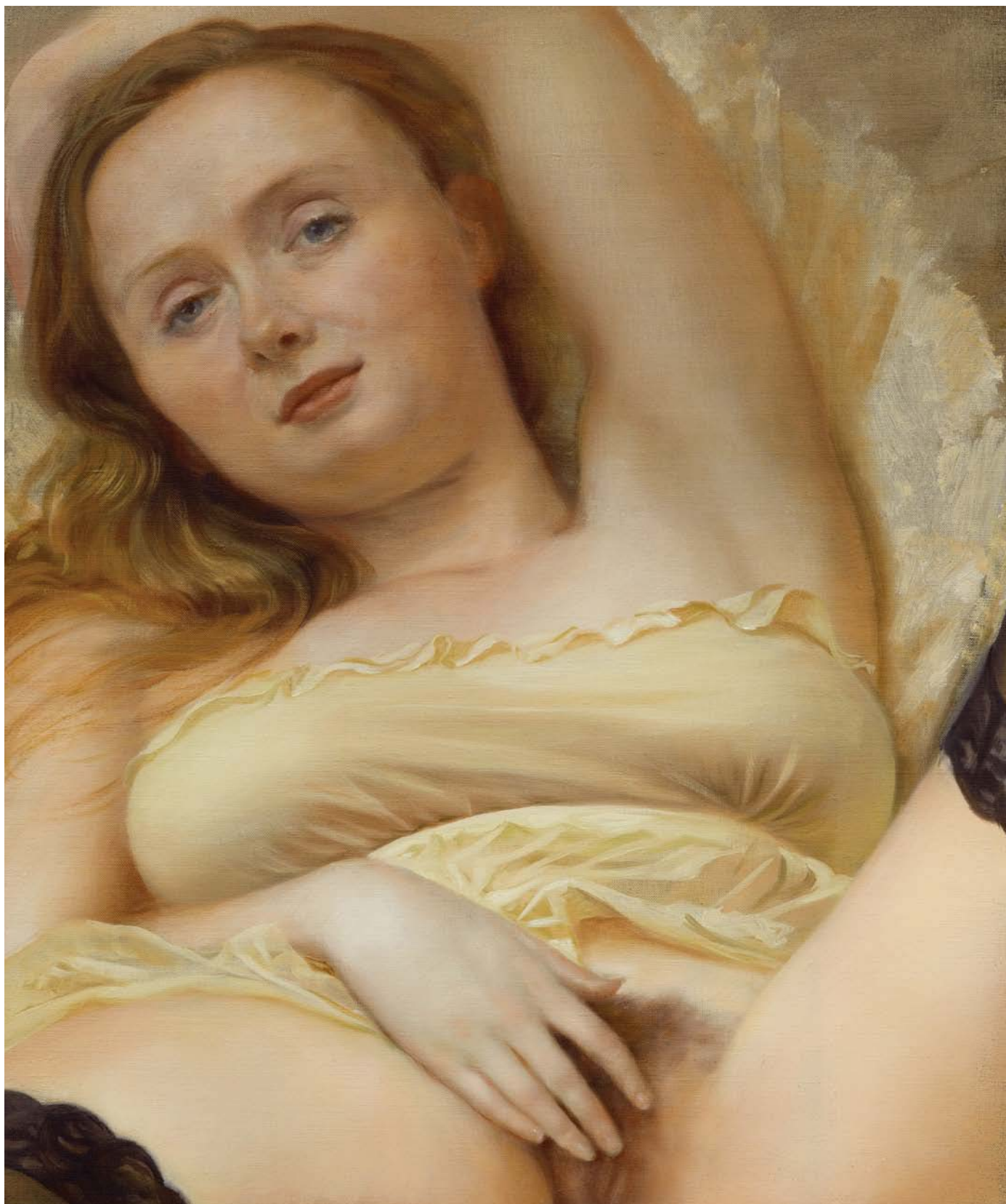
Rotterdam, 2006 © John Currin.
Courtesy Gagosian Gallery



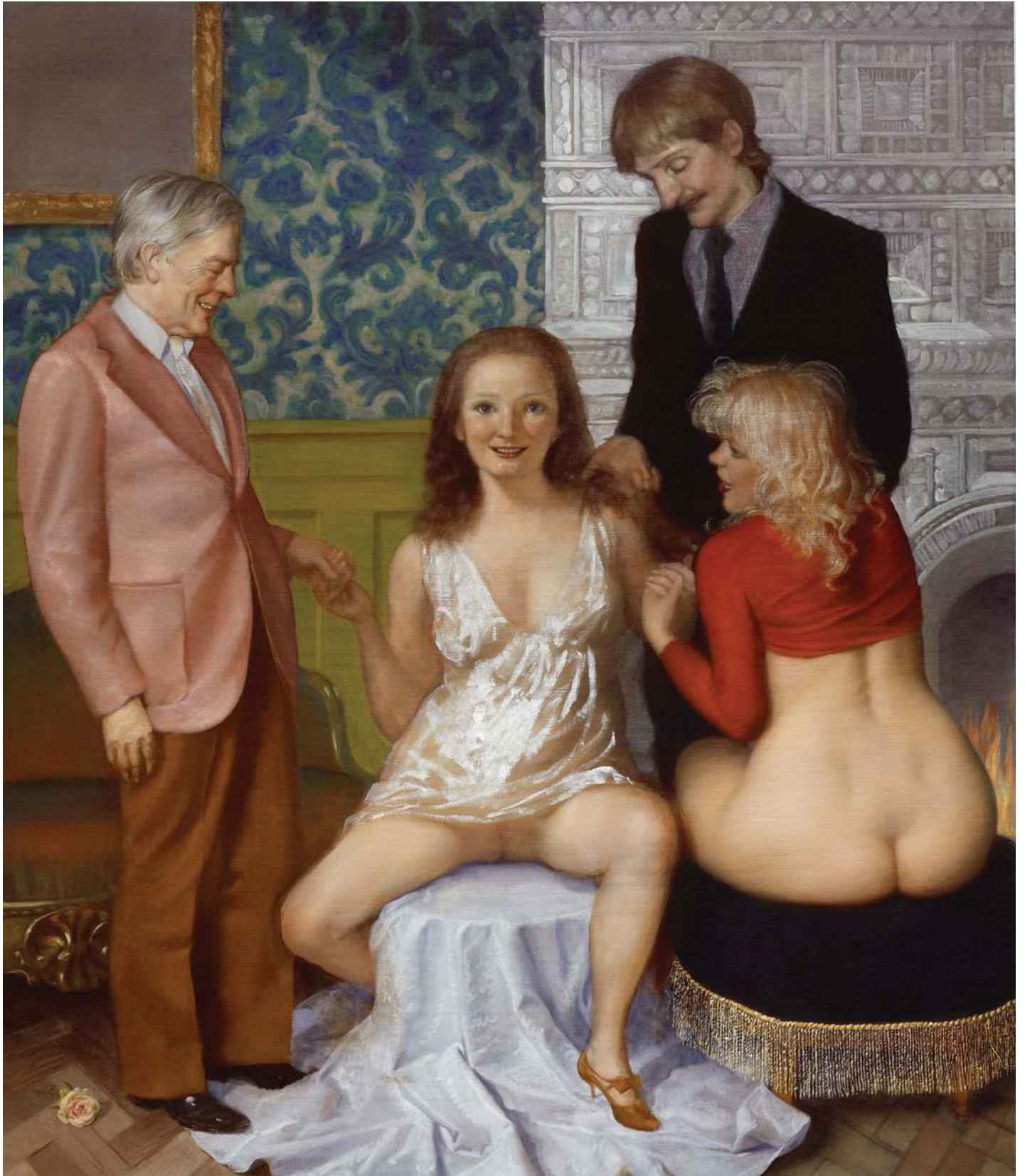
Deauville, 2007 © John Currin. Courtesy Sadie Coles HQ, London



Maenads, 2015 © John Currin. Photography by Rob McKeever. Courtesy Gagosian Gallery



G., 2012 © John Currin. Courtesy Sadie Coles HQ, London



Lake Place, 2012 © John Currin. Courtesy Sadie Coles HQ, London

“je propose simplement ma force de travail”

Sujet tabou en France, le business des **escort boys pour femmes** serait en train d'exploser. Témoignage de ces hommes et de leurs clientes, chacun aux motivations diverses.

par Romain Burrel photo Audoin Desforges
pour Les Inrockuptibles

rencontres





recherche de relations hétéros tarifées aurait augmenté de 250 %. Des chiffres étonnants, quand on sait la difficulté d'établir des statistiques fiables sur ce sujet. Mais qui ont le mérite d'exister.

marginal

En France, par contre, la prostitution masculine destinée aux femmes n'est simplement pas étudiée : *"Personne, ici, n'a travaillé sur ce sujet, sans doute très marginal"*, explique Lilian Mathieu, spécialiste au CNRS des questions de prostitution. Même son de cloche du côté des abolitionnistes. Patric Jean, cofondateur du mouvement Zéromacho, rassemblant des hommes opposés à la prostitution, ne voit *"pas l'utilité d'étudier cette forme de prostitution. C'est comme étudier le nombre de gens qui ont jeté leur chat contre un mur : ça existe mais il n'y a rien de systémique là-dedans. C'est de l'ordre de l'exception. Du fait divers."* Pourtant, en quelques clics, on tombe sur plusieurs dizaines de profils d'hommes, la plupart âgés entre 22 et 45 ans, proposant aux femmes leurs services. Et ce, malgré la volonté des élus de lutter contre *"le système prostitutionnel"*.

Depuis la fin 2013, le débat sur la pénalisation du client ne cesse de rebondir à l'Assemblée nationale, porté par des associations féministes abolitionnistes opposant les prostituées femmes forcément victimes aux hommes. Mais le cas de ces hommes prostitués, gays ou hétérosexuels, n'a quasiment pas été abordé lors des travaux parlementaires. Seul le député écologiste Sergio Coronado a évoqué le sujet en citant l'étude des deux chercheuses anglaises : *"Que la prostitution soit un sujet sexué, je l'entends. C'est même un sujet de genre. Mais elle ne se réduit pas à la domination masculine."*

Pour le député, cette future loi *"symbolise l'alliance d'une gauche moralisatrice et d'une droite conservatrice et répressive sous la houlette d'un féminisme conservateur et d'un Etat proxénète"* (les revenus de la prostitution étant imposables et l'activité visée par des amendes ►

J'ai dû annuler une cliente pour vous. Les Inrocks me doivent 400 euros", lâche Denis, un brin provoc. Cheveux blonds, teint hâlé, menton signé d'une fossette, ce trentenaire élégant qui ressemble de manière troublante à Laurent Delahousse, le présentateur de JT de France 2, est plutôt fier de sa réplique. Assis dans son complet gris, dans un café du quartier du Trocadéro, il pourrait passer facilement pour un homme d'affaires ou un vendeur de produits de luxe. Mais, à 32 ans, Denis est escort, *"comme Zahia"*, plaisante-t-il. *"Il y a cinq ans, j'ai décidé de mettre mes talents au service des femmes."*

"Escort boy", un anglicisme prude pour désigner les prostitués qui entrent en contact avec leurs clientes sur le net. Oubliez les soirées à l'opéra en compagnie de Lauren Bacall comme dans *The Walker* (Paul Schrader, 2007), il n'est pas question de jouer les toy-boys aux bras de riches femmes d'affaires mais bien de sexe tarifé. Filles ou garçons, les escorts sont la version web des anciennes call-girls. *"J'ai beau ne pas travailler au bois ou sous une porte cochère, je suis une pute"*, précise Denis. Reste que ce dernier évolue dans un univers très différent de la prostitution de rue.

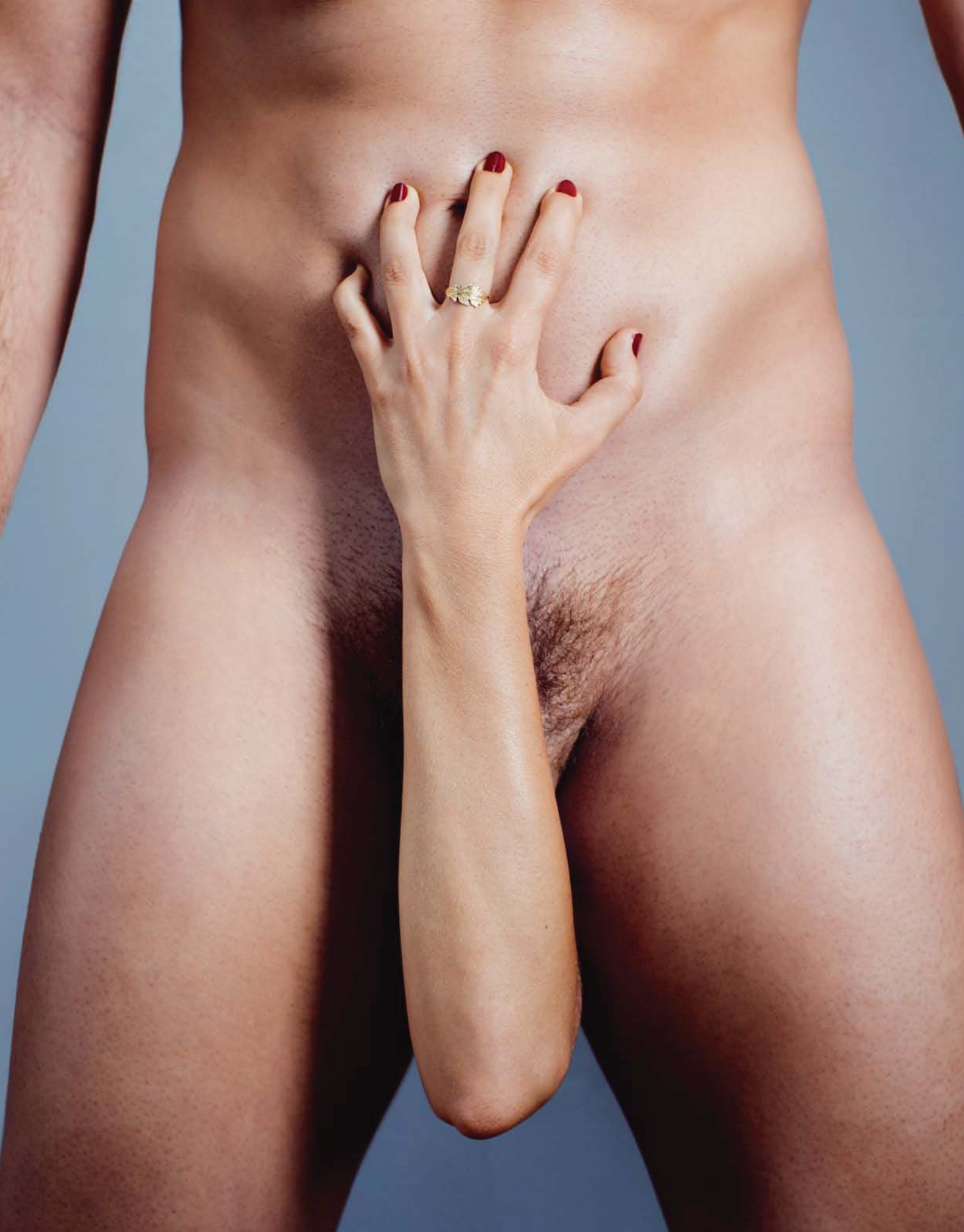
Tout comme Alexandre¹, 27 ans, dont le premier contact avec ses clientes se fait *"soit par des sites de petites annonces, soit par agence basée à l'étranger"*. Son tarif horaire : 300 euros. Le tout négocié par email et texto. *"Aussi simple que réserver un Uber"*, s'amuse-t-il. Uber et les prostitués, deux activités dans le collimateur du gouvernement.

minoritaire

Selon un rapport parlementaire paru en 2011, les hommes représenteraient 15 % des prostitués, la majorité à destination d'une clientèle homo. Comparée à celle des femmes, la prostitution masculine est nettement minoritaire. Mais le business des escorts pour femmes serait en train d'exploser, assure Denis : *"Le nombre de profils de garçons explose sur le net. Les femmes sont de plus en plus nombreuses à être prêtes à payer pour du sexe."*

C'est aussi ce qu'avancent Sarah Kingston et Natalie Hammond, deux chercheuses anglaises qui viennent de publier une étude sur le phénomène². Selon elles, le nombre de femmes à faire appel à des professionnels du sexe est en plein boom. Au Royaume-Uni, l'offre de prostitution masculine aurait été multipliée par trois ces cinq dernières années, passant de 5246 profils d'escort boys en 2010 à 15732 en 2015 pour 28614 profils de femmes. Sur la même période, le nombre de clientes à la

**"la première fois,
il ne s'est rien passé.
Je ne savais même
pas ce que je voulais.
On est restés une heure
allongés sur le lit
l'un à côté de l'autre"**
Anne-Marie, cliente



et des peines de prison – ndlr). *“Depuis vingt ans, on est sur une logique de criminalisation des faits sociaux. Je trouve cette proposition de loi contre-productive et dangereuse en matière de santé publique et d'accès aux droits et de sécurité pour les personnes qui se prostituent. Ma crainte, c'est aussi de voir se multiplier des arrêtés municipaux pérennisant la lutte contre le racolage passif alors qu'on vient de l'abroger.”* Pour Denis, ce texte d'inspiration suédoise est *“porté par des féministes rétrogrades et donneuses de leçon”*. Il dit comprendre la nécessité de lutter contre la traite des femmes mais voudrait qu'on *“arrête d'emmerder les adultes consentants”*.

Mais pour le militant abolitionniste Patric Jean, que certaines femmes puissent à leur tour payer pour du sexe ne justifie pas la prostitution : *“Qu'il y ait une transformation de la société et qu'on voit arriver des femmes revendiquant l'envie de louer le corps d'un homme, cela ne remet pas en cause le rapport général de domination qui voudrait qu'on accepte qu'il existe des êtres humains qu'on peut louer. Qu'il existe des hommes et des femmes de deuxième catégorie.”*

problèmes avec le cul et le fric

A 23 ans, Fabien est un escort *“viril, adaptable, fin psychologue et pragmatique”*. Sur son profil trouvé sur un site de petites annonces sous la catégorie *“rencontre éphémère”*, aucune mention de prestations sexuelles : *“Mais on ne m'appelle jamais pour me proposer un dîner, toujours pour du sexe.”* Comment ce jeune Breton s'est-il retrouvé à faire escort ? *“Je vivais en Australie, et j'ai eu une galère de thunes. Là-bas, faire escort ou gogo dancer est beaucoup moins tabou qu'en France.”* Le garçon se crée une annonce et rétablit sa situation financière en passant une heure ou parfois quelques nuits avec des femmes *“souvent mariées”*. *“Mais pas forcément âgées, s'empresse-t-il d'ajouter. De très belles femmes. J'ai même eu une jeune mariée de 20 ans. Magnifique. Simplement, le cul avec son mari, ça n'était vraiment pas ça.”* Si le mot *“escort”* ne fait pas peur à Fabien, le mot prostitué le fait tiquer : *“Je ne me suis jamais vraiment*

considéré comme une pute. Sauf peut-être quand elle te donne l'argent de la main à la main. Mais je le vois plus comme un cadeau. J'ai déjà été entretenu par des femmes donc ça ne me choque pas.” Maintenant qu'il est rentré en France, les clientes se font plus rares. *“En France, on a des problèmes avec le cul et le fric. Culturellement, c'est beaucoup moins accepté.”*

Bug Powder ne s'adresse pas à la même clientèle. Depuis quatre ans, ce trentenaire membre du Syndicat du travail sexuel (Strass) travaille exclusivement pour des femmes et se définit comme *“prostitué prolétaire”* : *“Celles qui font appel à moi ne sont pas toutes riches ou hyperlibérées.”* Le prix de ses passes est plus abordable, entre 150 et 180 euros de l'heure : *“J'ai mis du temps à mettre une valeur sur ce que j'offre. J'ai changé mes tarifs. Je veux rester accessible à une clientèle qui ne pourrait pas forcément s'offrir les services d'un escort.”* Une posture militante pour lui, qui veut également éviter de *“marginaliser certaines pratiques que les escorts rechignent parfois à faire, comme le SM”*.

Selon Bug, même si la proposition de loi n'est pas encore votée, elle lèse déjà les prostitués : *“Financièrement, c'est plus difficile en ce moment. J'ai perdu un tiers de ma clientèle depuis la médiatisation des débats, assure-t-il. Je suis militant, je ne transige pas sur la capote et l'hygiène. Mais pour maintenir un certain quota de clientes, on commence à accepter des choses qu'on n'acceptait pas avant. C'est l'Etat qui nous oblige à repousser ces limites avec une politique plus répressive.”* Pour le sex-worker militant, il est illusoire de croire qu'on peut pénaliser les clients sans pénaliser les prostitués : *“Quand les clients prennent des risques, les prostitués en prennent aussi.”* Avec les autres militants du Strass, Bug demande l'accès des prostitués au droit commun, et la possibilité de créer des structures autogérées pour échapper aux proxénètes.

quinze clientes par mois

Si la plupart des hommes interrogés disent exercer leur activité de manière irrégulière, pour Alexandre, être escort est un job à plein temps. Quand il ne travaille pas auprès d'une des quinze clientes qu'il rencontre chaque mois, il passe son temps à la salle de gym : *“Je m'entraîne jusqu'à dix heures par semaine, je vais chez le coiffeur trois fois par mois. J'entretiens mon outil de travail.”* Au-delà de la boutade, Alexandre réfute l'idée de *“vendre”* son corps : *“Mon corps m'appartient. Je ne le vends pas, je ne me loue pas. Je propose simplement ma force de travail. Comme n'importe quel ouvrier.”* Une vision que partage totalement Bug : *“On ne vend pas nos organes ! Dire cela, c'est juste une façon pour l'Etat et les abolos de discréditer notre travail.”* Alexandre rejette aussi l'expression *“argent facile”*. *“C'est tout sauf un métier facile”. Ce n'est pas à la portée de n'importe qui. Physiquement, socialement*

“Je ne me suis jamais vraiment considéré comme une pute. Sauf peut-être quand elle te donne l'argent de la main à la main”

Fabien, escort boy

et psychologiquement”, s’agace le jeune homme qui avoue avoir de profonds moments de doute vis-à-vis de son métier de travailleur du sexe. *“Mais qui n’en a pas ?”*, ajoute-t-il. De toute façon, Alexandre ne s’imagine pas du tout faire un autre métier : *“J’aime être autonome, et j’ai un problème avec l’autorité.”*

pas mieux monté qu’un autre

Autre aléa, la difficulté à faire accepter ce métier à son entourage. La petite amie d’Alexandre vient de le quitter, elle n’acceptait plus de le *“partager avec d’autres”*. D’autres garçons, comme Denis, sont *“en couple et très heureux”*. *“Même si parfois le boulot ça peut nuire à notre vie sexuelle. Quand tu as passé toute une nuit avec une cliente, tu n’as pas forcément la force de faire l’amour à ta femme le jour suivant”*, explique-t-il. Pour Fabien, c’est différent : il avoue avoir *“du mal à s’attacher à quelqu’un”*, ce qui *“rend le boulot plus facile”*. Par contre, il doit régulièrement *“gérer”* les clientes qui *“s’attachent trop”*.

D’après Denis, être escort boy n’exige aucune disposition physique particulière. Lui-même n’a pas la prétention d’être un *“meilleur coup”* ou d’être *“mieux monté qu’un autre”*. Mais il se reconnaît d’autres qualités : *“J’essaie de comprendre ce que la cliente recherche. Je ne juge pas ses fantasmes. Avec moi, elle peut exprimer exactement ce qu’elle veut sans avoir peur d’être jugée.”* Quand on demande à Fabien ce que les femmes viennent chercher chez lui, il répond : *“Au-delà du plaisir sexuel, j’ai l’impression qu’elles viennent chercher une discrétion. Surtout les femmes mariées qui veulent s’amuser sans pour autant chercher une aventure. Elles s’exposeraient beaucoup trop si elles devaient aller dans un bar ou une boîte lever un garçon.”* Bug Powder s’emporte : *“Depuis des siècles, on admet qu’il est nécessaire pour un homme de se vider les couilles. On commence à peine à réaliser que les femmes aussi ont des besoins.”*

pas de portrait-robot de la cliente

La sociologue britannique Sarah Kingston, auteur de l’étude anglaise déjà mentionnée, réfute l’existence d’un profil particulier de cliente : *“Il n’y a pas de portrait-robot de la femme cliente. Même s’il est clair que ces femmes doivent tout de même posséder un capital économique suffisant pour payer des services sexuels. Certains professionnels suggèrent que leurs clientes seraient plutôt trentenaires ou quaranténaires. Ça peut être des femmes actives célibataires, parfois elles n’ont pas envie ou n’ont pas le temps d’avoir une vie amoureuse ou sexuelle. Et certaines paient en tant que couple.”*

Bug, lui, insiste aussi sur l’aspect social de son travail : *“Certaines n’ont pas eu de sexualité pendant des années, d’autres ont des fantasmes sexuels qu’elles n’osent pas assouvir dans leur vie privée. D’autres encore sont en situation de handicap.”* S’il considère son métier comparable à celui de ses collègues féminines ou homos, le trentenaire y voit aussi des différences : *“La communication avant la passe prend beaucoup plus de place. J’ai beaucoup de collègues qui râlent quand un client veut fantasmer par texto, et je le comprends. Mais les femmes sont souvent en quête d’une certaine sécurité. Elles veulent savoir ce qu’on va leur proposer en termes de sexe mais aussi savoir si elles peuvent se confier. Expliquer leurs problèmes, si elles savent les définir, car souvent il faut les découvrir tout seul.”*

“quand tu as passé toute une nuit avec une cliente, tu n’as pas forcément la force de faire l’amour à ta femme le jour suivant”

Denis, escort boy

dogtraining

Mais à l’heure de Tinder, des “fuck buddies”, des sites de rencontres spécialisés et de l’échangisme démocratisé, pourquoi certaines femmes ont-elles recours à des hommes prostitués ? Cathy a 32 ans. Cette Parisienne mariée et *“heureuse en ménage”* rêvait depuis longtemps de baiser avec un autre homme que son mari : *“Mais l’échangisme, on trouve ça glauque et je ne me sens pas d’aller chercher quelqu’un dans mes collègues de bureau.”* Quand elle propose à son mari de faire appel à un escort, celui-ci panique d’abord. Puis il *“se fait à l’idée”* : *“Je l’ai choisi toute seule. Mon mec est resté mater mais je voulais qu’il me plaise à moi.”* Verdict : *“C’était très bien. Mais c’était un fantasme. On ne le refera pas.”*

Sylvie¹, elle, est dominatrice. Une à deux fois par mois, elle fait appel à un garçon *“très ouvert et très complice”* avec qui elle peut se livrer à des séances de dogtraining. Ce fantasme, Sylvie le nourrit depuis des années sans pouvoir l’assouvir dans sa vie privée. Pour elle, *“payer fait entièrement partie de la relation”*, c’est une façon de borner cette relation qui, *“si elle est intime, n’est ni une liaison amoureuse, ni une aventure”*.

bouche à oreille

Anne-Marie, la cinquantaine, a perdu son mari il y a quinze ans. *“Depuis, je n’avais plus de sexualité. Et je ne veux absolument pas refaire ma vie.”* Complexée par son physique, elle s’enferme lentement dans une vie sans sexualité. C’est le bouche à oreille qui va l’en sortir. Il y a deux ans, une amie lui parle d’un garçon auquel elle fait parfois appel. Au début Anne-Marie est *“choquée”* mais finalement l’idée de payer un inconnu lui semble *“plus acceptable que de laisser un homme entrer dans sa vie”*. *“La première fois, il ne s’est rien passé. Je ne savais même pas ce que je voulais. On est restés une heure allongés sur le lit l’un à côté de l’autre.”* Une fois la confiance établie, Anne-Marie dit *“avoir redécouvert son corps, le plaisir et sa féminité. Et pour ça, oui, je suis prête à payer.”* ■

1. Certains prénoms ont été changés

2. “Women who buy sexual services in the UK” par les docteurs Sarah Kingston et Natalie Hammond (womenwhobuysex.org)

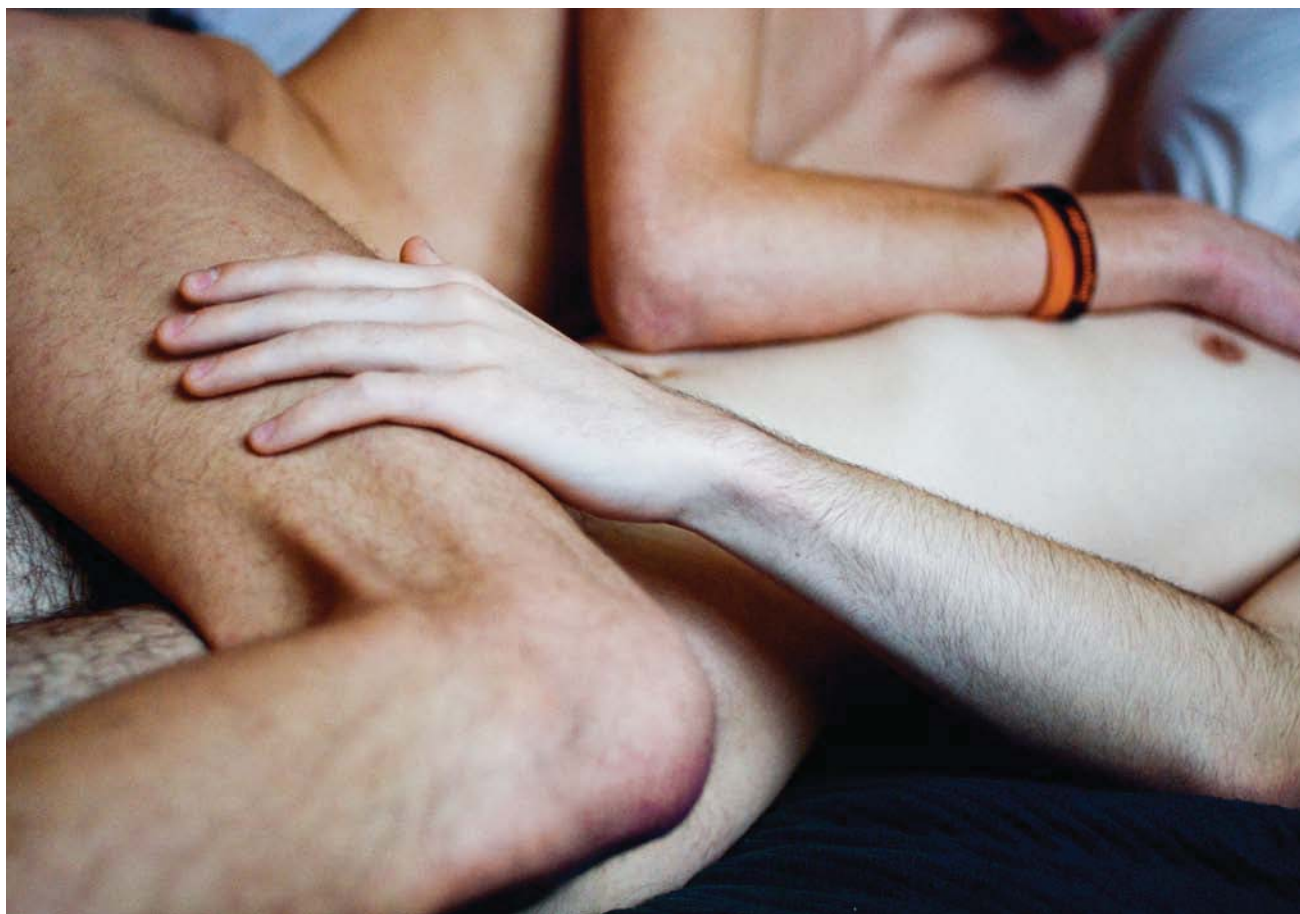
Matt Lambert

En allemand, "*Keim*" veut dire "germe". Mais c'est un vent de fraîcheur épidémique et épidermique qui contamine les images de l'Américain Matt Lambert, aujourd'hui installé à Berlin. Une ode à la camaraderie amoureuse et aux corps libérés, bien planquée dans ce beau livre d'images dont la couverture a été censurée. **par Claire Moulène et Maria Bojikian**

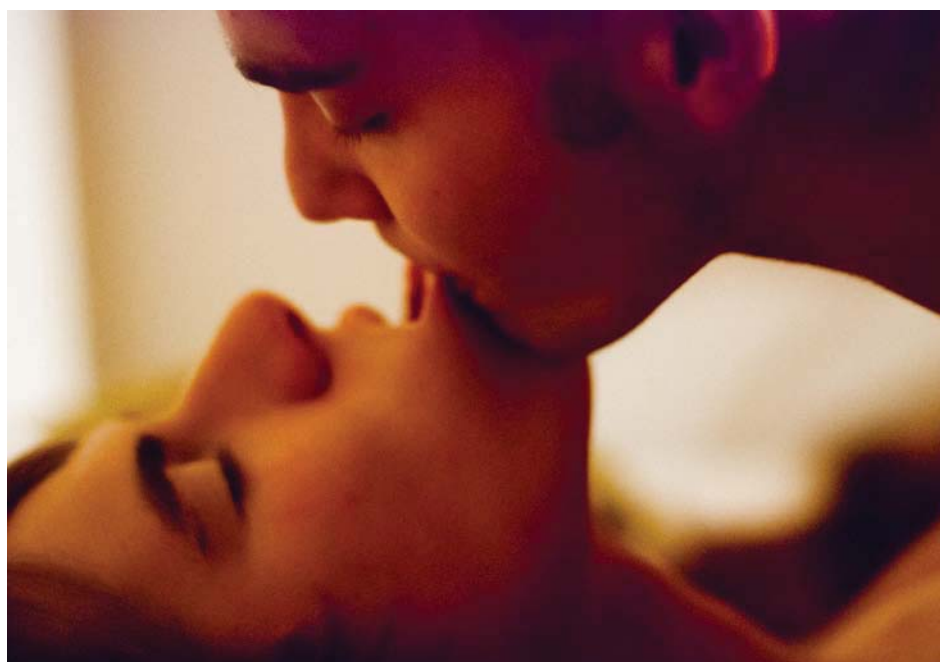
Keim de Matt Lambert
(PogoBooks, 168 pages, 38 €)



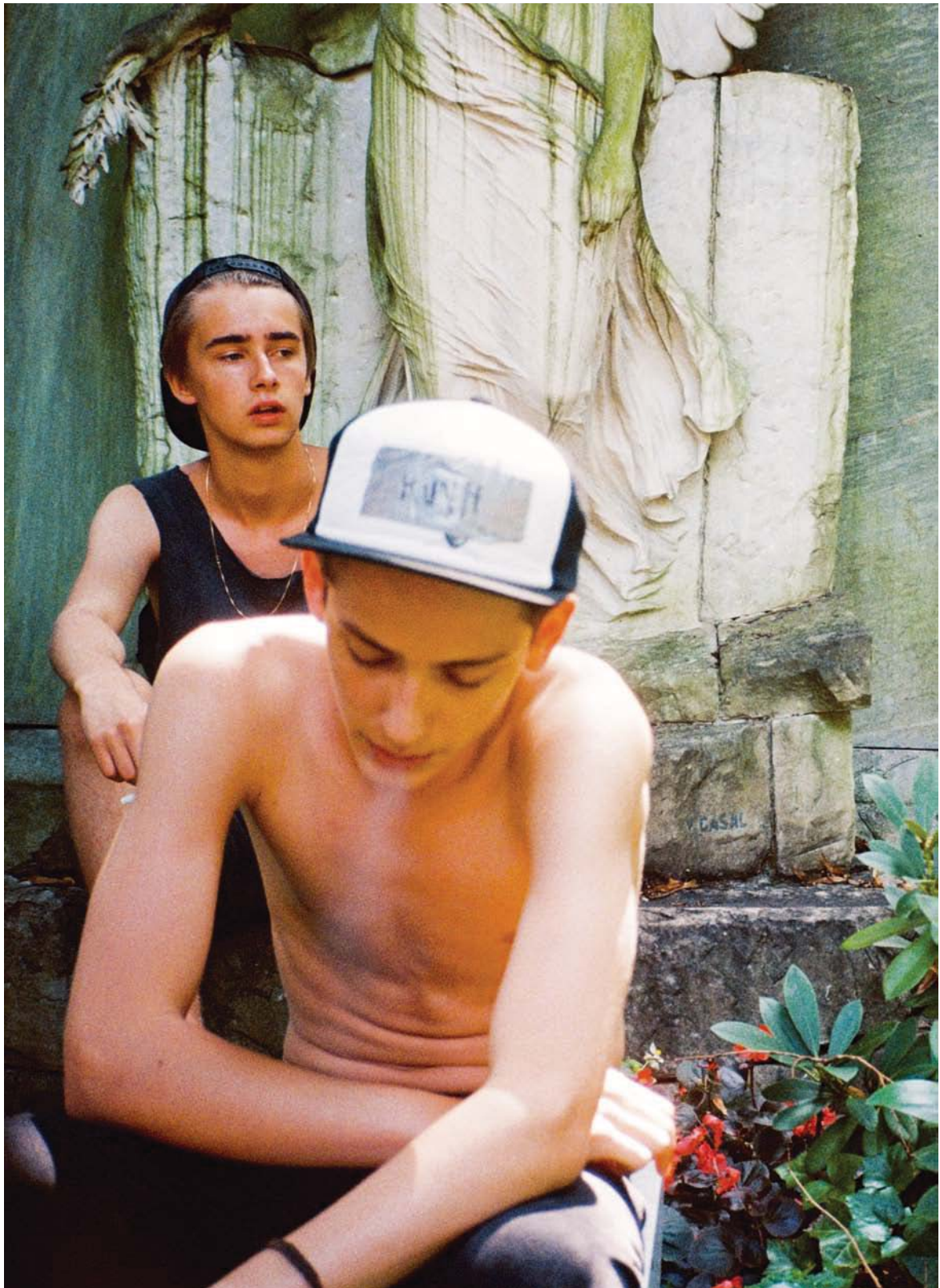




portfolio











tendance



aux belles masquées

A l'extérieur, ce sont des hommes, hétéros, aux vies assez tranquilles. Ce n'est qu'une fois dans leur intimité qu'ils se transforment en femme aux traits de poupées gonflables et courbes affolantes. Ils pratiquent le **female masking**. Rencontres à découvert (ou pas) pour savoir qui se cache derrière ce phénomène mondial. par Simon Clair

Jeffrey R. Werner/IncredibleFeatures.com

C'est un rituel précis, appliqué. Quasi religieux. Nous sommes en plein week-end, quelque part en Finlande. Un jeune homme est seul devant son miroir, dans le silence de sa chambre. Il ouvre une grosse boîte d'accessoires et de costumes puis commence lentement à enfiler une culotte rembourrée. Il se coule ensuite avec application dans une paire de collants. *"Ils m'aident à affirmer la forme des hanches et des fesses. En général, c'est à ce moment-là que je commence à bander"*, raconte-t-il sans complexe. Comme un sculpteur à l'œuvre, il se dessine ensuite une poitrine en s'installant sur le torse un soutien-gorge rempli par de faux seins à la taille impressionnante. Il a tout juste 28 ans, et même s'il en rêve souvent, il n'a pas encore assez d'argent pour pouvoir se payer un faux vagin. Pourtant, au fil de l'agencement de son déguisement, la transformation du jeune Finlandais se fait de plus en plus frappante. Après avoir enfilé une combinaison intégrale couleur peau, il s'habille d'une robe de soubrette et enfle calmement sur sa tête un masque de latex sur lequel est dessiné un visage de femme maquillée à outrance. En quelque trente minutes, il devient Yohanna, une bimbo de plastique au regard froid. Il se sent bien.

"J'ai l'impression de me cacher à l'intérieur de Yohanna. Un frisson me parcourt à chaque fois que je vois cette poupée qui me fixe dans le miroir." Pour ne pas assister à cette étrange métamorphose, sa compagne a changé de pièce. Car même s'il lui arrive de lui prêter des habits ou de l'aider à enfiler son masque, elle n'a jamais vraiment réussi à comprendre le drôle de délire de l'homme avec qui elle vit. En attendant, les yeux rivés au poste de télévision, peut-être se dit-elle qu'elle aurait préféré tomber amoureuse d'un être un peu plus "normal".

en quelque trente minutes, il devient Yohanna, une bimbo de plastique au regard froid. Il se sent bien

"j'aime les femmes, mais pouvoir aussi en être une"

Pourtant, Yohanna n'est pas seule. Un peu partout dans le monde, Leslie, Tania, T-Vyrus, Rubberfemme et d'autres forment la communauté de ceux que l'on appelle désormais les *maskers* ou les *living dolls*. De l'Angleterre aux Pays-Bas en passant par la France ou les États-Unis, tous se distinguent par des âges et des milieux sociaux différents, mais ont pour point commun d'être des hommes hétéros pratiquant le female masking. *"J'aime les femmes, mais j'aime aussi pouvoir en être une. Je n'estime pas être né dans le mauvais corps, mais je veux pouvoir en changer quand bon me semble"*, explique, par exemple, Leslie, masker de 47 ans originaire d'Oxfordshire en Angleterre. De son côté T-Vyrus, un New-Yorkais de 36 ans, nuance la chose : *"Quand je me regarde dans le miroir, je me sens parfois un peu triste car je pense à quel point j'aurais pu être une jolie fille plutôt qu'un garçon moche et un peu paumé."* Pour remédier à cette envie ponctuelle de changer de sexe, les maskers poussent donc l'art du travestissement jusqu'à l'absurde, se transformant non plus en femme, mais en un fantasme hétéro de femme-objet souvent proche de la poupée gonflable.

Sociologue spécialisé dans le fétichisme et auteur de *More than Life – Du romantisme aux subcultures sombres* aux éditions Rouge Profond, Philippe Rigaut analyse le phénomène : *"Le female masking introduit un mouvement spécifique par rapport à une fantasmatisation très présente dans les imaginaires érotiques déviants et les productions culturelles et esthétiques qui leur sont liées : celle de la femme artificielle, que l'on trouve dans la célèbre nouvelle d'E.T.A. Hoffmann, L'Homme au sable, puis chez Hans Bellmer, ainsi que dans le registre de la science-fiction, avec le film d'Alex Garland, Ex Machina. En effet, il ne s'agit plus ici pour l'homme de rêver à une compagne synthétique, mais d'incarner celle-ci : de devenir à son tour cette poupée, cet objet de fantasmes si particulier."*

Un fantasme pourtant souvent incompris par leur entourage, qui pousse les maskers à se retrouver sur des sites internet, comme le pionnier maskon.com ou le plus actuel rubbersisters.com. De quoi former une véritable communauté web animée par des figures de proue, des références incontournables (le film *Mission: Impossible* et son héros masqué) ou des événements spécialisés comme le Rubber Doll World Rendezvous qui réunit chaque année dans le Minnesota les maskers du monde entier. ►





maskers vs le monde

Leslie fait partie de ces maskers désormais bien connus du milieu. Et si cela fait maintenant presque dix ans que le quadragénaire anglais qui anime cette poupée essaie d'expliquer à sa femme et ses proches sa passion pour les masques, il doit bien reconnaître que le female masking reste encore assez mal vu : *"J'ai eu quelques problèmes sur les réseaux sociaux. Les gens semblent penser que sous prétexte que je suis une poupée, je voudrais qu'ils m'envoient des photos de leurs bites... Il faut qu'ils comprennent que Leslie n'est pas réelle. Je veux bien être leur amie, mais rien de plus."* Cela dit, planqués derrière un regard de glace et une poitrine immanquable, les maskers ont de quoi impressionner leur public et occasionner quelques réactions excessives.

Conséquence directe, presque tous veillent scrupuleusement à conserver l'anonymat et très peu se sont déjà essayé à une promenade dans la rue en costume d'apparat. Pourtant, le sociologue Philippe Rigaut rappelle que la culture des living dolls ne s'appuie pas réellement sur le principe de subversion : *"Celui pour qui le female masking possède un ancrage psychologique profond est motivé par une exigence*

de retour à soi-même qui peut rendre la dimension jouissive de l'acte de transgression assez secondaire."

C'est d'ailleurs plutôt davantage une forme de curiosité lubrique qu'exerce sur leur public les quelques maskers osant s'aventurer en dehors de chez eux. *"Il faut toujours être en groupe pour sortir dans la rue, sinon les gens voient ça comme une invitation à te toucher"*, explique Madieanne, une dominatrice SM hollandaise, longtemps maîtresse de Kim Netto, l'un des maskers les plus célèbres du milieu.

"pour moi, c'est de l'art"

La formidable force visuelle qui se dégage des masques des living dolls est précisément ce qui motive certains artistes à de brèves incursions dans le monde du female masking. En 2014, le chanteur Ariel Pink accompagnait par exemple la sortie de son album *Pom Pom* du clip de *Picture Me Gone* mettant en scène plusieurs maskers. Tout au long de cette vidéo à la beauté troublante, trois poupées vivantes s'évertuent à mener une vie normale malgré leurs apparences plastiques, questionnant au passage le grand public



Jeffrey R. Werner/IncrediblyFeatures.com

“beaucoup de gens considèrent le female masking comme du simple fétichisme ou de la perversion, mais il y a une certaine beauté dans le fait de se transformer en poupée”
Leslie

sur sa capacité à accepter l'altérité physique la plus brute. “Oui, j’ai déjà vu cette vidéo”, rétorque Leslie à l’évocation du clip du chanteur californien. “Il y a dans ces visages quelque chose de parfait, sans émotion, ni sentiment ni âge. J’aime penser que le female masking est un art. Beaucoup de gens considèrent ça comme du simple fétichisme ou de la perversion, mais il y a une certaine beauté dans le fait de se transformer en poupée. Ça me rappelle une citation d’un vieux site de masking qui disait : ‘Derrière mon masque, je ne suis plus moi-même mais quelqu’un d’autre... De beaucoup plus excitant... Le latex lisse ton visage... Tu es aspiré vers l’intérieur.’ Pour moi, c’est de l’art.”

A des centaines de kilomètres de l’Angleterre de Leslie ou de la Finlande de Yohanna, Rob s’ennuie devant son ordinateur, quelque part au fond de la Serbie. A 42 ans, ce geek en surpoids a découvert le female masking par l’intermédiaire du jeu vidéo *Second Life*, un monde virtuel dans lequel se retrouvent bon nombre de membres de la communauté fétichiste. “Ce qui m’attire surtout, ce sont les rapports de soumission. J’ai été en relation avec une

dominatrice qui recherchait avant tout des femmes esclaves. J’ai donc essayé de lui donner ce qu’elle voulait. J’aime le sentiment d’anonymat, la perte d’identité et la déshumanisation liés à tout ça. J’aime aussi le fait qu’elle puisse contrôler jusqu’à mon genre sexuel. Et maintenant, je sens que toutes ces idées ont grandi en moi.” Rob ponctue sa phrase d’un smiley. De toute évidence, il aimerait aller plus loin. Seulement voilà, avec son maigre salaire serbe de 300 euros par mois, il ne peut absolument pas investir dans ce fétichisme coûteux.

En attendant l’augmentation providentielle qui lui permettrait enfin de jouer à la poupée, Rob pianote sur son ordinateur et fixe l’écran tel un miroir. Sur les réseaux sociaux, son unique photo de profil est une image extraite d’un épisode de *South Park*. On y voit un homme, bedonnant et mal rasé, atterré devant un clavier et une souris d’ordinateur. Derrière ses lunettes de travers, le regard est vide, sans émotion, ni sentiment ni âge. Un masque qui n’attend qu’à tomber, pour laisser apparaître un visage à la peau douce comme du plastique. ■

Evan Baden

Le plus drôle dans cette série documentaire de 2008-2010 du photographe américain Evan Baden, c'est le titre : *Technically Intimate*. Techniquement intime. Car, dans la réalité, ces selfies ou "sexfies", qui visent pile au bon endroit, n'ont rien d'intimes : ils ont pour destination les smartphones, les sites de cul ou les réseaux sociaux. Une série dans l'air du temps publiée dans un bouquin déjà culte. **par Claire Moulène et Maria Bojkian**

Desire, New Erotic Photography de Patrick Remy
(Prestel, 292 pages, 48 €)

*Josh and Grace,
Technically Intimate,
2008-2010*







Heidi,
Technically Intimate,
2008-2010



Jacob, *Technically Intimate*,
2008-2010

*Sady,
Technically Intimate,
2008-2010*

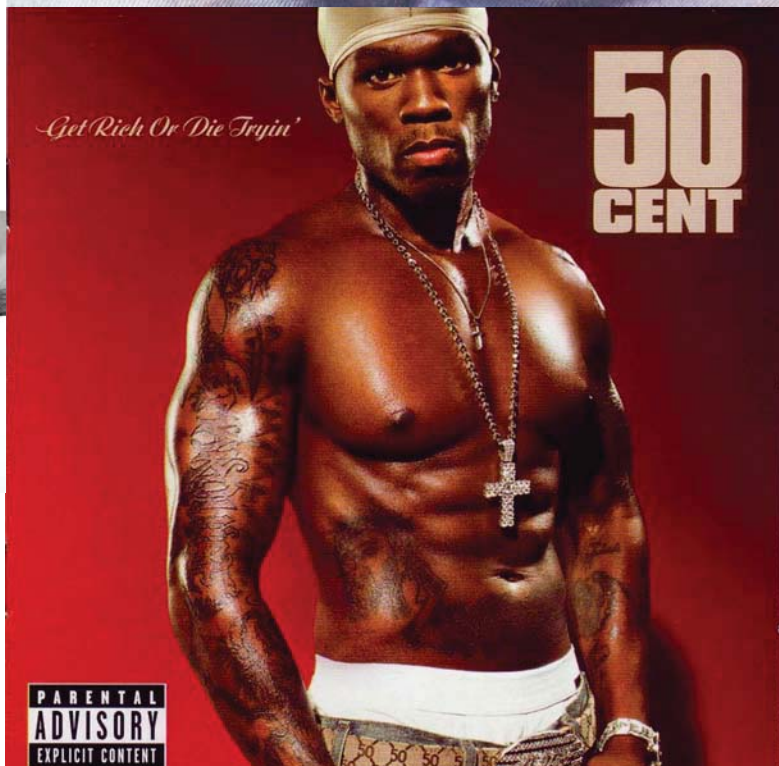
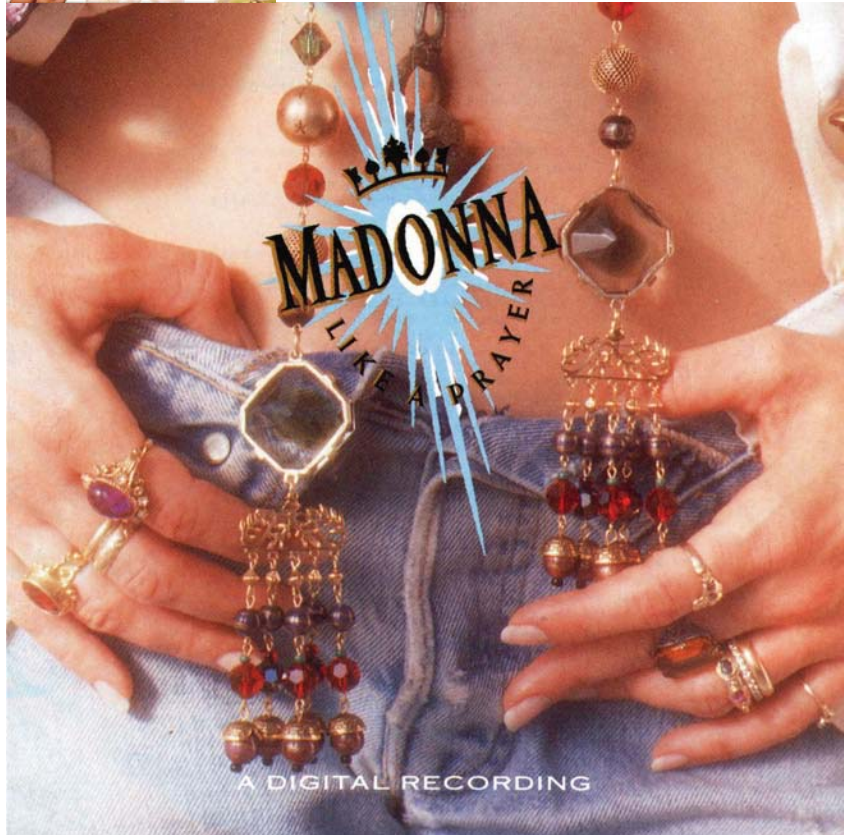
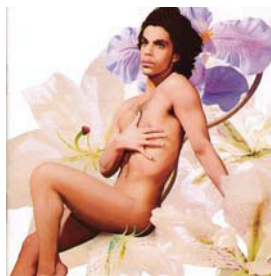


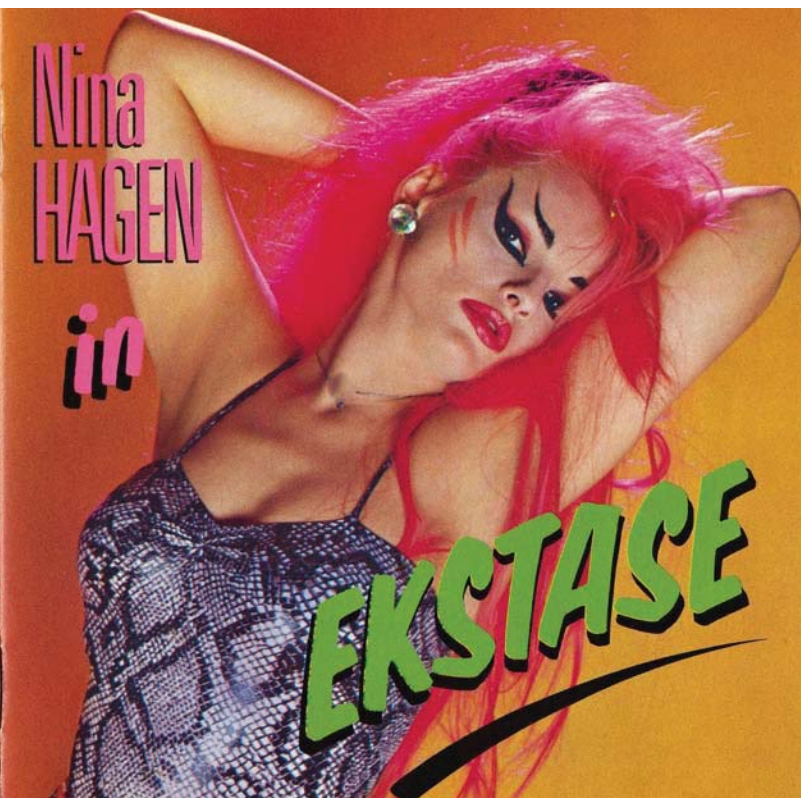
*Julie, Technically Intimate,
2008-2010*

êtes-vous sexy rock?

La musique,
c'est votre kif.
Le sexe, votre came.
Les deux ensemble,
ça donne quoi ?
par Carole Boinet

test





1. A la fin des années 70, quelle star du mouvement punk donne en direct à la télévision autrichienne un cours de masturbation féminine ?

- A. Nina Hagen
- B. Debbie Harry
- C. Joan Jett

2. Selon le livre controversé du journaliste Christopher Andersen *Mick – Sex and Rock’n’Roll*, avec quelle rock-star Mick Jagger aurait-il entretenu une relation homosexuelle ?

- A. John Lennon
- B. Marc Bolan
- C. David Bowie

3. Dans quel morceau du Velvet Underground, sorti en 1968, Lou Reed évoque-t-il une partouze de drag-queens en plein trip d’héroïne ?

- A. *Some Kinda Love*
- B. *Sister Ray*
- C. *I Heard Her Call My Name*

4. En 2014, la brève apparition de Mac DeMarco dans le clip des Canadiens de TOPS fait parler d’elle, pourquoi ?

- A. Il réalise un “kiwi”
- B. Il mime une éjaculation faciale
- C. Il mate un porno

5. Quel morceau évoquant une “sex friend” adepte de la masturbation est à l’origine du logo “parental advisory” ?

- A. *California Love* de Tupac
- B. *Darling Nikki* de Prince
- C. *Wannabe* des Spice Girls

6. Qui est l’auteur d’un single baptisé *Sex & Drugs & Rock & Roll*, depuis devenu une célèbre maxime ?

- A. Johnny Hallyday
- B. Ian Dury
- C. Cyndi Lauper

7. Lors de son passage dans *La Boîte à questions* du *Grand Journal* cette année, comment Madonna a-t-elle prouvé qu’elle était toujours la reine de la provoc ?

- A. Elle s’est caressé l’entrejambe d’un air coquin
- B. Elle s’est caressé les seins d’un air coquin
- C. Elle ne portait pas de culotte

8. De qui parlent les Kinks sur *Lola* ?

- A. D’une femme à la poitrine plantureuse
- B. D’une tenancière de bar
- C. D’un travesti rencontré dans un club de Soho

9. Combien de Rolling Stones s’est tapé l’actrice et modèle Anita Pallenberg ?

- A. 1
- B. 3
- C. Tous ceux passés par le groupe, soit une dizaine de personnes

10. Quel chanteur des années 2000 se targue d’être un “sex king on a velvet swing” (“un roi du sexe sur une balançoire en velours”) ?

- A. Ariel Pink
- B. Julian Casablancas
- C. Alex Turner

11. Quel réalisateur français a photographié Sky Ferreira nue sous la douche pour la pochette de *Night Time, My Time* ?

- A. Jacques Audiard
- B. Gaspar Noé
- C. Guillaume Canet

12. Quelle est la particularité du clip *Pieces of Gold* des Parisiens The Aikiu, sorti en 2012 ?

- A. Il met en scène une orgie avec des vampires et des loups-garous
- B. Il repose sur un montage utilisant des vidéos de porno gay
- C. Il expose de jeunes filles nues courant dans des champs

13. Quel rappeur est l’auteur de la punchline : “Elle a mordu l’oreiller comme si c’était du cheesecake” ?

- A. Booba
- B. Youssooupha
- C. Nekfeu ▶

14. La pochette du premier album de The Strokes, *Is This It*, représentant une main gantée posée sur le fessier nu d'une femme, choque l'Amérique puritaine. Par quelle image est-elle remplacée ?

- A. Un visuel tiré d'un livre de physique-chimie
- B. La même photo avec des fesses habillées
- C. Une photo du groupe

15. Quel est le titre de l'album de Roxy Music dont la pochette, censurée dans plusieurs pays, représente deux mannequins en sous-vêtements transparents posant devant un feuillage ?

- A. *Roxy Music*
- B. *Country Life*
- C. *Flesh + Blood*

16. Quel morceau rythme la scène sulfureuse entre Joaquin Phoenix et Eva Mendes en ouverture du film *La Nuit nous appartient* ?

- A. *Heart of Glass* de Blondie
- B. *Sexual Healing* de Marvin Gaye
- C. *Venus in Furs* du Velvet Underground

17. Quel groupe a hébergé un de ses clips sur Pornhub en 2014 ?

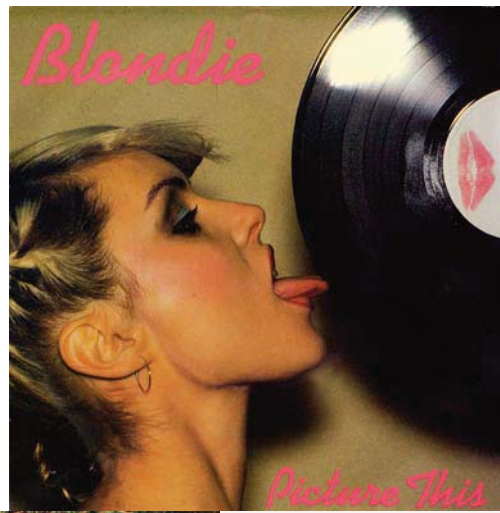
- A. Xiu Xiu
- B. Arcade Fire
- C. Phoenix

18. Que s'est-il passé au concert du rappeur Danny Brown, à Minneapolis, en mai 2013 ?

- A. Un couple a fait l'amour dans le public
- B. Danny Brown a simulé un acte sexuel
- C. Une fan a ouvert la braguette du rappeur pour lui offrir une fellation en plein concert

19. Sur *Sexed up*, sorti en 2002, Robbie Williams s'en prend violemment à son ex Nicole Appleton, qui coule des jours heureux avec Liam Gallagher. Que lui dit-il ?

- A. "Your breasts were too small anyway" ("Tes seins étaient trop petits de toute façon")
- B. "Screw you, I didn't like your taste anyway" ("Va te faire foutre, je n'aimais pas ton goût de toute façon")



C. "I wish you had a dick anyway" ("J'aurais aimé que tu aies une bite de toute façon")

20. Dans une interview à *Rolling Stone* parue en janvier, Marilyn Manson confie faire l'amour avec le caleçon sur les chevilles. Pour quelle raison ?

- A. Il est bien trop excité par la plastique de sa copine, la photographe Lindsay Usich, pour prendre le temps de l'enlever correctement
- B. Il a peur qu'il y ait le feu et se dit tellement timide qu'il ne souhaite pas devoir courir dehors tout nu
- C. Il est caleçonphile, et ne peut jouir qu'en conservant un caleçon aux chevilles

21. Qui a dit : "J'ai couché avec plein de mecs de l'industrie de la musique, mais aucun d'eux ne m'a aidée à décrocher un contrat. Ce qui est énervant" ?

- A. Joan Baez
- B. Iggy Pop
- C. Lana Del Rey

22. Pendant le concert de Kanye West au festival de Glastonbury en juin, un festivalier a agité un drapeau au motif un peu particulier. Que représentait-il ?

- A. Kanye West en plein ébat zoophile avec un dauphin
- B. Kanye West en train de rouler une grosse pelle à Jay Z
- C. Une capture d'écran de la sextape de sa femme Kim Kardashian avec son ex

23. Quel chanteur s'est fait surprendre en pleine action avec un autre homme dans des toilettes publiques par un policier ?

- A. Freddie Mercury
- B. George Michael
- C. Elton John



réponses

1. A. En 1979, Nina Hagen est invitée sur le plateau de *Club 2*, un talk-show autrichien, pour parler de culture jeune et improviser une leçon de masturbation.
2. C. L'ex-femme de David Bowie, Angie, a plusieurs fois raconté avoir trouvé les deux amants au petit matin dans le lit conjugal.
3. B. Avec en prime une référence plus qu'explicite à la fellation ("*She's busy sucking on my ding-dong.*").
4. A. Le "kiwi" consiste à sortir ses testicules de son pantalon par sa braguette.
5. B. A sa sortie en 1984, *Darling Nikki* hérisse le poil de Tipper Gore, épouse du vice-président des Etats-Unis Al Gore, qui fonde un groupe de pression à l'origine du fameux logo.
6. B. En 1977, le père de Baxter Dury sort le morceau *Sex & Drugs & Rock & Roll* avec son groupe, Ian Dury & The Blockheads.
7. A. Madonna a aussi plusieurs fois fait semblant de se masturber sur scène.
8. C. Ray Davies s'est inspiré d'une soirée à Paris au cours de laquelle son manager avait dansé avec un travesti, sans s'en rendre compte.
9. B. Mick Jagger, Keith Richards et Brian Jones.
10. A. Sur le morceau *Sexual Athletics* de son dernier album, *Pom Pom* (2014).
11. B. De passage à Paris en février 2014, elle nous confiait : "*J'ai tout de suite su que c'était la pochette de l'album. Elle le résumait. Elle est provocante mais pas photoshopée. Gaspar ne se contente pas de rendre les gens beaux, il capture bien plus.*"
12. B. Le montage, complexe, mixe deux types d'images vidéo : les acteurs porno en pleine action et les musiciens en train de jouer.
13. C. Sur *Egérie*, le rappeur de 1995 raconte une nuit de baise avec l'égérie d'une marque de luxe.
14. A. L'image représente une collision de particules.
15. B. Les deux mannequins ont tout bonnement disparu sur la pochette censurée.
16. A. Allongée sur un canapé, Eva Mendes commence à se caresser, avant d'être rejointe par Joaquin Phoenix.
17. A. Baptisé *Black Dick*, le clip des Californiens alterne scènes de pénétrations et vidéos de chats et de chiens.
18. C. La scène a été immortalisée en vidéo et est toujours visible sur YouTube.

19. B. Autant dire que Robbie Williams et Liam Gallagher se détestent.
20. B. Marilyn Manson raconte aussi faire l'amour cinq fois par jour, et la lumière éteinte.
21. C. Lana Del Rey s'est lâchée dans une interview à *Complex*, à l'été 2014.
22. C. Un festivalier, peu scrupuleux, qui s'est fait accuser de "slut-shaming".
23. B. A la suite de cette affaire, datant de 1998, le chanteur de Wham! a fait son coming-out.

Plus de 18 bonnes réponses : vous êtes une bête (de sexe)

Vos amis vous bassinent avec le petit groupe de pop anglaise qu'ils viennent de découvrir ou la dernière note de Pitchfork qu'ils contestent, alors que vous, tout ce qui vous intéresse, c'est la face X de la musique. Un riff de guitare vous colle les mêmes frissons qu'un bon Dorcel, et vous passez des heures à concocter la playlist idéale pour faire le sexe. Autant dire que vous avez frôlé la crise cardiaque à l'écoute du *Sexuality* de Sébastien Tellier en 2008.

De 10 à 18 bonnes réponses : vous êtes un peu mou

Vous savez que Marvin Gaye est l'auteur de *Sexual Healing* et que Morrissey a une réputation d'asexué, mais vous avez rangé vos *NME* et autres *Playboy* depuis une bonne paire d'années. Si une ligne de basse vous excite autant que l'intégrale du *Déclat* de Manara, vous feriez quand même bien de potasser le *Sex & Sex & Rock & Roll* de Vincent Brunner et Luz (Flammarion, 2013).

Moins de 10 bonnes réponses : vous êtes frigide

Vous avez un rapport purement cérébral, ou bien dépourvu de toute connaissance, à la musique. Peu vous importe de savoir que tel morceau parle d'une bonne baise ou que telle rock-star était un super amant : vous préférez, de loin, 1. ne rien savoir sur rien ; 2. vous concentrez sur Daniel Johnston et Panda Bear en sirotant une bière sans alcool. Allez, *cheer up* !

orgasmes pixélisés

Petite histoire des glissements progressifs du **jeu vidéo dans le plaisir**. Jusqu'à de récentes innovations qui mettent en scène des fantasmes assez inventifs.

Réaliser l'impossible en toute sécurité est l'horizon des jeux vidéo depuis moins d'un demi-siècle. Sans remords, on peut y tuer, sauter de plate-forme en plate-forme, commander des armées, se prendre pour Batman, voler des voitures ou broyer des bonbons sur cinq cents niveaux. Le média a mûri et mûrit encore au fil des parties en proposant le plus de choix possibles au joueur. Reste, au royaume des possibilités, un angle mort. Celui du sexe. Le spectre hante les pixels, des dragues foireuses eighties de la série des *Leisure Suit Larry* au sex-appeal de Lara Croft. Mais le jeu vidéo mainstream tâtonne toujours quand il faut passer de la théorie à la pratique : peut-on y faire l'amour avec la manette ou la souris ? Comment simuler le désir ? Et pourquoi ?

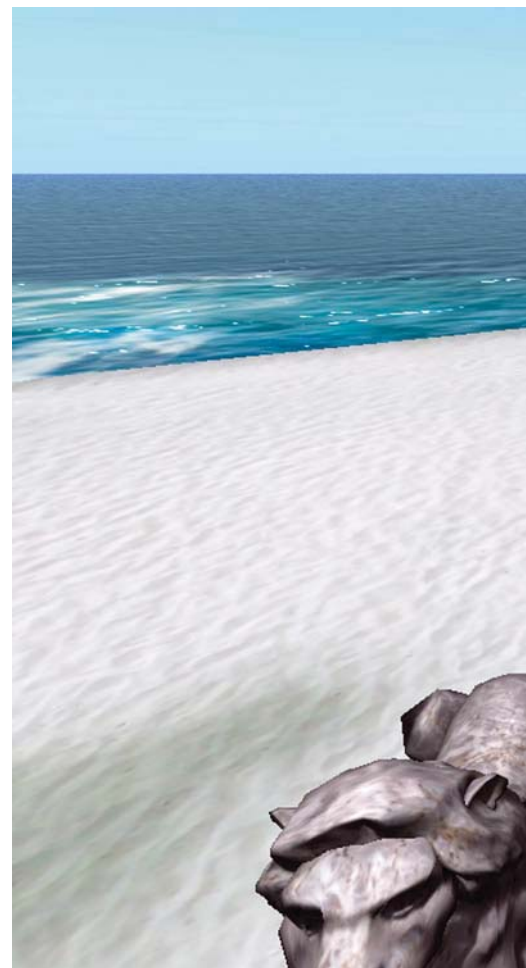
Lorsqu'en 2004, Sam Houser, le patron de Rockstar Games, décide d'inclure, avant de faire volte-face, un jeu sexuel dans *Grand Theft Auto: San Andreas* (le fameux Hot Coffee déterré par hasard par un joueur au sein d'un programme), il écrit dans un mail à son équipe que "(le sexe) est assez naturel (plus que la violence), quand on y pense". Merci, Sam. Seulement, il s'agit d'une vision hétérobeauf de la bagatelle : tripoter les commandes pour faire grimper la barre d'excitation (la sienne ou celle du partenaire, ce n'est jamais précisé) dans *San Andreas* ou payer des prostituées dans *GTA 5* (2008). C'est une digression, un bonus sans conséquence dans la progression du jeu, mais surtout une sexualité de domination. "Naturel" ? Plutôt ridicule quand il s'agit de voir des corps mal modélisés faire frotti-frotta.

Dans les années 2010, des personnages un peu mieux dessinés s'étreignent dans les trilogies *Mass Effect* et *The Witcher*, mais de manière un peu plus organique dans le scénario. Dans *Mass Effect*, on cultive des romances (hétéro puis homosexuelles

à partir du second volet) avec des personnages humains ou extraterrestres (les Asari) et la pudique scène de sexe en est la récompense – au sens littéral, le joueur gagnant un trophée.

Une vision du désir et du couple encore schématique (rassurante ?), où l'on pense en termes de gains et de dialogues précis à choisir pour courtoiser, comme dans un manuel de drague. Reste que conclure avec une Asari à la peau bleue reste ce qu'il y a de plus proche d'un fantasme à la *Avatar* tout en chamboulant la théorie du genre – les Asari, bien que d'apparence féminine sont en quelque sorte hermaphrodites.

Dans *The Witcher 3*, on revient à une sexualité plus classique : heroic fantasy et biscottos sur fond de seize heures d'images d'acteurs/actrices en *motion capture* pour alimenter les scènes de bagatelle (par contre, ces scènes de coucherie ne durent pas seize heures). Le joueur peut aller au bordel (et gagner des points d'expérience, forcément) et passer la nuit avec des prostituées en forme de clichés ambulants (aimables avant la passe, glaciales après). Comme dans tout bon mélo, l'intrigue demande aussi de choisir entre deux femmes, deux amours, dont une certaine Yennefer, présentée dans les premières





**Second Life,
un pionnier
du cybersexe**

minutes du jeu lors d'une mémorable scène de sexe sur une licorne, et dont la justification laisse songeur : *"Le sexe est la façon la plus rapide d'établir une relation et de fournir une raison au joueur de chercher cette femme (quand elle disparaît)"*, déclarait son designer Damien Monnier au *Guardian* le 28 janvier. Encore une fois, le sexe est un but à atteindre. Quand on dit que les jeux deviennent adultes, ils sont en fait en phase préado. Ou déjà en psychanalyse.

Si les personnages non joueurs scriptés limitent le désir, on peut compter sur les jeux en ligne et les "métavers" (mondes virtuels) pour transformer son écran en baisodrome. *Second Life* a été pionnier dans ce cybersexe pour tous – enfin, pour ceux qui peuvent payer des organes génitaux à leur avatar. Ses rejetons permettent de s'adonner à toutes les sexualités : *3DXChat* transforme vos journées en fiesta à drague tandis que *Red Light Center* propose du BDSM (bondage, discipline, sadisme, masochisme) ou du monster porn (fricoter avec des hommes-chats ou des fées). Le nerf de la guerre est toujours l'argent pour se customiser, et il faut un peu se sociabiliser avant l'action. L'avenir de ces simulateurs viendra de l'Oculus Rift (casque de réalité virtuelle) pour

quand on dit que les jeux deviennent adultes, ils sont en fait en phase préado. Ou déjà en psychanalyse

augmenter l'expérience. Ou de sous la ceinture, puisque *3DXChat* est compatible avec le *Vstroker*, un masturbateur manuel pour homme que l'on peut connecter.

Sinon, il faut bien sûr chercher dans les jeux indépendants pour trouver des représentations moins normatives. Pas forcément "sexy", mais plus honnêtes, car plus troublantes. La designer Nina Freeman a conçu *How Do You Do It?* à partir de ses souvenirs d'enfance. Ceux de tous ? Le jeu met en scène une fillette essayant de mettre ses poupées Barbie et Ken en position sexuelle avant le retour de sa mère. C'est court, simple sur le papier, mais convoie la perplexité et la maladresse juvénile avec humour, l'équivalent vidéoludique d'un Judd Apatow.

Ute de Lea Schönfelder mise aussi sur l'embarras, mais à l'âge adulte : une sorte de miss Pac Man, où Ute, sur les conseils de sa grand-mère (!), doit coucher avant le mariage avec un maximum d'hommes

dans un labyrinthe, sans être vue.

Un jeu de réflexes – être rapide, appuyer en rythme sur les boutons pour que Ute jouisse. Un jeu féministe – Ute, et non son partenaire, doit jouir pour gagner des points, sous le regard désapprobateur des mecs la prenant en flagrant délit (et donc forcément pour une salope).

Dans un autre genre, *Hurt Me Plenty* de Robert Yang touche aux relations BDSM, dominant-dominé. D'un mouvement de souris, il s'agit, après avoir choisi l'intensité de la séance, de donner la fessée à un homme jusqu'à ce qu'il prononce un "code de sécurité" dès qu'il n'en peut plus. C'est un peu distancié : notre partenaire tressaute sous les coups, ses fesses deviennent rouge atomique. Quand il prononce le code, on peut arrêter ou continuer. Dans ce dernier cas, l'autre finit par s'écrouler, inconscient. Le jeu demande alors de reconforter son partenaire (forcément peiné) en le caressant. Pour ensuite afficher un écran vous interdisant de rejouer un certain temps – une punition. C'est apparemment rudimentaire, mais introduit une notion nouvelle pour le sexe en jeu vidéo mainstream : le consentement, la perte de contrôle. Pour le gamer, le tabou ultime. **Léo Soesanto**



Camille Kenzo

French Twinks

minets sans frontières

Dernier-né des studios de porno gay français, **le label French Twinks** est bien décidé à exporter ses jeunes chatons délurés dans le monde entier.

Si le porno gay américain est une industrie, son homologue français est plus proche de l'artisanat façon fondeur de cloches. Un chiffre d'affaires chétif, à l'image de l'acteur-type du X homo made in France : le minet. Oubliez les corps stéroïdés des studios américains Falcon ou Sean Cody, depuis l'époque Cadinot, le fleuron du porno à la française est un minet imberbe de 50 kilos à côté duquel Justin Bieber ferait "butch".

Dernier Français à rêver de transformer le sperme en euros : Antoine Lebel. A 33 ans, ce jeune Niçois a monté French Twinks : *"Je me suis lancé dans le X sans business plan. Je me suis dit, le porno, ça marchera toujours !"*, explique le producteur. A 16 ans, Antoine lâche l'école pour créer une boîte web : *"C'était la belle époque, celle de la bulle internet."* Parmi ses clients, un propriétaire de sex-shops qui semble se faire *"des godes en or"*. Le jeune homme décide de s'associer avec lui : *"Jusqu'en 2012, j'ai tenu l'un des plus grands sex-shops en ligne de France. Puis j'ai revendu mes parts."* Ayant fait la culbute, Antoine part pour la Floride et s'improvise producteur de X : *"Là-bas, j'ai créé une première série porno, Friends & Buddies, mais travailler à distance, c'était compliqué."*

De retour en France, Antoine lance French Twinks ("les minets français"). Un nom aux accents cocorico qui ravirait Arnaud Montebourg. Pour recruter ses futurs modèles, Antoine écume les sites de rencontres : *"Au début, j'ai vraiment galéré pour convaincre les mecs. Aujourd'hui, je reçois une trentaine de candidatures spontanées par semaine."* Deux ans après sa création, French Twinks affiche un catalogue de 60 acteurs et 160 vidéos X.

Le label a déjà propulsé quelques stars comme Camille Kenzo ou le dandy Theo Ford (lire interview page 94). Des acteurs souvent originaires du Nord : *"C'est le même terreau que la télé-réalité. Au fin fond de la Picardie ou du Pas-de-Calais, les mecs s'ennuient, ils n'ont pas de boulot et ils ont du mal à rencontrer des mecs."*

La French Twinks touch ? Filmer les modèles le plus tôt possible après leur dix-huitième anniversaire. Une fraîcheur

qui a un prix. Sur les tournages règne une ambiance de colonie de vacances qui épuise le producteur : *"Le plus difficile n'est même pas de trouver des beaux mecs mais des garçons motivés. Je booke les billets de train, je confirme trois fois au téléphone mais il y en a toujours un qui finit par me planter au dernier moment."*

Souvent novices, les "french minous" n'en sont pas moins effrontés : fist, orgies, doubles pénétrations... Même pas peur. Même pas mal. *"Des tas de modèles rêvent de la 'double', mais ça ne passe pas tout le temps. La plupart n'a jamais essayé, même dans le privé. C'est pour ça qu'ils tentent le X. Pour se dépasser."* Et s'élargir, donc.

Pour faire sa pub, le label s'est offert deux road-trips aux Etats-Unis et au Canada : *"Etre accepté par les blogs spécialisés et les clients prend du temps. Quand tu bosses avec des pornstars comme Andy Taylor ou Sean Duran, ça attire les Américains."* Aujourd'hui, French Twinks réalise 50 % de son chiffre d'affaires à l'étranger mais ne compte pas s'arrêter là : *"On va essayer de se développer sur le marché japonais."* Le rêve d'Antoine ? Exporter ses minets. Comme des Airbus. Ou des marinières Armor-Lux. **Romain Burrel**

le fleuron du porno gay made in France : un imberbe de 50 kilos à côté duquel Justin Bieber ferait "butch"

pour que tu bandes encore

Un site à "la saveur typiquement d'ici" comme il s'autoproclame ? Bienvenue chez Pegas Productions, le Marc Dorcel québécois.

En France, on a Marc Dorcel. Pour le porno au Québec – on y dit d'ailleurs "la" porno –, il faut aller voir entre autres du côté de Pegas productions, studio créé en 2006 et spécialiste d'un X à "la saveur typiquement d'ici", dicit son site.

Deux événements récents font mesurer là-bas l'aura du genre : en 2011, le renvoi de l'actrice Samantha Ardente de l'école où elle travaillait comme secrétaire, lorsque sa carrière X fut découverte par les élèves ; en septembre 2014, le "boule-o-thon" de sa consœur Zoé Zebra qui accepta d'avoir des relations sexuelles filmées avec vingt-cinq hommes lors d'un show, contre des implants mammaires payés par son producteur.

La porno made in Québec existe. Une étude de 2014 de Pornhub (le YouTube porno) concluait que les

mots-clés les plus recherchés sur le site dans la Belle Province étaient... "Québec" et "français". Elle est par contre un petit marché dans une province de huit millions d'habitants (la population de New York) et vit planquée, mal vue, avec de petits moyens – le FAQ étonnamment transparent du site de Pegas Productions prévient d'emblée que "les tournages pornographiques (sont) une source de revenus d'appoint".

"Au Québec, les gens ont peur du porno", déclarait Zoé Zebra au journal *Le Réveil du Saguenay* en novembre 2014. "Tout le monde en regarde, mais personne ne le dit. Les gens sont vraiment hypocrites. (...) Ailleurs dans le monde, l'industrie est mieux vue en général, les actrices sont des vedettes au même point que les chanteuses, les comédiennes et autres artistes."

Pas d'illusion d'un porno chic à la française, donc.

D'où ce principe de réalité et de quotidien lorsque l'on déroule la liste des films maison (A 3, c'est *crissement cochon*, *Sucrées salopes* ou *Club des p'tites suceuses 2*, entre autres) : des routes de campagne et des appartements où les cuisines sont rutilantes comme dans les séries américaines. Du X de proximité mais sans la sociologie de Jacques et Michel. Pas de fantasme de classe non plus (la soubrette, la bourgeoise en lingerie fine) dans une population appartenant globalement à la classe moyenne.

Dès que l'on a compris ce qu'étaient "fourrer", "plotte", "toton" ou "crosser", on constate qu'on y baise comme à Paris, Budapest ou Los Angeles. A deux, à trois, habillée en fliquette ou en infirmière, sur la table et la moquette. Porno oblige, le cliché voulant que la femme québécoise domine son chum n'est

pas vraiment évident dans ces films.

Chez Pegas Productions, la fraîcheur et la "saveur" québécoise sont plutôt à trouver côté casting, où, à côté des habituelles bimbo augmentées sur le plan mammaire (Pamela Kayne, Amy Anderssen), c'est le règne de la *girl next door*, très portée sur les tatouages façon alt-porn (Vandal Vyxen, Bianka Swool).

Dans *La Trappe à cul*, l'exotisme ne vient pas de l'accent québécois mais plutôt du look de l'actrice Lexye Moore aux cheveux violets d'héroïne de manga. Et dans *J'ai fourré ta meilleure amie*, le plus dur pour la Montréalaise anglophone Jemma Valentine n'est pas la galipette mais de dire ses dialogues en français avec naturel. De quoi méditer ce proverbe québécois : "Avec une langue, on peut aller à Rome."

Léo Soesanto



Pegas Productions

Maud Luv

"quand on fait du porno, on est une personne publique"

A 27 ans, le Parisien **Theo Ford** est en passe de devenir une star mondiale du X gay. Il nous parle de tournages sans capote, de l'escorting et de Zaz.

A quelques rares exceptions près, comme François Sagat, la France n'est pas un vivier de pornstars gay. Alors quand un jeune Parisien se fraie à grands coups de reins – et en à peine deux ans – un chemin au sommet du X mondial, forcément ça se remarque. A 27 ans, ce Franco-Irlandais lippu et BM est le dernier chouchou d'une industrie qui casse vite ses jouets. Interview éclectique où il est question de son mariage, de ses tarifs et de *Game of Thrones*.

Depuis quand as-tu envie de faire du X ?

Theo Ford – Depuis l'adolescence, je crois. Mais je ne me suis pas senti prêt mentalement et physiquement avant mes 25 ans. Quand les mecs de French Twinks (*lire page 92*) m'ont contacté sur un site de rencontres pour tourner pour eux, j'avais la maturité pour le faire. J'acceptais ma sexualité et que les autres puissent la voir.

Combien touches-tu pour une scène aux Etats-Unis ?

Ça dépend des studios. Quand on est un peu demandé, on peut facilement se faire entre 1 200 et 1 600 dollars par scène. Un peu plus si tu as un contrat d'exclusivité. Chez Falcon, le tarif est fixe pour une ou deux scènes par mois. Chez men.com par contre, tu peux négocier ton cachet comme le nombre de scènes.

Les dirigeants de Falcon sont gay alors que men.com est un studio de porno gay tenu par des hétéros. Ça change l'approche du sexe ?

Pas nécessairement. Les mecs de la boîte de prod à Madrid qui produit les contenus pour men.com sont hétéros mais ont une réelle envie de faire des contenus intéressants. Pas juste de filmer deux mecs à poil et qui s'enculent dans quinze positions différentes. Sur leurs tournages, j'ai toujours un dialogue, un script, voire des costumes comme dans *Gay of Thrones*, le remake porno de *Game of Thrones* dans lequel je joue la Sorcière rouge.

Tu as tourné quelques scènes sans capote, tu n'as jamais flippé ?

En Californie, les acteurs subissent des dépistages systématiques, ce qui n'est pas le cas en Europe. Quand le producteur Michael Lucas m'a proposé de tourner

sans capote, tous les mecs devaient être testés, ça paraissait réglo. Mais lors des tournages, j'ai compris que c'était n'importe quoi : un des acteurs n'avait pas son test et ils l'ont quand même fait tourner. La deuxième fois, ils ne m'ont même pas demandé mes résultats. C'est là que j'ai décidé de ne plus tourner sans préservatif. Pour être honnête, je n'avais pas réalisé à quel point, quand on fait du porno, on est une personne publique. Beaucoup de jeunes gays suivent ma carrière. J'ai envie de donner un minimum l'exemple. Et si tout le monde t'a vu te faire remplir par des dizaines de mecs, ton image sera encore plus difficile à changer quand tu voudras sortir du X. Je déteste mes scènes pour Lucas mais je ne les regrette pas pour autant. J'en ai tiré des leçons. Maintenant, je connais mes limites.

Justement, quelles sont-elles ?

L'uro, le fist... Lors d'une séance photo pour ma dernière scène pour Fuckermate, le photographe m'a demandé d'écarter les fesses. J'ai beau faire du porno, j'ai pas forcément envie d'exhiber mon trou en gros plan pour une photo. Surtout que dans cette scène, j'étais actif ! Il y a un an, je n'aurais pas osé dire non. Mais quand je me couche le soir, je ne veux pas me sentir abusé. Il faut se protéger un minimum.

En 2013, il y a eu une vague de suicides chez les acteurs de porno gay. Tu n'as jamais eu peur pour ton équilibre ?

Je ne pense pas qu'il y ait plus de suicide chez les acteurs de porno gay que chez les homosexuels en général. Mais on subit beaucoup de pression. Faire du porno, c'est créer un personnage. Parfois, ça peut être difficile. Moi, j'ai décidé d'injecter au maximum ma personnalité dans Theo Ford. Pour qu'il vive de façon autonome. Mais les gens s'approprient nos vies. Le porno n'est plus une bulle, comme dans les années 90. Avec Twitter, les blogs,

"j'ai toujours un dialogue, un script, voire des costumes comme dans Gay of Thrones dans lequel je joue la Sorcière rouge"

on est surexposé et critiqué en permanence. Ça peut vraiment te briser. Je connais des tas de jeunes acteurs qui le vivent très mal.

En avril, tu as épousé un Américain avant la décision de la Cour suprême reconnaissant la légalité du mariage pour tous. C'était un mariage militant ?

Non, c'était un mariage égoïste ! (*rires*) J'ai toujours voulu me marier et avoir des gosses. Des gens nous ont dit : "Vous vous êtes mariés pour la carte verte !" C'est vrai que Shawn et moi nous sommes mariés très vite, mais parce qu'on voulait rester ensemble tout le temps.

Tu as fait la même école de mode que François Sagat, le Studio Berçot. C'est un modèle pour toi ?

Je l'admire beaucoup. Il a prouvé qu'on peut être une star au-delà du X. Il fait du cinéma, des couves de magazines, de la mode... Ce n'est pas surprenant : la mode a toujours été obsédée par le sexe.

As-tu toi aussi des fans féminines ? Des "gay porn mummies", comme on dit ?

Oui ! Des tas de filles me suivent sur Twitter ! Des femmes de 35-40 ans. C'est assez nouveau mais c'est une façon pour elles d'explorer leurs fantasmes. Une grande partie des fans du label CockyBoys sont des femmes. Quand j'ai participé à la HustlaBall à Vegas, il y avait énormément de groupies hystériques, c'était dingue !

Comment t'es-tu retrouvé à jouer dans un clip de Zaz ?

Sa styliste n'était pas disponible, elle m'a demandé de la remplacer. Le matin du tournage on m'a dit : "Tu seras aussi figurant !" C'était la surprise.

Tu es aussi escort. Est-il vrai qu'être acteur porno permet de faire monter ses tarifs ?

Bien sûr. La plupart de mes clients veulent rencontrer "Theo Ford". Et pas nécessairement pour du sexe. Parfois juste pour dîner ou parler. Beaucoup de gens sont seuls, c'est assez déprimant.

Je suis content de leur apporter un peu de chaleur humaine. Aux Etats-Unis, il y a moins d'hypocrisie autour de l'escorting. Il y a une visibilité possible. En France, si on en parle, on s'entend dire tout de suite : "Oh mon Dieu, t'es une pute !"

propos recueillis par Romain Burrel



bac + 5 option porno

Florian Vörös a réuni dans un recueil stimulant les textes qui ont fondé les **porn studies**, lecture féministe qui replace la pornographie dans une perspective de races et de classes.

Nées dans le sillage des combats féministes des années 80 et des cultural studies, les porn studies se sont construites en marge des disciplines universitaires classiques. Replaçant la pornographie dans une perspective de races et de classes, sortant des débats binaires qui cherchent à la confiner dans des questions d'acceptabilité ou de subversion, les porn studies ont permis l'émergence de nouvelles questions et réflexions sur les formes de représentation du sexe et ses conditions de production. Réunis par Florian Vörös, enseignant-chercheur en sociologie de la culture et de la communication à Paris-VIII et membre de la revue *Porn Studies*, quelques-uns des textes fondateurs de ce champ d'investigation sont aujourd'hui traduits dans le très stimulant *Cultures pornographiques – Anthologie des porn studies*.

Comment sont nées les porn studies et dans quel contexte ?

Florian Vörös – Elles naissent dans les années 80 entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, dans un contexte de débats houleux sur la pornographie et sa censure. Cette question divise le mouvement féministe. L'organisation Women Against Pornography

et les intellectuelles Catharine MacKinnon et Andrea Dworkin combattent la pornographie en tant que pratique de contrôle des hommes sur la sexualité des femmes. D'autres féministes se mobilisent contre la censure : Club 90 est un collectif de réalisatrices et d'actrices porno, parmi lesquelles Candida Royalle et Annie Sprinkle, tandis que la Feminist Anti-Censorship Task Force réunit surtout des universitaires. Cette lutte contre la censure participe d'une effervescence contre-culturelle qui va favoriser l'émergence des porn studies.

Quelle est leur visée ?

Si plusieurs des fondateurs et fondatrices des porn studies ont participé au mouvement anticensure, leur objectif est avant tout de sortir le débat féministe de l'opposition réductrice "pour" ou "contre" la pornographie. Il s'agit de penser la politique des représentations au-delà de l'opposition entre "bonnes" images émancipatrices et "mauvaises" images aliénantes. Cela conduit d'abord à penser les lectures multiples que l'on

peut faire d'une même image. Cela conduit ensuite à l'étude des contextes dans lesquels les images sont vues et appropriées par différents publics. Pour mener à bien ce projet, les porn studies vont emprunter à la fois aux études cinématographiques, à l'histoire et à la sociologie. Elles s'inscrivent dans les cultural studies, un courant de recherche critique né dans les années 60 à Birmingham, qui s'intéresse à la culture, au sens large, comme un des terrains de la lutte pour l'hégémonie.

Pourquoi cet ouvrage aujourd'hui ? La France accusait-elle un grand retard en la matière ?

Les textes fondateurs de Linda Williams et Richard Dyer étaient connus d'un petit cercle de spécialistes, mais restaient peu accessibles. Contre l'idée reçue selon laquelle "quand on en a vu un, on les a tous vus", ils montrent que la pornographie est une forme culturelle complexe, d'une grande richesse. Cette anthologie est donc d'abord un livre par et pour des passionné(e)s. Mais l'intérêt des porn studies va au-delà du porno. En s'attaquant à des images qui avaient été censurées,

exclues de l'université et bannies de certains mouvements féministes, les porn studies renouvellent l'étude féministe de la culture populaire : l'émotion ne doit pas être opposée à la critique. Et elles réfléchissent à la place du plaisir, du dégoût, de la honte et de la colère dans l'analyse des images. Ensemble, ces textes forment une boîte à outils critique pour penser les images sexuelles de la vie quotidienne.

Les porn studies replacent et analysent la pornographie dans des rapports de races et de classes...

Oui. Le débat féministe des années 80 isolait les rapports de genres des rapports de classes et de races. Les porn studies pensent au contraire leurs intersections. Lisa Sigel montre, dans son texte sur la carte postale érotique à la Belle Époque, que la censure de la pornographie vise au début aussi bien les femmes, les jeunes, les classes populaires et les populations colonisées. Laura Kipnis explique que le stéréotype du "consommateur de porno" est une projection des peurs des classes supérieures sur la brutalité et la vulgarité supposées des hommes des classes populaires. Les porn studies proposent aussi des outils pour penser les expressions

"une boîte à outils critique pour penser les images sexuelles de la vie quotidienne"

Public Cervix Announcement,
performance d'Annie Sprinkle
où elle invite le public à
contempler son col de l'utérus
au moyen d'un spéculum



Annie Sprinkle

sexuelles du racisme. Kobena Mercer, dans son étude des photographies de Robert Mapplethorpe, livre une analyse très sophistiquée du stéréotype de l'hypersexualité des hommes noirs.

Un des textes s'intitule "Pornographie 2.0". Que change le numérique dans la perception, la consommation et la représentation de la pornographie ?

Internet change d'abord l'organisation économique de la pornographie. L'acteur économique dominant n'est plus le producteur mais le diffuseur d'images.

Le texte de Sharif Mowlabocus sur le porno 2.0 pose la question des nouveaux rapports entre capital et travail à l'heure du numérique. Internet change aussi les formats et les esthétiques :

on passe à des vidéos plus courtes et à un style plus amateur. Les usages peuvent désormais être aussi bien domestiques que mobiles. Avec les webcams et les smartphones, tout le monde devient potentiellement producteur et consommateur de pornographie.

Cette démocratisation s'opère-t-elle également sur le plan de la politique des représentations ?

Le développement d'internet a coïncidé avec une prolifération des niches commerciales et des productions alternatives. C'est par exemple à travers internet qu'une autoproduction pornographique trans, FtM (*female to male*) comme MtF, a pu se développer. D'un autre côté, le porno le plus visible et le plus accessible reste conçu

par et pour des hommes hétérosexuels blancs. Aussi, il faut penser ensemble les enjeux culturels (qui représente qui ?) et les économiques (qui tire des bénéfices du travail de qui ?). Internet génère des nouvelles formes d'exploitation du travail sur lesquelles nous avons encore peu de recul. C'est le prochain grand chantier des porn studies.

Que faudrait-il pour remettre véritablement en question cette hégémonie du porno conventionnel ?

Une première étape consiste à prendre au sérieux l'expertise des femmes et des minorités qui travaillent au sein de cette industrie culturelle. Le porno est une production culturelle capitaliste comme les autres, mais qui fait l'objet

d'une stigmatisation spécifique. La stigmatisation morale des produits pornographiques et des personnes qui le fabriquent bloque l'émergence d'une véritable réflexion de gauche, en termes d'inégalités économiques et culturelles, sur cette question.

propos recueillis par Géraldine Sarratia

Cultures pornographiques – Anthologie des porn studies
(éditions Amsterdam),
320 pages, 23 €





un sexe cérébral, fétichiste, organisé, à l'opposé des bourgeoises libérées de Manara

et les mâles sont aussi repoussants que les femmes sont belles. A l'exception d'*Histoire de ma vie*, de Casanova, les textes adaptés ici n'ont pas a priori un contenu érotique. En revanche, tous ont à l'origine pour cadre la haute société corsetée de la fin du XIX^e siècle, et, chaque fois, les planches de l'intrigue sont suffisamment disjointes pour imaginer facilement les turpitudes qui pourraient s'y glisser. Dans *La Lettre volée*, Edgar Poe restait évasif sur la teneur du compromettant billet : naturellement, Crepax suppose qu'il s'agit d'une correspondance galante et licencieuse, et ne se prive pas de la détailler.

Au premier abord une histoire de fantôme, *Le Tour d'érou d'Henry James* instaurait un climat de doute et de mystère en jouant sur l'incertitude des perceptions et l'ambiguïté des personnages. Plus virtuose que jamais, Crepax s'empare du ressort implicitement sexuel de la nouvelle pour la pousser vers un entrelacs obscur de fantasmes, de désirs et de manipulation, dont on ne retient que les regards obsédants et les corps tendus par l'impatience.

Plus fidèle, *Dr. Jekyll et Mr. Hyde* ne nécessitait aucune extrapolation, tout juste de suivre Mr. Hyde là où Stevenson ne pouvait aller. En créant Mr. Hyde, le respectable Dr. Jekyll espérait confiner dans ce double toutes ses pulsions qui contrevenaient aux exigences de la morale victorienne. Ce ne pouvait être qu'un pervers sans joie, et Crepax en fait un avorton lubrique, obsédé par les lavements, incarnation misérable d'une société à bout de souffle. Chez Crepax, l'érotisme ne sert pas à faire la révolution, comme chez Pichard, mais à montrer pourquoi elle est nécessaire. **Jean-Baptiste Dupin**

littérature dévoyée

En s'appropriant quatre grands textes de Casanova, Edgar Poe, Henry James et Stevenson, **Guido Crepax** laisse libre cours à ses obsessions dans un entrelacs de désirs.

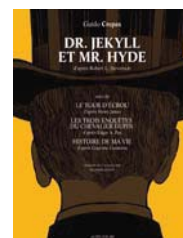
Crepax dessine les plus belles fesses de l'histoire de la bande dessinée, et je m'y connais en bande dessinée", écrivait Wolinski à propos de Guido Crepax. La courte et touchante préface à ce recueil d'adaptations littéraires (Stevenson, mais aussi Henry James, Edgar Poe et Casanova) rappelle opportunément que c'est Wolinski qui a fait connaître Crepax dans *Charlie Mensuel* à partir de 1970, et que l'accueil fut alors loin d'être unanime.

Aujourd'hui célébré comme un des maîtres absolus de la bande dessinée érotique,

Crepax a longtemps géré avec son dessin anguleux d'architecte, ses femmes hiératiques et longilignes, et sa peinture d'un sexe cérébral, fétichiste, organisé, à l'opposé des bourgeoises libérées de Manara. Tout au long de sa carrière, Crepax a trouvé dans la littérature classique le matériau idéal pour mettre en scène des rapports envisagés comme le prolongement intime du pouvoir d'une aristocratie décadente, ayant épuisé tous les raffinements.

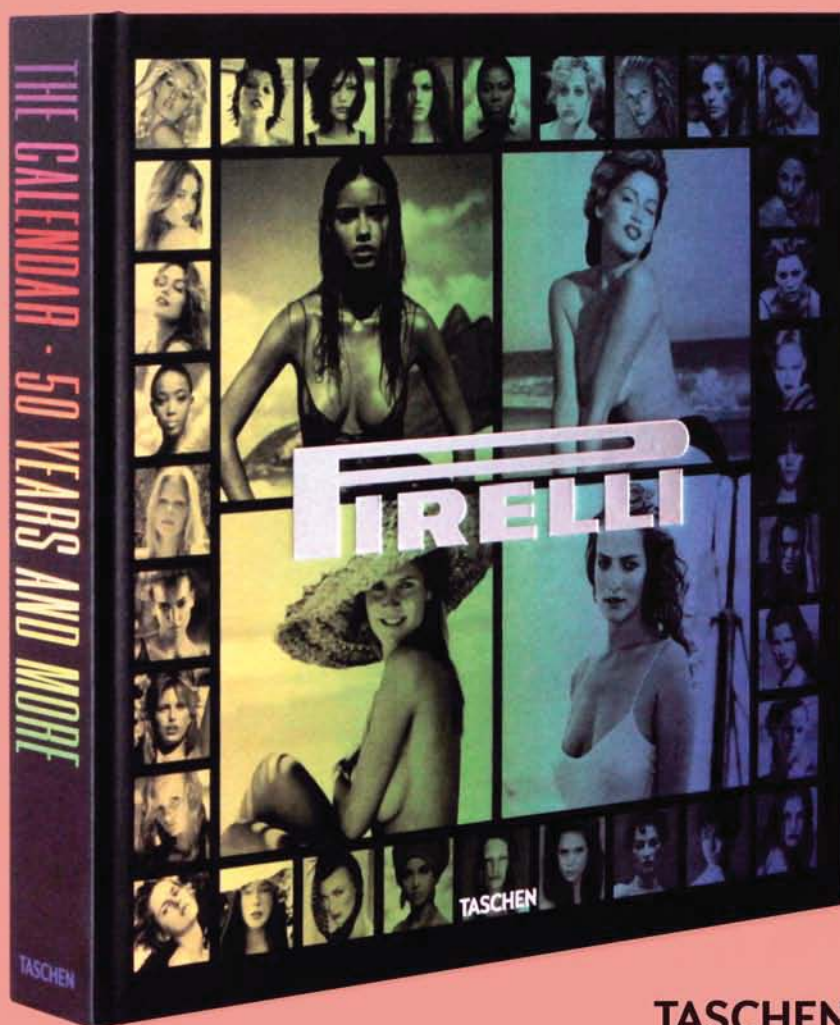
Chez Crepax, il n'y a guère de plaisir, guère de vigueur, aucune spontanéité,

Dr. Jekyll et Mr. Hyde de Guido Crepax (Actes Sud BD), traduit de l'italien par Delphine Gachet, 208 pages, 26,80 €



LES INROCKS STORE

par les inRockuptibles



TASCHEN

Pirelli - Le Calendrier 50 ans et plus - 49,99 €

A l'occasion du 50^e anniversaire du calendrier PIRELLI, Taschen publie une rétrospective complète des éditions ainsi que de nombreux inédits !

disponible sur boutique.lesinrocks.com

carte blanche (et noire)

Comtesse et Patrice

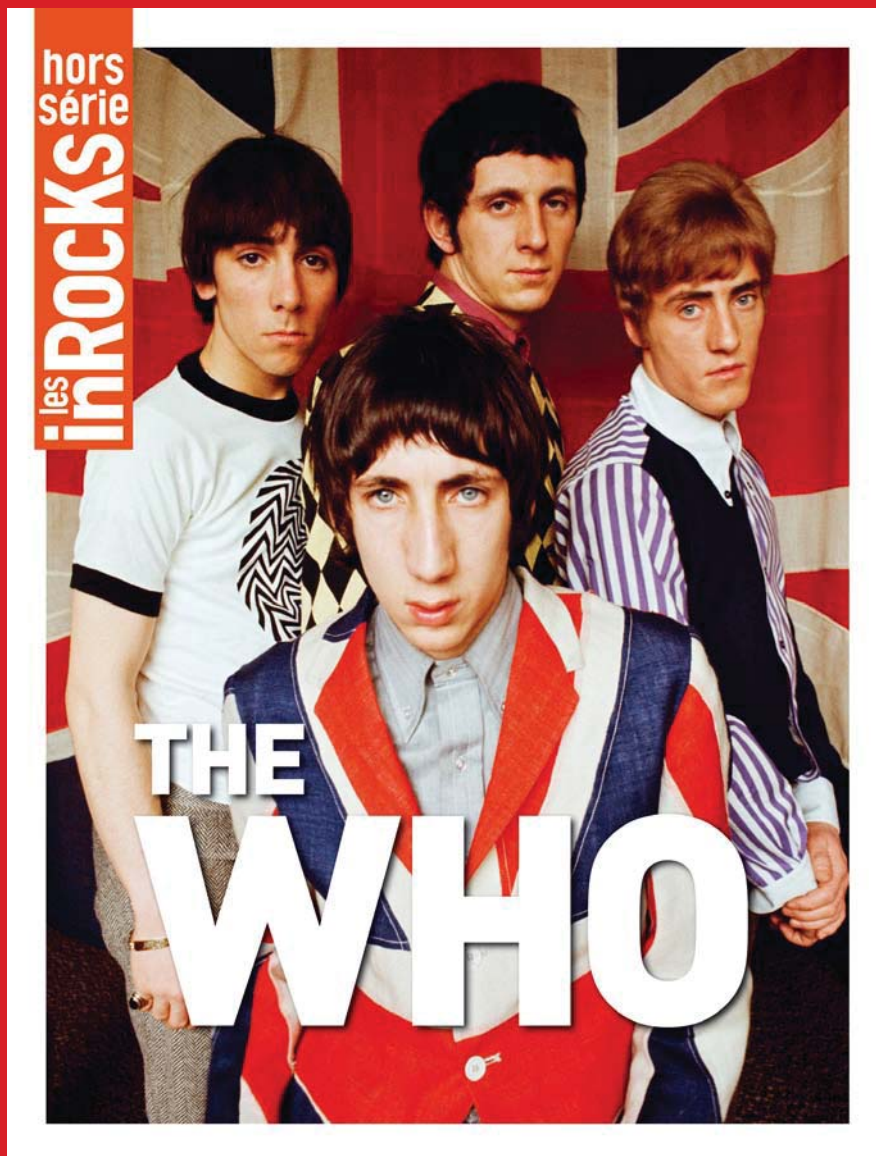
par Renaud Monfourny



En couple depuis douze ans et demi.

The Who, maximum rock'n'roll

Les Who, qui célèbrent leurs 50 ans de carrière, sont à l'honneur de ce nouveau hors-série des *inRockuptibles*. Phénomène musical planétaire, le groupe anglais a, depuis les années 1960, conjugué pop ravageuse, opéra rock et hard-rock. C'est leur trajectoire fascinante que *les inRock*s retracent ici.



EN KIOSQUE

et sur les inRock's store INROCKSTORE
également disponible en version numérique





A Touch of Zen de King Hu

sommaire

les inRockuptibles

cinémas

IV **Dragon Inn & A Touch of Zen**
de King Hu

VI **sorties**

Les Mille et Une Nuits – Le désolé, Summer, Les Chaises musicales, Aferim!, La Dame dans l'auto..., Ted 2, Renaissances, Coup de chaud, Tsili, The Rose, La Niña de fuego, La Face cachée de Margo, Chasse à l'homme & Cape et poignard

musiques

XX **Another One** **Mac DeMarco**
le Canadien cool revient avec un nouvel essai qui acoquine soul music et rock slacker. Un retour solaire, sans contraintes ni frontières

XXII **chroniques**

Albert Hammond, Jr., Bernard Lenoir, Ezra Furman, Lana Del Rey, Babx, Pins, Rayland Baxter, Death, Moritz Von Oswald Trio, Seu Jorge, The Eccentric Research Council, Arnaud Le Gouëfflec, Jesse Hackett, The Chemical Brothers, Prefuse 73...

XXXIV **aftershows et concerts**

scènes

XXXVIII **Festival d'Avignon**
bilan de la 69^e édition

XL **la BD de l'été : Tyler Cross**
chaque semaine, quatre planches en exclusivité du tome 2 de ce polar décapant

XLIV **cette semaine sur** **les inRocks**
premium

XX



Coley Brown

XXXI



Neil Krug

XXXVIII

Sergei Tabunov





Dragon Inn; A Touch of Zen de King Hu

L'été permet de découvrir sur grand écran et en version restaurée deux chefs-d'œuvre de King Hu, le plus lettré et le plus raffiné des maîtres du *wu xia pian*, le film de cape et d'épée chinois.

Exilé à Taiwan à la suite de sa mésentente avec la Shaw Brothers, compagnie pour laquelle il avait réalisé à Hong Kong *L'Hirondelle d'or* en 1966, King Hu y poursuit sa "trilogie des auberges" avec *Dragon Inn* (ou *Dragon Gate Inn*), nouveau récit d'espionnage situé au temps de la dynastie Ming.

Un cruel eunuque s'est emparé de la Cour et lance sa police secrète aux trousses de fugitifs dissidents. Plusieurs factions ennemies, agents secrets et rebelles se retrouvent dans une auberge, allégorie de la société chinoise. Le contexte troublé et fragmenté de la Chine féodale permet plusieurs lectures politiques, notamment sur les relations entre Taiwan et la Chine continentale à l'époque du tournage.

King Hu organise un savant va-et-vient entre l'espace clos de l'auberge et les

larges étendues désertiques qui l'entourent, théâtres d'affrontements verbaux et physiques. Le cinéaste s'impose en véritable artiste du film d'aventures et se livre à d'éblouissantes compositions visuelles qui accueillent les chorégraphies brutales et inventives des combats, les sentiments chevaleresques exprimés par l'action. Ce classique va établir durablement les règles du film de sabre chinois, règles que King Hu s'emploiera à malmener par la suite.

A Touch of Zen est le film qui va révéler King Hu au public occidental grâce à un prix au Festival de Cannes où il est présenté en compétition en 1975. L'effet de sidération provoqué par la découverte simultanée des combats acrobatiques, de la splendeur des images et de la philosophie bouddhiste demeure aujourd'hui intact et *A Touch of Zen* n'a pas usurpé sa réputation de film mythique.



Dragon Inn

**la précision et la virtuosité
du trait de pinceau
rejoignent la souplesse
des combattants**



A Touch of Zen

Il faudra environ quatre ans de tournage et de montage pour accoucher d'un film sublime de près de trois heures, puisant sa source dans plusieurs textes littéraires et transcendant toutes les conventions du cinéma chinois et du *wu xia pian* classique, tant sur le plan de la narration que de la mise en scène. King Hu opte pour une forme maniériste, avec usage modéré du split screen, du ralenti et des jets d'hémoglobine.

La virtuosité narrative de *A Touch of Zen* est aussi éblouissante que sa photographie (splendeur plastique des cadres et des images) et ses mouvements de caméra. Le film procède à plusieurs retours en arrière, dont le premier survient en son milieu pour éclairer les actions précédentes et les motivations des personnages, en particulier une mystérieuse jeune fille recherchée pour trahison par la police politique et dont le père a été assassiné par les sbires du grand eunuque Wei.

Ce n'est pas un hasard si l'un des protagonistes principaux de *A Touch of Zen* est un artiste calligraphe et un lettré, en apparence naïf et maladroit – adulte, il vit encore avec sa mère qui se désespère de lui trouver une épouse – mais dont la connaissance de l'histoire des stratégies militaires lui permettra d'élaborer le plan de la longue bataille finale.

Comme souvent chez King Hu, la précision et la virtuosité du trait de pinceau sur le papier rejoignent la souplesse des combattants capables de prouesses et d'une agilité surhumaine lors de combats aériens dans des décors naturels. Le corps devient signe, et la caméra pinceau. Le personnage du calligraphe devient une projection du metteur en scène à l'intérieur de son propre film, dépourvu des qualités martiales de ses héros mais capable de modifier le cours du récit grâce à son

érudition et à son intelligence, en organisant des stratagèmes puisés dans l'art de la guerre pour déjouer les ennemis, et en inventant des histoires de fantômes et de citadelles hantées. Grand film de mise en scène donc, mais aussi grand film *sur* la mise en scène.

A Touch of Zen est empreint de croyances et de philosophie bouddhistes. Les interventions régulières et salutaires de moines pèlerins, jusqu'au duel final avec un chef de la police particulièrement fourbe, apportent une dimension spirituelle et même surnaturelle à ce film immense aux ramifications riches et multiples. **Olivier Père**

A Touch of Zen de King Hu, avec Feng Hsu, Chun Shih, Ying Bai (Tai., 2 h 59, 1971), **reprise** (version restaurée), en salle le 29 juillet.

Dragon Inn de King Hu, avec Lingfeng Shangguan, Chun Shih, Ying Bai (Tai., 1 h 51, 1967), **reprise** (version restaurée), en salle le 12 août

Les Mille et Une Nuits – Le désolé de Miguel Gomes

Suite de la saga fabuleuse du cinéaste-poète lisboète. Avec un brigand vagabond, un chien baladeur – peut-être fantôme – et d'autres nouveaux amis.

Les dirigeants de la zone euro feraient bien de faire une cure de *Mille et Une Nuits* version Miguel Gomes, ça les aiderait peut-être à injecter un peu de solidarité et de poésie dans leur rigidité et leur sérieux d'épiciers comptables. Pour ce qui est de nous, spectateurs désolés, ce film-fleuve à l'inspiration libertaire nous aide sans coup férir à supporter le désespérant paysage politico-économique de notre continent, à le regarder avec distance et ironie.

Dans ce deuxième volume, nous emboîtons la parole de la Shéhérazade contemporaine de Gomes pour suivre cette fois les aventures de Simao "sans tripes", un vagabond brigand hédoniste qui rôde dans les petites montagnes du Portugal, se fait servir des repas plantureux en pleine nature, tel un seigneur de l'Antiquité, et dort à la belle étoile en compagnie d'un charmant gynécée. Roi, mendiant, voleur, criminel, telle est la condition plurielle de Simao, allusion à peine voilée à notre situation réelle ou virtuelle d'Européens.

Finalement arrêté par la police, Simao est acclamé par le peuple tel un champion cycliste sur les routes du Tour, parce qu'il a résisté au système et vengé un temps ses perdants, par procuration. Le cheminement flâneur mais logique de Gomes (après le hors-la-loi, la loi) nous entraîne ensuite dans une des pièces de résistance de son film : un procès sis dans un amphithéâtre de verdure, lieu évoquant concrètement et symboliquement, oui, encore et toujours, la Grèce.

Le genre "film de procès" prend ici une tournure à la fois épique, absurde, tragi-comique et hautement symbolique. Accusés, témoins et spectateurs sont tous massés dans les gradins, face à la juge. Celle-ci doit régler un litige financier entre deux individus. Mais si l'un ne peut pas rembourser l'autre, c'est parce que lui-même est en manque de fonds pour une raison indépendante de sa volonté. De fil en aiguille, c'est toute l'assemblée, toute la société qui est "coupable", donc personne en particulier.

Tel un effet papillon dévoilé et disséqué à rebours, ce procès montre que le simple enchaînement de multiples causes et effets aboutit à l'impasse financière, à l'absurde aporie politico-économique qui plonge tant de gens dans la précarité. Cette séquence extraordinaire de dramédie et de philosophie, de morale

et de politique (située à l'exact milieu du film et de ses trois volumes), devrait être projetée en boucle à tous nos puissants impuissants (déjà ridiculisés dans le volume 1).

Heureusement, les perdants des jeux économique-financiers réussissent parfois à faire entendre leur voix. Une étudiante asiatique transplantée à Lisbonne raconte une manif de policiers (images lisboètes et voix chinoise, ce simple écart suffit à creuser l'espace de notre imaginaire et à produire du cinéma), puis on enchaîne sur la célébration du 25 Avril et de la révolution des œillets : le peuple chante en chœur son hymne national et ça donne la chair de poule, car on pense alors autant aux promesses toujours possibles de cette révolution qu'à leurs trahisons, à la puissance du collectif et à l'éternelle roue dialectique de l'histoire. Il y a des vaincus, des déçus, des cocus, mais leur force de rassemblement promet toujours l'espoir à venir d'un renversement ou au moins d'une inflexion de l'ordre injuste du monde.

Ces vaincus de l'histoire vivent souvent dans les tours HLM en lisière des villes, où nous emmène Gomes. *Le Désolé* campe son dernier chapitre dans une de ces cités dont l'actuel est friande et sur lesquelles Gomes pose un tout autre regard. Il y a certes les ascenseurs suintant la pisse (encore la jonction du réel et du symbolique), mais aussi un veuf solitaire qui dort chaque nuit dans une chambre différente de son appartement, un vieux couple qui s'est connu en prenant le même bus, un chien baladeur et peut-être fantôme...

Dans cette cité austère, l'insolite, le mystère, la poésie, le romanesque s'insinuent. Ses occupants sont vaincus par la réalité économique, mais dignes d'être les personnages d'un film, les héros de dix ou cent fictions potentielles. Comme Simao, il faut rester royal dans le dénuement. Ce que fait Gomes, qui se saisit de la crise de son pays pour faire résonner les ressources du cinéma et les puissances de l'imaginaire. Le volume 3 s'intitule *L'Enchanté*, mais ce *Désolé* nous enchante déjà. **Serge Kaganski**

Les Mille et Une Nuits – Le désolé de Miguel Gomes avec Crista Alfaite, João Pedro Bénard (Por., Fr., All., Sui., 2015, 2 h 11), en salle le 29 juillet





**dans cette cité austère, l'insolite, le mystère,
la poésie, le romanesque s'insinuent :
ses occupants sont dignes d'être les personnages
d'un film, les héros de dix ou cent fictions**



Summer d'Alanté Kavaïté

L'éducation sentimentale de jeunes filles dans une Lituanie tripée. Un teen-movie fragile mais séduisant.

Un été ordinaire, au bord d'un lac de Lituanie. Sangailė, jeune fille mutique de 17 ans, vit recluse dans sa chambre d'enfance, où elle passe ses journées à fixer le plafond et s'écrouler la peau au cutter pour faire passer son chagrin. Le temps s'écoule ainsi, entre longues plages d'ennui et petites baisers sans conviction, jusqu'au jour où une rencontre inattendue avec une autre ado du coin, une belle et fouguese photographe, viendra enfin sortir l'héroïne de sa torpeur.

Second essai d'Alanté Kavaïté (dix ans après le peu mémorable *Ecoute le temps, avec Emilie Dequenne*), *Summer* s'ajoute à la longue liste des *coming of age movies* sous influence américaine, déroulant le programme type du genre tel que redéfini par Sofia Coppola depuis plus de quinze ans. S'y mêlent donc le portrait d'une adolescence boudeuse et suicidaire, raconté en off par une voix languissante, un climat tripant, un érotisme lesbien soft, une fétichisation sensuelle des corps diaphanes et fuselés de jeunes filles en fleurs, bref tout ce qui constitue l'ordinaire chic des teen-movies actuels.

Mais *Summer* n'a pas retenu que l'habillage cosmétique du cinéma de Sofia Coppola ; il lui emprunte aussi son motif

de l'adolescence comme rêve empoisonné, stase irréelle dont on ne sait si elle relève du paradis perdu ou du cauchemar. Le charme fragile du film tient ainsi à sa manière de brouiller les pistes entre la chronique naturaliste et la féerie fantastique, de tracer un territoire instable, un peu flottant, proche par endroits des expérimentations formelles de Spike Jonze.

Dans son décor de conte malade (la campagne lituanienne, partagée entre centrales nucléaires abandonnées et forêts sauvages), ou sa temporalité détraquée (l'action se situe aujourd'hui, mais les ados s'habillent comme des pin-up fifties et rêvent d'aviation), le film déploie un imaginaire singulier et envoûtant, écrin réinventé de l'éternel récit d'éducation sentimentale de jeunes filles troublées.

Dommage, dès lors, que la mise en scène ostentatoire d'Alanté Kavaïté (récompensée au festival de Sundance) étouffe un peu son sujet, recourant parfois à un symbolisme pompier et à des petites pastilles expérimentales qui altèrent la mélodie planante de sa jeune Lituanie fantasmée. **Romain Blondeau**

Summer d'Alanté Kavaïté, avec Julija Steponaityte, Aistė Diržiūtė. (Fr., Lit., P.-B., 1 h 30, 2014), en salle le 29 juillet

Les Chaises musicales

de Marie Belhomme

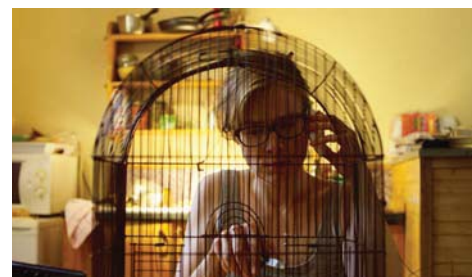
avec Isabelle Carré (Fr., 2015, 1 h 21), en salle le 29 juillet

Méli-mélo

romantico-pataud.

Comédie romantique ou comédie tout court ? En tout cas, aucun de ces deux registres ne fonctionne avec cette histoire bêtifiante. D'abord, il y a la quadra hurluberlue et improbable incarnée par Isabelle Carré – qui s'entête à faire vingt-cinq films par an (ou presque) et ne semble donc pas beaucoup sélectionner ses rôles. Elle joue une pseudo-musicienne animatrice de réunions troisième âge (déguisée en banane). Le genre d'héroïne nunucho-folklo censé susciter d'emblée la sympathie. Bref, l'ahurie fait malencontreusement choir un inconnu, lequel sombre dans le coma. Dès lors, elle se prendra pour son ange gardien, s'immisçant dans son existence telle une Amélie Poulain tardive. Rien de bien méchant dans ce parcours balisé visant à la fois l'hilarité (les bévues de la nunuche) et l'émotion (le sort du comateux), avec, en guise de cerise sur le gâteau, la coda amoureuse prévue. En gros, une farce hybride dont le défaut est la fausseté des situations et du jeu des acteurs, contraints à charger la barque pour que l'on comprenne où il faut rire. Le type de programme qui pourrait à la rigueur fonctionner avec une comédienne réellement allumée aux commandes. Ce n'est pas le cas.

Vincent Ostria



le portrait d'une adolescence boudeuse et suicidaire, raconté en off par une voix languissante

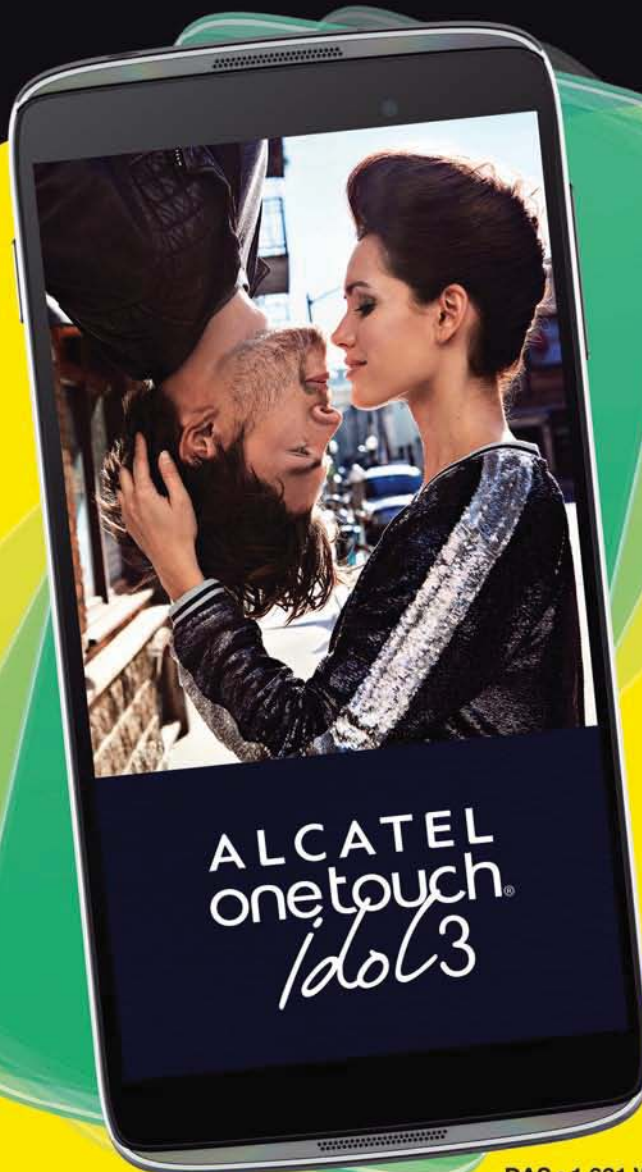


Un mobile qui fait tourner les têtes

Mobile
100%
réversible

1€

soit 51 €⁽¹⁾ de paiement initial
- 50 € remboursés⁽²⁾ + 8 €/mois
pendant 24 mois⁽³⁾ avec
Origami Zen version SIM⁽⁴⁾
et engagement de 12 mois.



DAS : 1,631 W/kg⁽⁵⁾



**Vous rapprocher
de l'essentiel**

Boutique Orange, orange.fr

Offre soumise à conditions, valable en France métropolitaine jusqu'au 19/08/2015 sur réseaux et mobiles compatibles. Kit mains-libres recommandé.

(1) Prix de vente conseillé au 09/07/2015. Le réseau des boutiques étant composé d'indépendants, les prix peuvent varier. (2) Offre différée de remboursement pour l'achat d'un ALCATEL ONE TOUCH IDOL 3 d'un montant supérieur ou égal à 51 € pour la souscription à cette offre, valable jusqu'au 23/08/2015. (3) Soit un coût total de 1 € + 8 € x 24 mois = 193 €. (4) Non compatible avec le Programme Changer de Mobile. (5) Le DAS (débit d'absorption spécifique) des téléphones mobiles quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques, pour une utilisation à l'oreille. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2 W/kg. ALCATEL est une marque déposée d'Alcatel-Lucent utilisée dans le cadre d'une licence par TCT Mobile Limited. ONE TOUCH est une marque déposée de TCT Mobile Limited. Orange, SA au capital de 10 595 541 532 € - RCS Paris 380 129 866.



Aferim ! de Radu Jude

Une farce roumaine picaresque et ravageuse façon western. Bluffant.

En 1835, Costandin, un policier, et son fils poursuivent à cheval dans la campagne roumaine un esclave gitan coupable d'avoir fricoté avec la femme d'un seigneur. Une (bonne) surprise de la part de Radu Jude qui jusque-là s'en était tenu à la comédie de situation limite sado-maso, dans un cadre urbain habituel.

Avec ce film d'époque en costumes, en 35 mm noir et blanc, qui a tout du western fordien, mâtiné de l'humour de *Django Unchained* et de la bizarrerie de *Dead Man*, le cinéaste montre un sens de l'espace et de l'épique insoupçonné, sans pour autant sacrifier le sujet à la mise en scène. Il redouble de sarcasme et de cruauté avec ce personnage de policier obtus, faisant figure de formidable épouvantail raciste.

Mais la charge contre le racisme n'est qu'un effet collatéral de l'épopée. Si le sort des Gitans (ou Roms), que l'épouvantail ambulant appelle des corbeaux, est le moteur du récit, ils restent assez périphériques. L'essentiel est la progression chaotique des personnages par monts et par vaux, à travers villes et campagnes. Le mot clé est "picaresque", à quoi on peut ajouter

"carnavalesque" et "bouffon". C'est pourquoi l'aspect le plus jubilatoire est le dialogue, et en particulier la logorrhée de Costandin, qui devise à voix haute en mêlant ses préjugés, ses clichés grossiers aux réflexions racistes et aux insultes les plus crues.

Vision cinglante et cinglée d'un XIX^e siècle affreux, sale et méchant (inspiré d'authentiques documents d'époque), stagnant dans l'esprit médiéval et la féodalité – comme le confirment les séquences édifiantes avec le boyard (seigneur), aussi violent que son couvre-chef en forme de bulbe est comique, qui est de la trempe de Calvin Candie (l'esclavagiste de *Django Unchained*).

Charge ouvragée et saisissante sur l'obscurantisme, qui ne se cantonne pas à la dénonciation ni même à la simple satire. En contrepoint d'une forme splendidement travaillée, Jude offre un jeu de massacre à la drôlerie dévastatrice. Bref, un seul mot : *aferim* !, (bravo !) **Vincent Ostria**

Aferim ! de Radu Jude, avec Teodor Corban, Mihai Comanoiu, Toma Cuzin (Rou., Bul., Rép. tch., Fr., 2015, 1 h 48), en salle le 5 août

Un thriller à visée psychédélique qui s'auto-asphyxie dans la surenchère décorative.

L'héroïne est une dactylo timide dont la puissance sexuelle ne demande qu'à éclater. Censée ramener à bon port la décapotable de son patron, elle décide

Playlist vintage, ameublement pop, érotisation à tout bout de champ : il est clair que Joann Sfar a avant tout voulu fabriquer un "objet", or c'est là que le bât blesse. *La Dame dans l'auto...* étouffe sous cette volonté permanente d'installer des ambiances, d'épouser les codes de la représentation d'une époque selon une méthode de travail où Sfar est moins le réalisateur de son film que son directeur artistique, son designer. D'autant que plus le film se trouve ainsi sophistiqué,

Ce rendu suffoquant sape tous les enjeux plus subtils que le film aurait pu tenter de faire résonner (il est notamment question de la culpabilité des Français d'après-guerre dans le roman) – or pour résonner, il faut de l'air, et malheureusement tout ce que *La Dame dans l'auto...* met en œuvre pour se montrer pénétrant ne le rend que d'autant plus hermétique. **Théo Ribeton**

WAITING FOR CINEMA
PRÉSENTE

77

screen
man



Ted 2

de Seth MacFarlane

L'oursin malotru revient en toute petite forme dans un buddy movie à l'humour aseptisé.

Second volet des aventures de John et de son nounours ordurier, *Ted 2* propose un programme moins calibré que le premier volet, qui avait pris le parti de respecter l'ordinaire du genre bromance en mettant dos à dos l'insouciance des bons copains et les nécessités de la vie conjugale. Beaucoup plus désorganisé, le come-back des deux personnages fait l'effet d'une sorte de pénurie de scénario.

On pourrait croire à première vue que Seth MacFarlane déshabille justement Ted de son uniforme ciné, notamment en dégagant le personnage de Mila Kunis et en se laissant porter par des principes de récit plus fouterques, directement hérités de son travail à la télévision – soit *Les Griffin* et *American Dad!*, sitcoms familiales en animation à l'humour vif et ultraréférencé, qui ont peu à peu vampirisé leurs ancêtres *Les Simpson*.

Or il semblerait plutôt que MacFarlane ait jeté le bébé avec l'eau du bain en dilapidant l'esprit de petite fable qui rythmait en douce le premier épisode. Sous la forme d'une simple enfilade de vannes, *Ted 2* a perdu de vue son concept : le récit semble écrit pour deux héros humains. Il y a bien une histoire de procès dont l'issue doit décider si Ted est une personne ou un bien meuble, mais ce n'est que le rail de l'histoire, et pas l'imprégnation profonde du film :

tout simplement, le principe assez malin du "nounours pour adultes" n'est plus.

A cela ne succède qu'un buddy movie émaillé de gags crados et de guest stars qui a franchement de quoi filer la nausée. Et pas tant par son côté salasse (qui peut même donner des moments plutôt drôles, notamment une séquence à la banque de sperme directement tirée d'un épisode des *Griffin*) que par son manque de sincérité : le côté mal élevé du film semble absolument chiqué. Il y a quelque chose de totalement emprunté dans cette façon qu'a MacFarlane de mettre à contribution toute la quincaillerie hollywoodienne de la débauche et des ados attardés, en respectant une sorte de manuel de mauvaise conduite à peine moins normatif que les précis de bonnes manières de Nadine de Rothschild, avec son arsenal de bangs flambant neufs astiqués comme un service d'argenterie.

Ce n'est pas très étonnant de la part de l'intéressé, qui demeure, même dans ses moments de réussite, la figure de proue d'un humour désinfecté, déambulant dans les rayonnages de la pop culture pour tout y passer à l'eau de Javel avant de nous le remettre sous le nez. Sauf qu'en quinze ans d'existence, il mouline encore souvent à vide, et n'a presque rien inventé tout seul. **Théo Ribeton**

Ted 2 de Seth MacFarlane, avec Mark Wahlberg (E.-U., 2015, 1 h 55), en salle le 12 août

Renaissances de Tarsem Singh

avec Ryan Reynolds (E.-U., 2015, 1 h 56), en salle le 29 juillet

Salmigondis SF à vibrations métaphysico-existentielles. Un peu indigeste.

Ce n'est bien sûr pas une surprise, mais *Renaissances* ne se mesure pas du tout aux mastodontes estivaux entre lesquels il est venu discrètement se loger : on le rangera plutôt dans la catégorie des bidules SF à miniconcepts un poil neuneus, soit ici l'occasion offerte à un milliardaire à l'article de la mort (Ben Kingsley), de se réincarner dans un jeune corps (Ryan Reynolds). Hélas, la bonne ambiance (clubbing, planche à voile, etc.) n'est que de courte durée : l'intéressé découvre bientôt que le corps qu'il occupe n'est pas né dans une éprouvette mais a bien appartenu à un pauvre homme, laissant derrière lui femme et enfant.

On ricane un peu devant ce scénario franchement étroit, rapiécé ici et là par des astuces clownesques (bingo, l'ancien occupant du corps de Damian était un Marine, du coup il savate encore comme un chef !). Mais autant il est vite clair que *Renaissances* plafonnera au niveau des petites pièces montées d'un apprenti Christopher Nolan, autant il fait tout de même preuve d'un esprit assez joueur, devenant *in fine* un "qui est qui ?" pas si déplaisant où les méchants se réincarnent en série et les identités passent de visage en visage, façon parodie de *Mission: Impossible*. Dont le nouvel opus sort également durant l'été. Joli coup de coude à son voisin de table. **T. R.**



"BONHEUR ABSOLU ! (...) LA TOUCHE KING HU EST UNIQUE."

LE CERCLE, XAVIER LEHERPEUR



SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES

A TOUCH OF ZEN

UN FILM DE KING HU

ACTUELLEMENT
AU CINÉMA

NOUVELLE RESTAURATION 4K

CINE +
Classic

Slate.fr

Sofilm

CAHIERS
CINEMA

inRockuptibles

Le Monde

SDI

ADAP
LABOR

avec la participation de
CNC

Les Films
L'Espresso

台灣電影
Taiwan Film

CARLotta

À PARTIR DU 12 AOÛT, DÉCOUVREZ AUSSI UN FILM MAJEUR ET INÉDIT DE KING HU
DRAGON INN EXCLUSIVEMENT AU CINÉMA

WWW.CARLOTTAVOD.COM



Coup de chaud de Raphaël Jacoulot

La vie estivale d'un village troublée par d'incessants menus larcins. Un film noir sous la canicule.

Il fait chaud, cet été, dans le petit village de carte postale dont la tranquillité est perturbée par la sécheresse, et aussi un peu par Josef, le fils des Gitans, légèrement retardé, qui fait pétarader sa petite voiture aux heures creuses et fiche la trouille aux vaches.

Après *Barrage* et *Avant l'aube*, Raphaël Jacoulot poursuit sa radiographie du territoire français, confirme sa prédilection pour les intrigues de roman noir qui ajoutent au cahier des charges du suspense l'étude psychosociologique d'un lieu, d'une communauté. Avec un vrai sens du récit, de la montée en tension et de la dialectique entre ce qui est montré et caché au spectateur, Jacoulot tricote une pelote adroite entre la débilité débonnaire de Josef, une suite de petits faits divers aussi désagréables que d'origine mystérieuse (on vole la pompe municipale, des outils chez le menuisier...), et le portrait patient de la communauté villageoise (le maire, l'épicier, la fermière forte en gueule, l'artisan nouvellement arrivé, les jeunes qui s'ennuient... tous excellemment joués par des comédiens de première bourre).

Les villageois finissent par soupçonner Josef de toutes les avanies de cet été caniculaire. De son côté, le spectateur s'interroge. Josef est vraiment bizarre et imprévisible, frustré sexuel, kleptomane,

littéral idiot du village. Mais il existe aussi des rivalités entre agriculteurs. Et puis le nouveau menuisier n'a pas toujours l'air très net. Jacoulot lance des pistes sur le ou les coupables potentiels mais veille à toujours maintenir le spectateur dans l'incertitude morale quant à chaque protagoniste.

Coup de chaud convoque en filigrane les films de chaleur (*La Poursuite impitoyable*, *La Fièvre au corps*, *Canicule...*), les films de communauté perturbée (*Les Inconnus dans la ville*, *Le Corbeau*, *38 témoins...*), et si on pense souvent à une certaine tendance ancienne du cinéma français d'observation sociale, la dernière partie nous a semblé plutôt langienne, avec son questionnement moral et sa perturbation de ce qu'on avait vu auparavant, ou cru voir.

S'il a parfois la main de l'écriture un peu lourde (l'insistance sur la chaleur), s'il n'est pas un inventeur de formes, Raphaël Jacoulot s'affirme comme un très solide fabricant de films noirs, prenants, complexes, qui savent aussi regarder cette part de la France contemporaine moins visible, celle qui vit loin des villes.

Serge Kaganski

Coup de chaud de Raphaël Jacoulot, avec Jean-Pierre Darroussin, Karim Leklou, Carole Franck, Grégory Gadebois, Isabelle Sadoyan (Fr., 2015, 1 h 42), en salle le 12 août

Tsili d'Amos Gitai

avec Sarah Adler, Meshi Olinki, Adam Tsekhman (Isr., Fr., Rus., 2014, 1 h 28), en salle le 12 août

L'errance d'une rescapée de la déportation, dans une construction qui s'enlise.

Tsili raconte l'errance d'une jeune femme partie se cacher dans la forêt ukrainienne après que sa famille a été déportée dans un camp. En déployant un dispositif formel proche de l'ascétisme, fait de longs plans-séquences légèrement décadrés, Amos Gitai donne à voir la survie prosaïque de cette rescapée de la déportation, dans une forêt prise au cœur d'un invisible conflit. Hors-champ, la guerre est traitée comme un élément constitutif de l'environnement.

Au chant des oiseaux et au bruissement des feuilles se mêlent les déflagrations d'obus et le vrombissement de bombardiers, retraçant une fois de plus l'éternel mythe du paradis violé.

Si l'ouverture du film, longuement mutique, saisit par l'aridité de sa mise en scène, la seconde partie, plus traditionnelle, peine à captiver. Après une rencontre fortuite avec Marek, un autre rescapé, Tsili fuit la forêt pour retrouver un groupe de survivants avec lequel elle entame un exode désespéré. Réduit à sa plus simple expression, le montage se contente d'enchaîner des séquences séparées par des fondus au noir, amputant le film de toute continuité dramatique. L'austérité de la réalisation, à propos dans la première moitié du film, enlise la seconde dans une apathie formelle qui desserre un récit largement ressassé.

L. M.



The Rose

de Mark Rydell

Reprise d'un grand succès début eighties.

Le biopic imaginaire d'une rock-star inspirée de Janis Joplin, interprétée de façon magistrale par Bette Midler.



Vaguement inspiré de la vie de Janis Joplin, *The Rose* suit la trajectoire tumultueuse d'une rock-star hissée au rang d'icône dans les Etats-Unis de la fin des sixties. Harassée par une tournée qui n'en finit pas, rongée par l'alcool et accablée par le poids de sa célébrité, Mary Rose Foster (*The Rose*) projette de prendre une année sabbatique après un ultime concert.

Bette Midler, elle-même vedette de la scène américaine dans les années 70, lance sa carrière cinématographique et signe une performance totale. Incandescente de bout en bout, l'actrice donne vie aux états d'âme contradictoires qui affligent la chanteuse, le va-et-vient permanent entre joie extatique et désespoir sidéral. Dans des scènes

de live endiablées, mises en scène de manière quasi documentaire, elle chante à tout rompre, se contorsionne sur scène et électrise la foule.

Au gré d'une scène pittoresque, on la retrouve arpenteant un sauna gay à la recherche de son amant, encore parée de ses habits de scène, avant de s'égosiller dans un cabaret transgenre. Mais derrière les élans outranciers se terrent de profondes fêlures et ce lâcher-prise n'est qu'un rôle expiatoire, une parenthèse éphémère sous le feu des projecteurs. Car *The Rose* trimballe un spleen insondable comme on traîne un vieux baluchon. Prise au piège de son succès, elle est devenue le porte-voix de toute une génération, elle qui, il n'y a pas si longtemps, placardait

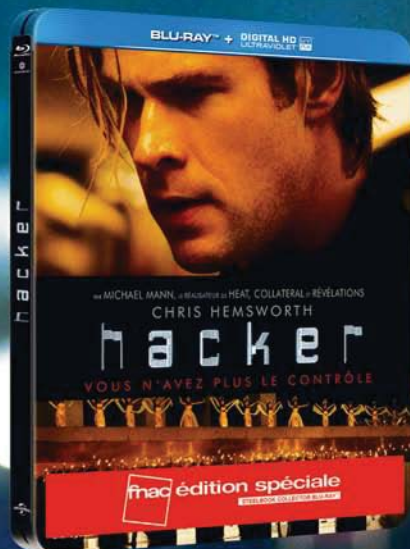
sur les murs de sa chambre les posters de ses idoles. Dans un terrible paradoxe, sa célébrité fulgurante et le culte que des millions de personnes lui vouent n'ont d'égal qu'une accablante solitude. C'est là toute la beauté tragique du film.

De retour dans sa ville natale pour donner un dernier concert, *The Rose* s'isole dans une cabine téléphonique sur le parking vide de son ancien lycée. Et alors que la ville entière l'acclame, que d'immenses néons à son effigie illuminent le ciel, elle, plus seule que jamais, s'abandonne à d'anciens démons. **Léo Moser**

The Rose de Mark Rydell, avec Bette Midler (E.-U., 1979, 2 h 05), **reprise**, en salle le 29 juillet

HACKER

En Blu-Ray™ - Boitier métal, également disponible en DVD et Blu-Ray™.



ÉDITION SPÉCIALE FNAC

AVANTAGE ADHÉRENT

5€

EN CHÈQUE CADEAU*

*Offre réservée aux adhérents sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5 euros Fnac. Le cumul de 10€ sur le compte de fidélité donne droit à un chèque cadeau de 10€ valable pour un achat de plus de 10€. Le chèque cadeau Fnac est valable en magasin FNAC et sur fnac.com pour un achat de plus de 10€ hors livre, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, billetterie et voyage. Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération et sur fnac.com (produits vendus et expédiés par fnac.com). Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents, dans la limite des stocks disponibles.

fnac

les **inRockuptibles** **oui FM** **W9**

ENCORE PLUS SUR **FNAC.COM**



La Niña de fuego de Carlos Vermut

Un thriller clinique et glaçant qui joue audacieusement sur les ellipses.

Curieusement, le titre original de ce thriller psychologique espagnol est en anglais : *Magical Girl*. Dommage qu'on ne l'ait pas conservé, car il se réfère à une héroïne type de manga (*Magical Girl Yukiko*), qui est au cœur de cette histoire terrible. *La Niña de fuego* est une vieille chanson certes entendue dans le film, mais, si on traduit ce titre littéralement – “La Fille de feu” (rien à voir avec Nerval) – il constitue une sorte de contresens par rapport à ce que dégage le film.

Ce deuxième long de Carlos Vermut, continuateur doué d'Almodóvar (dans sa veine clinique), brille avant tout par sa froideur, et son personnage principal, Bárbara, figure gothique qui est la fille magique du titre original (mais elle n'est pas la seule), a quelque chose de glaçant. Les cadrages méticuleux, les images diaphanes, souvent surexposées, les décors presque austères, une rétention permanente, se combinent à un jeu audacieux avec l'ellipse et le hors-champ qui déterminent le style du film. Ce travail de décantation et de distanciation se complète par d'audacieux flash-backs, qui contribuent à complexifier un récit conçu comme un engrenage infernal, clos sur lui-même comme un ruban de Möbius.

Sur ce plan, c'est désespérant et frustrant : jamais on ne verra les horreurs passées et présentes qui sont suggérées. Uniquement

leur conséquence. De grands pans du récit lui-même seront sacrifiés au profit du choc que leur absence et leur aboutissement peuvent provoquer. C'est pourquoi ellipses, hors-champ, et même flash-backs sont intimement liés dans ce thriller. Ils recèlent les failles envoûtantes grâce auxquelles la tragédie évolue et devient inexorable.

Tout part de la leucémie d'un enfant, Alicia, la fille de Luis, un modeste chômeur.

C'est l'autre *magical girl* du film, dont la passion pour les mangas va déclencher un processus fatal, une réaction en chaîne impliquant principalement Luis et Bárbara, jeune femme borderline au passé trouble... Du désespoir au chantage, en passant implicitement – jamais de points sur les *i* chez Vermut – par la prostitution, le sadomasochisme, la folie et (plus explicitement) le meurtre, le cinéaste dessine une extraordinaire carte du malheur.

En définitive, une proposition très inventive de réécriture du mélodrame. Vermut dépoussière le genre, substituant la netteté du trait et le sens de la synthèse aux sentiments dégoulinants, aux trémolos. Pour faire un parallèle osé avec l'avant-garde de la gastronomie espagnole, on pourrait parler de mélo moléculaire. Ce qui n'exclut ni le trouble ni l'émotion. Au contraire. **Vincent Ostria**

La Niña de fuego de Carlos Vermut, avec Bárbara Lennie (Esp., 2014, 2h07), en salle le 12 août

La Face cachée de Margo

de Jake Schreier

avec Nat Wolff (E.-U., 2015, 1h49), en salle le 12 août

Comédie romantico-adolescente digne de notre vieille Bibliothèque rose.

Tirée, comme *Nos étoiles contraires*, d'un best-seller de John Green, scénarisée et produite par la même fine équipe, cette teen-ânerie a détourné du droit chemin Jake Schreier, auteur d'un premier film plus personnel, *Robot and Frank*. Pour Schreier, c'est un peu comme s'il passait du statut d'artisan respectable à celui de directeur de supermarché. Il propose ici un produit lisse, un ersatz cheap de rébellion ado : Quentin, lycéen bien élevé, est entraîné une nuit par Margo, sa piquante voisine, à commettre des canulars vengeurs. A la suite de quoi, elle disparaît de la ville... Quentin mène l'enquête avec ses copains geeks.

On n'est pas très loin des expériences torrides du *Club des cinq* ou du *Clan des sept* qui nous faisaient vibrer à 10 ans. La présence de la sourcilante mannequin Cara Delevingne dans le rôle de Margo n'est même pas un argument de vente crédible. Elle joue l'effigie invisible pendant qu'on suit mollement les recherches laborieuses des trois geeks. Zzzz...

Le genre de somnifère empoisonnant dont la prise malencontreuse devrait être immédiatement suivie d'un antidote. Pour se réveiller, on conseille le radical et décoiffant *It Follows* de David Robert Mitchell. **V. O.**



★ MUSÉE DU QUAI BRANLY
là où dialoguent les cultures



L'INCA^{ET} LE CONQUISTADOR

#IncaEtLeConquistador

www.quaibranly.fr



Exposition

23/06/15 - 20/09/15



m-ticket - FNAC Tick&Live - Fnac 0 892 684 694 (0,34€/minute) www.fnac.com - Ticketnet 0 892 390 100 (0,34€/minute) www.ticketnet.fr - Digitick 0 892 700 840 (0,34€/minute) www.digitick.com

Portrait de Pizarro par Amable-Paul Coutan © RMN-Grand Palais (Château de Versailles), photo Franck Raux. Figurine masculine. Amérique © musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Valérie Torre



Gary Cooper dans
Cape et poignard

La chasse ou la cape

Reprise en salle de deux Lang américains :
le magistral **Chasse à l'homme**, le méconnu **Cape et poignard**.

Quelle est la différence entre un chef-d'œuvre et un film mineur ? La ressortie en salle le même jour de deux films de Fritz Lang, *Chasse à l'homme* (*Man Hunt*, 1941) et *Cape et poignard* (*Cloak and Dagger*, 1946), est peut-être l'occasion de poser cette question stupide. Stupide pas seulement parce qu'elle fait appel à des catégories fixes, avec la visée de rendre objectifs des jugements liés à l'histoire de la réception des films – donc à l'histoire "tout court" et à son écriture transformable. Stupide aussi parce que tel "film mineur" se verra défendu comme un "chef-d'œuvre" précisément à cause de ses qualités mineures, et nombre de "chefs-d'œuvre" retourneront à l'état de minorité, selon la règle obsessionnelle de la révision des jugements.

Man Hunt est un chef-d'œuvre en ce qu'il est le film d'une seule idée, qui est celle de son titre et celle à l'œuvre dans chacun de ses plans. Il obéit au bon vieil

adage qui veut qu'un grand film propose à la fois une vision du monde et une vision du cinéma, les deux étant, si possible, la même. L'histoire des hommes, c'est l'histoire de la chasse à l'homme ; et le cinéma, aussi. Capable à la fois de traquer et de montrer qu'il traque, ce dernier révèle, en s'exposant lui-même, le mouvement réel de la politique, de l'histoire, de l'existence, etc.

Un grand chasseur tient Hitler à portée de fusil, ne tire pas, et se voit poursuivi à son tour comme une bête, de clairière en terrier. C'est aussi un film absolument surexcitant, comme on imagine que doit l'être une bonne battue (dont le gibier serait la chasse elle-même).

Mais *Cloak and Dagger* ? Pas le film d'une seule idée, peut-être de plusieurs, peut-être d'aucune. Sa faute mineure serait-elle de ne pas confondre sans reste ce qu'il raconte et la façon dont il le met en scène ? Mais une telle non-coïncidence est-elle possible pour un film ?

Disons que *Cloak and Dagger* ne surenchérit pas sur l'exposition de ses propres moyens. C'est surtout un film d'après-guerre, moment (en tout cas pour un rapide comme Lang) de la révision des jugements : non plus la surexcitation de la lutte, mais déjà le relevé de ses creux. Après-guerre, début de la froide, âge atomique.

Pendant la guerre, un grand physicien nucléaire devient un espion de l'OSS (pré-CIA) pour retrouver ses homologues tenus en otage par les nazis. Cela s'avère difficile, et le film raconte autre chose : sa rencontre avec une coriace partisane italienne, Gina, et l'impact du fascisme et de la guerre sur sa vie à elle. Pour parler du scandale de la rencontre entre Roberto Rossellini et Ingrid Bergman, leur fille Isabella disait : "Imaginez aujourd'hui qu'une grande star d'Hollywood parte se marier avec un réalisateur irakien ou syrien", selon la règle obsessionnelle de la comparaison des

époques. Reste qu'il y a très peu de Gina dans le cinéma hollywoodien, en 1946 comme aujourd'hui.

La résistance, non pas comme vision du monde et du cinéma, mais comme événement dans une vie et ses conséquences. Le physicien apprend à tuer un homme à mains nues, la pianiste apprend à ne pas penser à la beauté du monde, événements qui changent la vie, sans pour autant en révéler la structure profonde. Ni chef-d'œuvre ni film mineur ? Prenons la voie, facile ou stupide, d'une fuite du jugement, qui est celle que prend le film lui-même tout en la rendant visible. *Cloak and Dagger* est l'histoire d'un scientifique qui avoue ne pas pouvoir écrire la formule décrivant la structure d'une pomme. Plus tard, il la mange. Une vision. **Luc Chessel**

Chasse à l'homme
[E.-U., 1941, 1 h 45, **reprise**];
Cape et poignard
[E.-U., 1946, 1 h 46, **reprise**]
de Fritz Lang, en salle le 5 août



il est libre, Mac

Des mélodies liquides et désinvoltes qui acoquinent la soul music et le rock slacker : **Mac DeMarco** signe un retour solaire, sans contraintes ni frontières.

Tokyo, Copenhague, Montréal, Paris, New York, Buenos Aires... Pour Mac DeMarco, les années passent et les aéroports se ressemblent. Depuis trois ans, le Canadien enchaîne sans relâche les décalages horaires d'une tournée aussi éternelle que l'immuable bonne humeur qui parcourt chacun de ses concerts. Après le succès confidentiel de son groupe de lycée (Makeout Videotape) et celui beaucoup plus global de ses trois albums solo publiés entre 2012 et 2014 (*Rock and Roll Night Club*, 2 et *Salad Days*), Mac est déjà de retour avec *Another One*, un mini-album passionnant d'aisance et de décontraction. Huit nouveaux morceaux qu'il accompagnera évidemment sur les scènes du monde entier, histoire de désamorcer l'impatience démesurée des spectateurs qui espèrent le retour du héros slacker des années 2010.

Rencontré grâce à la magie virtuelle des communications connectées, le musicien de 25 ans semblait prêt à

rejoindre le seul et unique domicile fixe que le succès lui autorise : son siège d'avion. *"En ce moment, je profite enfin d'être au calme, chez moi, à New York. C'est vrai qu'on a pas mal tourné avec le groupe ces dernières années, et c'est parfois difficile de trouver la force de se remotiver pour enchaîner des dates tous les soirs. Mais il me tarde de repartir pour enfin jouer les nouvelles chansons et recommencer un nouveau cycle."*

Malgré les contraintes et le désordre organisationnel qu'elle impose, la vie de tournée n'a pour l'instant pas étanché la soif de mélodies liquides et désinvoltes de Mac DeMarco. *Another One* en est d'ailleurs la preuve la plus marquante. Et le témoin gracile de la maturité sonique d'un véritable compositeur, trop souvent réduit au simple rôle d'amuseur. Si sur scène DeMarco aime jouer la déconne en orchestrant les pitreries de ses musiciens, sa signature musicale se précise à mesure que sa discographie s'étoffe. Les rageux

Ecoutez les albums de la semaine sur

les **inRocks.com**

avec

DEEZER



Coely Brown

“j’essaie de rester détendu, cool et fidèle à la personnalité qui était la mienne quand je traînais entre deux boulots alimentaires à Montréal”

Tout comme le premier disque du Yellow Magic Orchestra, qui m’a littéralement ouvert les portes de l’utilisation du synthétiseur. Plus récemment, Forever Dolphin Love de Connan Mockasin a été une vraie révélation. Cet album a complètement changé ma façon d’utiliser les effets de guitare. Connan et moi sommes devenus bons amis depuis, j’aime vraiment ce mec.”

Comme sur *Salad Days*, l’influence de Connan Mockasin sur le jeu de guitare de DeMarco inonde la quasi-totalité d’*Another One*, collection moins dense mais beaucoup plus addictive que l’album qui l’avait consacré l’année dernière. Face au succès parfois flippant qui peut conduire certains de ses fans à dépenser plus de 20 000 dollars pour s’arracher sa paire de Vans pourries sur internet, Mac DeMarco garde la tête froide : “Je ne lis pas trop ce qui se dit sur moi sur internet ou dans les magazines. J’essaie de rester détendu, cool et fidèle à la personnalité qui était la mienne quand je traînais entre deux boulots alimentaires à Montréal. J’ai la chance de pouvoir vivre de ma musique confortablement, de sortir des albums et de faire le tour du monde pour en jouer les chansons. Ça a toujours été une sorte de rêve inaccessible quand j’étais ado, donc j’essaie de continuer à faire mon truc le plus longtemps possible.”

Comme pour confirmer la stabilité de son tempérament malgré l’explosion de sa popularité, le dernier morceau d’*Another One* se termine par un message vocal du chanteur qui indique son adresse exacte à New York, et invite les auditeurs à passer boire le café chez lui. On parie que le premier à frapper à la porte portera des chaussures de skate rouges et trouées.

Azzedine Fall

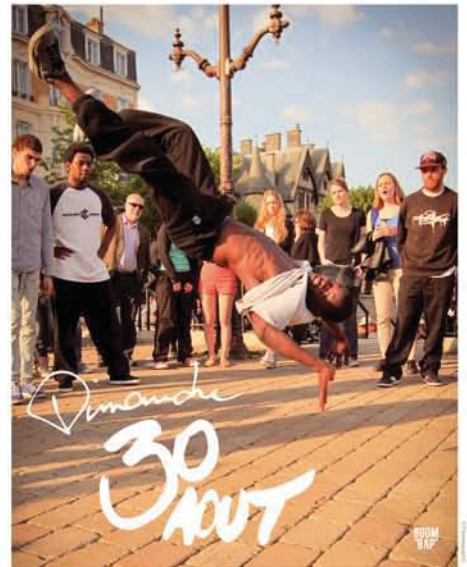


●●●●●
album *Another One*
(Captured Tracks/
Differ-ant)

vous diront que rien ne ressemble plus à une chanson de Mac DeMarco qu’une autre chanson de Mac DeMarco. Ils auront sans doute raison. Mais leur clairvoyance circonstancielle ne doit pas vous détourner de l’extrême privilège qui consiste à suivre en temps réel l’évolution d’une œuvre aussi riche, personnelle et continue que celle du Canadien. La torpeur moite et sensuelle qui enrobait le souffle de *Rock and Roll Night Club* a progressivement laissé place à une zone de confort ultra-fraîche où les morceaux, de plus en plus solaires, se répondent d’année en année dans une expression familière.

Pour casser ce qui pourrait commencer à ressembler à une routine, Mac n’a pas hésité à insérer quelques ruptures de rythme inattendues. Comme sur *Just to Put Me down* et *A Heart Like Hers*, deux des meilleurs morceaux du presque album dont la structure et les refrains flirtent carrément avec la soul music. Une posture nuancée par le chanteur : “J’aime le r’n’b. Pete, mon ancien guitariste, était à fond là-dedans, et il a essayé de me convertir. Mais je reste surtout un rock’n’roll kid. Quand on s’est rencontrés, on écoutait énormément Pavement. Et puis, j’ai saigné des gros albums des années 90 comme ceux de Weezer et de Yo La Tengo. Plastic Ono Band, le premier album de John Lennon, est une de mes grosses influences.

Velours



BLOCK PARTY.

YOUNG BLOOD BRASS BAND
DJ CAM
COELY
...

PLACE DU FORUM - REIMS
MUSIQUE DANSE SPORT ART VISUEL RESTO
GRATUIT





Laura Lynn Patrick

(Re)Born Ruffians

We Made It, "nous l'avons fait", annonce le nouveau single des Born Ruffians, héros de la pop débraillée et des hymnes pour pirates joyeux. Oui, ils l'ont fait, et bien fait : les Canadiens reviennent début octobre avec l'album *RUFF*, qui met déjà du baume au cœur aux fans des jouissifs souillons. Double joie : génial sur scène, le groupe jouera le 10 octobre à Metz et le 14 à Paris dans le cadre du MaMA.



mort de Dieter Moebius

Dieter Moebius, musicien du groupe Cluster et pionnier des musiques électroniques, est mort le 20 juillet à 71 ans. Il avait formé avec Hans-Joachim Roedelius de Cluster et Michael Rother de Neu! le supergroupe Harmonia entre 1973 et 1976. Hasard du calendrier, un coffret consacré au groupe est annoncé pour le 23 octobre. *Harmonia - Complete Works* réunira cinq vinyles, dont un live de 1974 et le double *Tracks & Traces* enregistré avec Brian Eno, grand fan du groupe.

Marrakech en fête

L'été des festivals continue à la rentrée. Du 11 au 13 septembre, Marrakech sera la capitale de l'électro avec la première édition du festival Oasis. Au programme : Agoria, Derrick Carter, Ame, Cassy, Matthew Dear, Tee Mango ou encore Will Saul. Un projet ambitieux et neuf, qui rapproche les publics et les genres : rendez-vous sous le soleil marocain. theoasisfest.com



Inna Modja revient aux sources

L'époque *French Cancan* (*Monsieur Sainte-Nitouche*) semble déjà très loin quand on écoute le nouveau single d'Inna Modja, *Tombouctou*. Davantage tournée vers ses racines, la chanteuse malienne s'éloigne de l'anglais pour finalement chanter (et rapper) dans sa langue natale, le bambara. En tournée à partir de l'automne, Inna Modja sera en concert le 2 octobre à la Cigale, à Paris, jour de la sortie de son nouvel album baptisé *Motel Bamako*.



Niels Aupert

Summer Fiction à Paris

On en parlait dans ces pages il y a peu : *Himalaya*, le nouvel album de Summer Fiction, projet de l'Américain Bill Ricchini, est un ravissement, un des grands trésors cachés de la pop de 2015. Bonne nouvelle, le monsieur sera en concert le 25 août sur la scène du Motel à Paris.

neuf



Nick Sotchi

The Prettiots

The Prettiots, pour The Pretty Idiots ? Parce que Kay, Rachel et Lulu ont vraiment l'air d'adolescentes attardées, leurs premières chansons sont mollassonnes et leurs textes ne volent pas très haut. Mais c'est là tout le charme de ces Brooklynennes récemment signées chez Rough Trade : gros potentiel de cool. theprettiots.com

Arnold Fish

On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même, alors Arnold Fish a bricolé son premier album seul – ou plutôt avec tous ceux qui cohabitent dans son esprit tordu. Son titre ? *In the Land of the Elephant Blues*. De quoi capter le délire mi-psychédélique, mi-psychotique d'un Lillois à découvrir d'urgence. arnoldfish.bandcamp.com



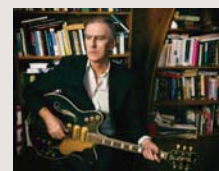
Steve Gullick

Mogwai

Mogwai célèbre cette année ses 20 ans, ce qui ne rajeunit personne sauf, peut-être, eux-mêmes. En marge de leurs concerts soufflants, les Ecossais préparent pour octobre un coffret triple de raretés et titres inoubliables, intitulé *Central Belters* et prouvant que, hier comme aujourd'hui, le groupe est sans âge sinon celui de l'éternité.

Robert Forster

Sept ans après *The Evangelist*, son dernier album, Robert Forster, cofondateur des Go-Betweens, sortira *Songs to Play*, un nouveau chapitre solo le 18 septembre. L'Australien donnera de ses nouvelles via le label allemand Tapete Records, qui promet que ce nouveau disque "ne ressemblera à rien de ce que le musicien a fait auparavant".



Stephen Booth

Albert Hammond, Jr.

Momentary Masters Infectious/Pias Coop

Rangé des excès, le guitariste des Strokes poursuit sa métamorphose sur un album solo lumineux.

Contrairement à ses deux albums précédents en solitaire, Albert Hammond, Jr. accepte de prendre la pose sur la pochette de *Momentary Masters*. Cette décision n'est pas un détail anodin : c'est justement sur ce troisième album qu'il semble enfin assumer son statut de songwriter et de chanteur à part entière. Sur la photo, son visage est zébré de lamelles noires et blanches, comme une hésitation entre l'ombre et la lumière.

Pendant longtemps, on l'a plutôt vu dans l'ombre : celle de son père, lui aussi musicien, chanteur et songwriter qui signa quelques morceaux à succès dans les années 70, mais aussi celle des Strokes, se satisfaisant de laisser le premier rôle à Julian Casablancas. Deuxième guitariste du gang new-yorkais avec Nick Valensi, il se distingue alors par son jeu épileptique et son afro explosive.

Depuis, l'avenir et le potentiel du groupe étant devenus plus qu'incertains, il s'est replongé dans sa carrière solo, débutée en 2006. On salue sa volonté de ne pas se répéter et d'aller de l'avant sur *Momentary Masters*.

En parallèle de cette évolution musicale, il faut préciser que pas mal d'aspects de sa vie ont changé. A 35 ans, il est désormais marié et sobre, ayant abandonné tous les excès qui firent sa réputation, y compris les excès capillaires – on ne le voit pas sur la pochette, mais il a dit adieu à son afro au profit d'une coupe courte assez banale.

Poli par une production lustrée, voire parfois étincelante, ce nouvel album rappelle les compositions de Phoenix (le groupe, pas la ville), pour ses ambiances entre rock et dreampop, son mélange de sonorités très peaufinées et plus abruptes, et pour son chant tour à tour lisse ou passionné.

L'ensemble est tellement homogène que sa reprise du *Don't Think Twice* de Bob Dylan se fonde à merveille au décor, mais les passages les plus convaincants restent les plus enflammés, quand le garçon apaisé et mature s'efface et que l'enfant terrible ressurgit brièvement. **Noémie Lecoq**

●●●●●

concerts le 13 novembre à Nantes, le 28 à Tourcoing, le 29 à Paris (Trabendo)
facebook.com/AHJofficial



Jason McDonald

**LE CABARET
VERT** 20 · 21 · 22 · 23
AOUT 2015
CHARLEVILLE-MEZIERES
RODEO TRIP EN ARDENNE



THE CHEMICAL BROTHERS · PAUL KALKBRENNER
CHRISTINE & THE QUEENS · LIMP BIZKIT · SELAH SUE
ETIENNE DANO · JURASSICS · BENJAMIN CLEMENTINE
HUBERT-FELIX THIEFAINE · MASTODON · TYLER THE CREATOR
JOHN BUTLER TRIO · JUNGLE · RONE · THE SHOES · FAKEAR
MAN OR ASTROMAN? · THE TOY DOLLS · ZEDS DEAD · SHAMIR · FUZZ
DRENCE · LIDO · KITTY, DAISY & LEWIS · SLAVES · DAN DEACON
SON LUX · WAND · VANDAL · AND MORE...



RÉSERVEZ VOS BILLETS EN MAGASIN, SUR VOTRE MOBILE ET SUR **FNAC.COM**



“programmer Dominique A et La Fosse, à l’époque, ce n’était pas aussi évident qu’aujourd’hui. Même François Hollande le cite maintenant”

suis pas un garçon qui calcule beaucoup... J’ai pris Gainsbourg parce que c’était le pionnier, c’est lui qui a tout fait basculer. Je l’avais invité une fois parce que j’avais programmé une émission consacrée au reggae. Autrement, ce n’est pas quelqu’un que je programmais régulièrement. Parallèlement, j’ai pu mettre des artistes moins connus que j’avais toujours défendus, comme Mendelson.

Qui étaient les héros français de C’est Lenoir ?

On a vite fait le tour. C’était Manset, Murat, Bashung bien avant *Fantaisie militaire*, Dominique A, Miossec...

Dans vos émissions, vous disiez programmer “de la musique pas comme les autres”. De quoi s’agissait-il au juste ?

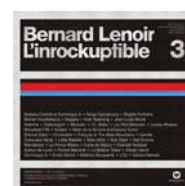
Je voulais jouer de la musique qu’on n’entendait pas ailleurs. Une musique qui était le contraire du mainstream, de la musique facile, de la variété ou de la soupe... Je voulais mettre la lumière sur une musique qui tirait vers le haut. Programmer Dominique A et *La Fosse*, à l’époque, ce n’était pas aussi évident qu’aujourd’hui. Même François Hollande le cite maintenant. (rires) La donne a changé.

Est-ce plus simple aujourd’hui de défendre ces artistes français ?

Il a fallu se battre pour imposer ces gens-là. Aujourd’hui, ça paraît normal d’avoir dans un programme des artistes un peu décalés. A l’époque, c’était différent. Les labels des majors s’intéressaient peu à ce genre de musique et d’artistes. Plus les artistes étaient intéressants, et moins il y avait de possibilités pour eux de trouver un abri dans une maison de disques, qui cherchait surtout des choses qui pouvaient fonctionner assez vite. Or ces musiques, souvent, demandaient un effort, du temps. Un boys band avec une bonne chanson pouvait faire un succès en vingt-quatre heures ; Dominique A, il lui a fallu vingt ans pour s’installer. **propos recueillis par Johanna Seban**

●●●●●

various artists Bernard Lenoir – L’inrockuptible 3 (Warner Music France)



French souvenirs

Quatre ans après son départ des ondes, **Bernard Lenoir** donne de ses nouvelles avec une compilation consacrée à la pop française. L’occasion pour celui qui fut longtemps considéré comme un passeur des musiques anglo-saxonnes d’évoquer son attachement à la pop d’ici.

Vous sortez une troisième compilation **Bernard Lenoir – L’inrockuptible**, consacrée cette fois à la pop française. Qu’est-ce qui a motivé ce choix ?

Bernard Lenoir – Mon esprit tordu probablement... (rires) C’est assez paradoxal d’avoir programmé essentiellement de la musique anglo-saxonne pendant des années et tout à coup de vouloir sortir une compilation consacrée aux artistes français. Mais il faut se souvenir que dans ces programmes de France Inter se glissaient toujours des Français. Et j’ai toujours porté beaucoup d’attention à des artistes qui, en France, avaient une démarche un peu décalée par rapport à ce qu’on appelait la variété.

Quel fut votre premier coup de cœur musical français ?

Le premier de tous, ça a été Manset dès 1968 avec son *Animal on est mal*. C’est toujours mon coup de cœur quarante ans plus tard. Quand j’ai entendu ça, je me suis dit que parmi tous ces gens qui racontaient des fadaises, il y avait quand même un mec qui arrivait avec des textes et quelque chose qui tirait l’ensemble vers le haut.

Comment avez-vous procédé pour agencer le tracklisting de cette compile ?

J’ai essayé de réunir les gens qu’on retrouvait le plus souvent dans mes programmes à l’époque. Puis j’ai fonctionné au coup de cœur. J’ai cherché des morceaux qui avaient laissé une trace chez moi. Ça a été très spontané : je ne

Ezra Furman

Perpetual Motion People

Bella Union/Cooperative/Pias

Barré, bariolé et flamboyant, le nouvel album d'un Américain inclassable.



Ezra Furman est un drôle de gus. Sapé comme une fille, chantant aussi, parfois, avec une voix de cantatrice, le musicien tient un blog où il s'amuse à étaler ses réflexions sur la vie, ses goûts musicaux, ses poèmes ou ses coups de gueule. Inconnu en France, l'Américain n'en est pourtant pas à son coup d'essai – le premier disque publié par l'écurie Bella Union est en vérité le troisième chapitre d'une discographie entamée en 2012.

Avant cela, le garçon officiait au sein de la non moins repérée formation Ezra Furman And The Harpoons. Sur *Perpetual Motion People*, d'ailleurs, Ezra Furman semble être un groupe à lui seul, voire dix groupes à lui seul, tant il pare ses morceaux d'arrangements abondants et s'amuse à passer d'un style à un autre. Tour à tour crooner, rockeur, chef d'orchestre d'une flamboyante troupe pop ou songwriter discret, Ezra Furman enchaîne costumes

et casquettes avec l'aisance d'un héritier de Bowie.

"J'en ai déjà marre de ce disque", chante-t-il même sur le titre *Ordinary Life*, comme pour mieux résumer son désir de ne pas être cantonné à un genre musical, ni à un genre tout court d'ailleurs.

Entre le blues et le punk, le folk et le glam-rock, ce *Perpetual Motion People* opère un va-et-vient constant, laissant s'échapper de l'ensemble une flamboyance, voire

un humour (*Pot Holes*), qui rappellent à notre souvenir certains travaux oubliés d'Hawksley Workman. Si l'ensemble vire un peu hystérique à la longue, on doit saluer le fait que son extravagance et son originalité n'empêchent pas Furman de signer de vraies chic chansons intemporelles (*Haunted Head*, *Woobly*), qui tiendraient debout sans les paillettes et les plumes.

J. S.



ezrafurman.com

Saint-Ouen
**espace
1789**



01 40 11 70 72
www.espace-1789.com

- Philippe Decouflé
- Jean Bellorini
- Yuval Pick
- Mickaël Phelippeau
- Anne Nguyen
- Gandini Juggling
- Akram Khan Compagny
- Dorothee Munyaneza
- Cecilia Bengolea,
François Chaignaud
et Ana Pi
- Collectif ildi! eldi /
Olivia Rosenthal

- Chloé Dabert
- Nathalie Garraud
& Olivier Saccomano
- Tomeo Vergés
- Emma Dante
- François Morel

2016

danse
théâtre
cirque
musique
cinéma

**-45% sur
tous les
spectacles
avec le Pass'**

inRockuptibles
nova
101.3 FM

2015

AVEC

LA

BILLETTERIE

LES SORTIES, C'EST
OÙ JE VEUX ET QUAND
JE VEUX !



- Le plus large choix de spectacles : les concerts les plus chauds, les festivals les plus intenses, les expos les plus coquines, les soirées les plus folles...
- Une billetterie sociale, personnalisée, innovante et pratique
- Toute l'année, des avantages pour les adhérents Fnac



Flashez ce code
pour télécharger
votre appli

Disponible sur
App Store

fnac

Réservez vos billets 24h/24 et 7j/7



Arnaud Le Gouëfflec

Deux fois dans
le même fleuve

L'Eglise de la Petite Folie

**Aussi discret que prolifique,
ce Breton mal connu
continue de séduire.**

Touche-à-tout est un terme qui semble avoir été inventé pour qualifier le Breton Arnaud Le Gouëfflec.

Ce quarantenaire est à la fois romancier, scénariste de BD, organisateur de concerts, professeur de français, patron d'une maison de disques et musicien. Compositeur aguerri (une quarantaine d'albums à son actif, et de multiples collaborations, avec Dominique A, Jad Fair, Damo Suzuki (Can) ou Eugène Chadbourne, dont il collectionne patiemment les innombrables disques), il se contente ici d'écrire les textes et de les chanter, confiant les musiques à Olivier Polard et les arrangements à John Trap, l'un de ses fidèles associés. La voix de Le Gouëfflec, fausement fragile, ce qui en décuple l'émotion, rappelle celle de Miossec. La comparaison s'arrête là. L'ambiance de ce beau disque se situe entre folk minimaliste et références post-punk (rythmique binaire, basse ronde et appuyée, sons de cloches épars, fins de morceaux qui partent en drone-ambient), offrant de nouveaux atours à ce qu'on appelle (encore ?) la chanson française. "Mieux vaut trouver la mort/Que de ne trouver rien", scande Arnaud dans le morceau d'ouverture. Vu le nombre de trouvailles, de petits secrets cachés, d'astuces mélodiques dénichées ici et là, on ne se fait pas de souci pour lui. **Franck Marguin**

● ● ● ● ●
arnaudlegouefflec.com

albums



Babx

Cristal automatique #1

Bison Bison/L'Autre Distribution

**Désormais sur son propre label, le lettré
Babx chante les poètes enragés.**

Moi, la poésie, je ne sais pas ce que c'est." C'est sur cette citation cassante de Ferré que s'ouvre *Cristal automatique #1*, album consacré à des auteurs qui ne se soucieraient jamais de "compter leurs pieds", comme le chantait ce même Ferré dans *Préface*, ni de définir quoi que ce soit, tout épris qu'ils étaient d'une "magie noire" – le mot est ici hurlé par Artaud – destinée à tirer de ses chaînes un langage moribond, car asservi à sa bête fonction sociale.

Baudelaire, Rimbaud, Genet, Artaud ou Césaire, Babx sait les dire ; il connaît le détachement du voyant, se trouve chez lui parmi les prophètes frappadings, les suppliciés tout sourire et les têtes fêlées parties en syphilis. Plutôt que d'adapter à la lettre les vers de ces âmes cramées, il en ressuscite la sorcellerie, triture le nerf toujours à vif de ces mots terribles taillés au poignard sur un ciel d'enfer. De sa voix revenue de tout, traînante ou furieuse, il articule les crimes, les giges du diable, les corps qui se disloquent, toute une baston d'organismes à bout et de noirceurs goguenardes. Et il les pare de maigres oripeaux de piano, de contrebasse et de guitare, ce qu'il fallait à cette radicale et salutaire plongée en poésie.

Louis-Julien Nicolaou

● ● ● ● ●
facebook.com/babxmusique





29, 30, 31 Octobre 2015

Grande Halle de la Villette

Björk Beach House Ratatat

Godspeed You! Black Emperor

Run The Jewels Battles Deerhunter

Spiritualized Kurt Vile & The Violators

Hudson Mohawke (Live)

John Talabot B2b Roman Flügel Ariel Pink

Rhye Father John Misty

Unknown Mortal Orchestra Health Hinds

Curtis Harding Destroyer Kirin J. Callinan

Hælos Rome Fortune Dornik Nao ...

PASS 3 JOURS 120 €

BILLET 1 JOUR 54 €

PLUS D'INFOS SUR WWW.PITCHFORKMUSICFESTIVAL.FR

CONVERSE

**Greenroom
session.fr**



adapteunmec.com

**digitick
.com**



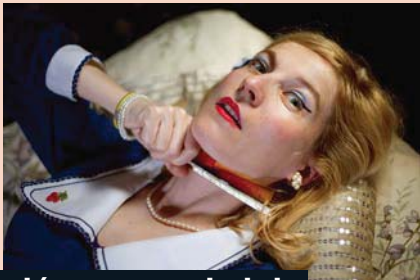
ANOUS PARIS



tsugi

DEEZER





Raphaël Neal

la découverte du lab

Victorine

Cette Chantal Goya sous GHB rivalise d'inventivité pour trouver les plus brillants jeux de mots et costumes.

Si le jour elle incarne un agent chic et choc pour ses artistes, le soir venu, la Bordelaise se métamorphose en Victorine, "bébé requin" croquant flonflon et Bescherelle à belles dents. Animatrice des open-mics des inRocks lab (avec son binôme musicien Kim Giani), meneuse de revue ou encore comique, Victorine collectionne des costumes à faire pâlir toutes les héroïnes du *Club Dorothée* (Sailor Moon, tiens-toi bien).

Traînant ses valises bourrées à craquer de serre-têtes et de farces et attrapes, cette ambassadrice du bon goût et de la variété française (avec un petit atout cœur pour France Gall) interprète ses chansons comme une vaste récréation. Désamorçant la mélancolie planquée dans les interlignes de ses paroles, elle accumule les jeux de mots équilibrés. Ainsi, derrière le titre coquin *Fukushima femme fontaine*, elle ressasse l'histoire d'une femme noyée de chagrin dans l'océan parisien.

Arrangé et réalisé par Gaël Etienne (Lescop, Marc Desse) et Aurélien Hamm (Apes & Horses), son premier ep sort sur le label Parissi la musique d'Edouard Rostand (*Trax Magazine*). S'y ajoutent deux remixes signés Plaisir de France qui concluent l'affaire sur le dance-floor. Et pour connaître l'expérience en immersion 360, rendez-vous le 26 septembre au Silencio (Paris) où Victorine sera accompagnée de ses amis musiciens (aussi accessoiristes, chauffeurs de scène et cascadeurs). **Abigaïl Ainouz**

ep *Désunis de l'univers* en écoute sur Deezer, disponible sur iTunes

retrouvez toutes les découvertes sur lesinrockslab.com



Jackien Joshua

Pins

Wild Nights Bella Union/Pias

Quatre nanas de Manchester font vrombir le moteur d'un rock désinvolte aux accents punks et sixties.

Envoyez la réverb, lâchez les cheveux, lâchez les chevaux, lâchez tout. Les quatre nanas de Manchester donnent des envies de cuir et d'eye-liner qui coule avec *Wild Nights*, le deuxième album du groupe, aux réminiscences punks et sixties. Véritable introduction messianique, *Baby Bhangs* promet monts et merveilles. *Young Girls* sonne comme un tube dont le mantra "I found the cure" fait étrangement écho au *I Fought the Law* des Clash.

On adore la désinvolture noire et sexy en diable de *Oh Lord*, qui donne envie de se trémousser dans de sombres sous-sols, collé aux baffles. Malheureusement,

l'album s'essouffle un peu par la suite. Sur *Molly*, Faith Vern chante : "Wild nights with Molly/She's got a hold on me", allusion, à peine déguisée, à la consommation de produits illicites (à moins que la chanteuse ait vraiment une super pote nommée Molly, qui sait...). On accroche sur son riff simple et ses temps marqués au tambourin-cymbales... mais on regrette que l'album ne soit pas un poil plus addictif et soit un peu trop coupé dans sa deuxième moitié. De jolies graines semées cependant. On reviendra pour la moisson.

Amandine Jean



wearepins.co.uk



Rayland Baxter

Imaginary Man ATO/Pias

Moins tradi, toujours joli, le deuxième album d'un pur produit de l'Amérique.

Quelque chose de Tennessee, dirait Johnny. Parce qu'avec ses pedal steels à tout-va et sa voix légèrement nasillarde, Rayland Baxter se place une bonne fois pour toutes en enfant de Nashville. Trois ans après son premier album, il continue en effet d'explorer l'héritage de la musique rurale américaine – avec surtout, évidemment,

l'ombre de Bob Dylan qui plane (le père musicien de Rayland, Bucky Baxter, est crédité sur pas mal d'albums de Dylan). Mais il y a une nouveauté dans ce deuxième album, joliment titré *Imaginary Man*. C'est que Rayland s'éloigne un peu des traditions pour développer un sens mélodique moins sec et des arrangements

plus souples, le tout dans une approche plus pop, plus contemporaine du songwriting. De la country music à Bon Iver et Scott Matthew, il n'y a qu'un pas que Baxter fils franchit en réinventant l'horizon de chez lui : Nashville Skyline, encore et toujours.

Maxime de Abreu



raylandbaxter.com



Death

N.E.W. Tryangle Records

Résurrection d'une grande anomalie du rock'n'roll, née dans la poudrière de Détroit.

En 1975, une fratrie black originaire de Détroit décoche une étrange bombe à fragmentation. La ville du MC5 et de la Tamla tremble sur ses fondations. Comme les Bad Brains de Washington concasseront le reggae un peu plus tard, Bobby, Dannis et David Hackney secouent le funk et le psychédéisme des mid-seventies pour en faire l'arme contondante d'un proto metal-punk désordonné. Si ce *For the Whole World to See* accuse les quelques tics bavards de l'époque, sa rigidité torve en fait un solide mythe déviant de l'underground rebelle.

Quarante ans après, les trois frères remettent une poignée de cartouches dans le barillet et publient sans sommation un N.E.W. de la même trempe désinvolte et méchante. Ses *Relief* ou *Story of the World* prennent d'autorité le relais sans afficher la moindre pointe de rouille. Pour plus d'information de première main, nous recommanderons également l'autobiographie rugueuse et amère de Bobby, parue sous le titre de *Rock'n'Roll Victims - The Story of a Band Called Death*.

Jean-Luc Manet



deathfromdetroit.com



Camille Blake

Moritz von Oswald Trio

Sounding Lines Honest Jon's Records

Austère et minéral, le nouveau challenge sonore d'un Allemand multipistes.

Moritz von Oswald n'est pas le musicien le plus facile à suivre. En cause, l'éparpillement raisonné dont sa création fait l'objet depuis la fin des années 80 sous des signatures changeantes. Qu'il officie en tant que Basic Channel, Maurizio ou Rhythm & Sound (avec son compère berlinois Mark Ernestus), cet arrière-arrière-petit-fils du comte von Bismark n'a jamais fait preuve d'atavisme en matière de blitzkrieg. Etranger à toute stratégie, cet inventeur d'une techno dub minimaliste reste depuis trente ans absorbé par les possibles interactions qu'offrent le rythme et l'espace sonore.

En cela plus proche du Brian Eno Ambient que de Giorgio Moroder, ce cinquième album du trio portant son nom ne modifiera en rien le cours souterrain de sa carrière.

Une pierre dans son jardin ? Peut-être. Mais si le jardin semble aride, la pierre, elle, est précieuse, lunaire même, portant plus de mystères que d'évidences. Objet musical spectral, dont la lecture s'apparente à celle de huit "diagrammes sonores" qui suivent la réponse fréquentielle d'un système en boucle fermée, ce disque devient carrément fascinant avec la présence de Tony Allen, dont les fûts de batterie sonnent comme le sursaut d'une vie organique dans un monde revenu à l'état minéral. **Francis Dordor**



honestjons.com/
label



**bataille
far° festival
des arts vivants
Nyon/Suisse
12-22 août 2015
festival-far.ch**

Darren Roshier
Delgado Fuchs
Clédat & Petitpierre
Christophe Jaquet
& Jean-Yves Jouannais
Alix Eynaudi
L'Encyclopédie de
la parole
Kinkaleri
Pauline Curnier Jardin
Till Roeskens

Milena Keller
& Valerie Keller
Andrea Marioni
Loan Nguyen
Arkadi Zaidas
Gregory Stauffer
Eszter Salamon
Heine Avdal
& Yukiko Shinozaki
Cristina Rizzo

avec le soutien de la ville de Nyon, du Conseil régional du district de Nyon et de l'État de Vaud

MIGROS

prohelvetia

Avec le soutien de la
Mairie de Nyon

Fondation
d'Art
et d'Architecture

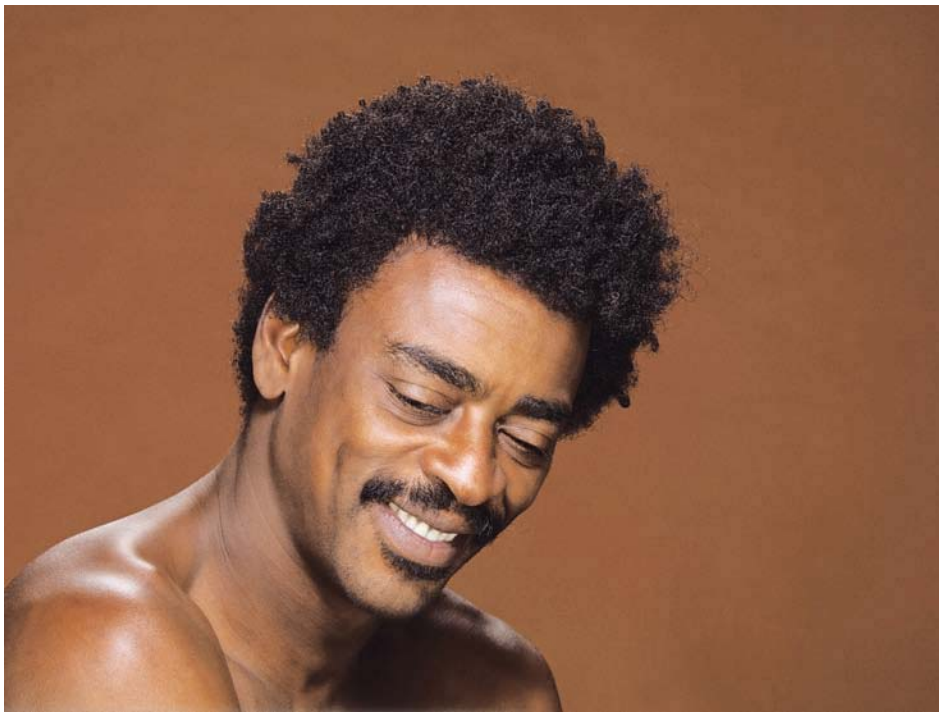
ROCHER

La Cote

LE COIN



Artiste: Arkadi Zaidas © Jean-Couturier



Seu Jorge

Músicas para churrasco Vol. 2 Emarcy/Universal

C'est de saison : le Brésilien sort un album de musiques pour barbecue (volume 2).



Break de batterie et basse disco, cocottes à la wah-wah et voix vocodée, on sait dès les premières secondes où Seu Jorge veut nous emmener : du funk et du fun, voilà ce que ce second volume de *Músicas para churrasco* ("Musiques pour le barbecue") promet pour l'essentiel. Même lorsqu'il traite d'un amour malheureux avec une fille bipolaire, l'envie de danser et de faire la fête l'emporte. Mais si la samba pop de Jorge roule des mécaniques soigneusement huilées, elle garde aussi une certaine rudesse héritée de la rue qui lui donne parfois des accents blaxploitation (ainsi dans *Papo Reto*, où le crooner s'essaie à un falsetto à la Curtis Mayfield).

Il faut dire que son droit à accompagner en musique la cuisson des saucisses, Jorge l'a gagné de longue lutte, ayant grandi dans une favela misérable de Belford Roxo, commencé à travailler à 10 ans, quitté l'école deux ans plus tard et perdu un de ses frères lors d'un affrontement entre gangsters et policiers. Aujourd'hui, sorti du ghetto, et devenu une star, il n'a rien renié, mais n'éprouve pas le besoin de jouer au mauvais garçon ou au gangsta repent. Pour cela, comme pour l'efficacité de sa pop ensoleillée, il mérite tout le respect. **Louis-Julien Nicolaou**

●●●●●
seujorge.com



La Fille De La Côte

Same Kütü Folk/Differ-Ant

Des chansons maussades qui font déjà la bande-son de la fin d'été.

Sautant sur les genoux de Daho (circa *Week-end à Rome*), puis partant en balade sur la mob de Lili Drop, Yann et Cécile Pons, souvent à l'unisson, réhabilitent, entre indolence et mélancolie, insouciance et peines de cœur, cette French Riviera des fifties

qui, sous le pinceau de Chagall, laissa à Dieu le soin d'inventer Bardot. Et, c'est en refrains délicats et mélodies au point de croix que LFDLC ourle des chansons de fin d'été, ou de torpeur d'un juillet colonisé par les touristes. On sait alors,

au mitan de cet opus sudiste, que seul Trenet aidera le garçon de la plage à passer l'hiver, et que la Côte d'Azur sans l'azur des yeux d'une belle ne sera plus qu'une sale manie. **Christian Larrède**

●●●●●
kutufolk.com



The Eccentric Research Council Johnny Rocket, Narcissist & Music Machine... I'm Your Biggest Fan

Without Consent/Pias

Rencontre explosive entre un trio electro et deux sauvages de Fat White Family.

Sur la deuxième place du podium des collaborations 2015 après FFS, ce match amical offre un casting de choc. A ma gauche, venus du nord de l'Angleterre, deux savants de l'electro, à savoir Adrian Flanagan (Kings Have Long Arms) et Dean Honer (The All Seeing I, I Monster), alliés à l'actrice Maxine Peake en guise de narratrice pour former le trio The Eccentric Research Council. A ma droite, du quartier londonien de Brixton, le chanteur Lias Saoudi et le guitariste Saul Adamczewski, en récré de la troupe débraillée Fat White Family. A eux cinq, ils forment The Moonlandingz, groupe imaginaire dont on découvrit en février un premier single ébouriffant, *Sweet Saturn Mine*, où des claviers à paillettes entraînent en collision avec un krautrock sombre. Ils prolongent leur lune de miel sur ce concept-album à l'invité juvénile, qui fusionne synthés cosmiques, riffs psychédéliques et spoken word tragi-comique sur les tribulations d'une fan obsessionnelle de ce groupe fictif aux créations bien réelles. **Noémie Lecoq**

●●●●●
facebook.com/
themoonlandingz

single

Lana Del Rey

Honeymoon Polydor/Universal

Sérénade de soies noires, tortueux et arrangé dans une grâce très dramatique, le nouveau single de Lana Del Rey annonce un beau retour.

Une tristesse enveloppante et venimeuse, comme des ronces que l'on frôle sans s'y piquer totalement. La mélancolie dramatique d'une sirène solitaire et désolée, perdue dans les hauts fonds, mais dont la voix glacée, glaçante, forte et tremblante, en harmonies tortueuses, fend les ondes pour faire l'aller-retour entre le noir absolu du désespoir et la lumière éclatante d'arrangements en cinémascope vintage. *Honeymoon*, western sentimental et lune de miel des fleurs du mal, premier single de l'album du même titre à paraître en septembre, est une chanson que n'auraient sans doute pas reniée Henry Mancini, Ennio Morricone ou Lee Hazlewood. On ne sait pas encore tout à fait à quoi ressemblera l'album de l'Américaine, qu'elle a conçu avec l'aide du très platiné Mark Ronson (Adele, Lily Allen, Amy Winehouse). On sait en revanche déjà que cette première sérénade de soies noires, autant que *Video Games* en 2011, hantera certains des songes de nos nuits d'été. **Thomas Burgel**

●●●●●



Neil Krug



III

le lieu unique
scène nationale
de Nantes

le cnam
Pays de la Loire

exposition | jusqu'au
20 septembre | 2015
au lieu unique, Nantes

www.lelieuunique.com | entrée libre

**Musée pop
du jeu vidéo**

Nantes

musée
arts et métiers
le cnam

PRYS DE LA LOIRE

PLAINE
IMAGES

T

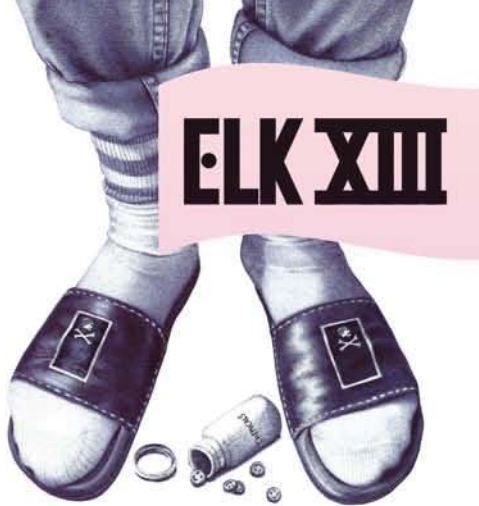
KOSTAR

wik

haut parleur

JET FM 91.2

© Trafik



LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE



REIMS 24 AU 27 SEPTEMBRE 2015 ELEKTRICITY

SUFJAN STEVENS
DJANGO DJANGO
SIRIUSMODESELEKTOR
THE SHOES
CLUB CHEVAL
BORIS BREJCHA
HUDSON MOHAWKE
TALE OF US
GENER 8 ION
FLAVIEN BERGER
METZ | THE NOTWIST
NINOS DU BRASIL | DARIUS
AUSTRA | ROMARE | VESSEL

ELEKTRICITYFESTIVAL.FR



Isaac Sterling

Jesse Hackett

Junk Circle Star Records/Stones Throw

Crétin et réjouissant, l'album joueur d'un Anglais sans tabou.

Poubelle la vie : l'Anglais Jesse Hackett (souvent croisé dans les projets africains de Damon Albarn, sur scène avec Gorillaz, puis dans Owiny Sigoma Band) a trouvé le principal instrument de son premier album, *Junk*, aux ordures. C'est un Yamaha PSR-110, un clavier particulièrement cheapos dont Jesse Hackett sauve l'honneur bafoué. Cet album sort sur Circle Star Records, un nouveau sous-label de la maison Stones Throw dédié au psychédéisme. Et c'est en effet divers recoins étonnants de la nébuleuse psyché qu'explore Jesse Hackett. Du funk en formica,

de la summer-pop gardée au frigo, de l'easy-listening pour le bar du club Mickey, des idioties electro-pop et synthé-toc qui sonnent comme un hommage aux Teletubbies. On pense parfois à Beck de son vivant, à un Prince au royaume des petits enfants, à un rêve humide de Michael Jackson, voire à Ween. Sur la chanson *Genesis P'orrible*, Jesse Hackett invente l'indus-lounge, et ce n'est qu'une des bonnes surprises de ce disque crétin comme un lapin rose, ici élu album de l'été.

Stéphane Deschamps



jessehackett.tumblr.com



Prefuse 73

Rivington Não Rio

Temporary Residence/Differ-Ant

Avec habileté, le beatmaker américain confirme la force et l'évidence de sa formule.

Est-ce cette introduction rythmée par une profusion de beats déconstruits, cette superposition de tons multiples qui confère à *Applauded Assumptions* une vraie singularité et une belle ampleur symphonique ? Ou bien, le fait que Prefuse 73 emprunte à tous les styles et articule ses samples comme une histoire avec un début et une fin ? Toujours est-il qu'il suffit d'entendre les sept premières minutes de *Rivington Não Rio* pour être



convaincu d'avoir affaire à un disque vraiment unique.

Proche dans ses variations rythmiques et sa tonalité hip-hop de *Vocal Studies + Uprock Narratives* ou *One Word Extinguisher*, pour lesquels tout fan de Prefuse 73 garde une tendresse particulière, ce neuvième album circule avec aisance et liberté au cœur de plusieurs courants musicaux. Fuyant sans cesse d'un registre à l'autre, de l'abstract hip-hop à l'electronica,

du post-rock aux collages lo-fi, des titres comme *Quiet One*, *See More Than Just Stars* et *Infrared* ressemblent pourtant à une science exacte, où chaque son est minutieusement étudié, où chaque invité (Busdriver, Sam Dew, Rob Crow...) est à la place qui lui convient, où chaque mélodie semble prête à goûter à tous les extrêmes.

Maxime Delcourt



facebook.com/Prefuse73





The Chemical Brothers

Born in the Echoes Mercury/Universal

Après une longue absence, l'explosif duo anglais revient avec un album antidaté dans les nineties.

Un quinquennat, c'est long, surtout lorsqu'on refuse obstinément de se remettre en question. Depuis le périssable *Further* en 2010, les Chemical Brothers avaient donc fermé la (big beat) boutique, et on était en droit d'imaginer que cette trêve serait mise à profit pour une réécriture radicale des formules qui ont fait leur gloire tapageuse. Las, dès ce *Sometimes I Feel So Deserted* au titre autodépréciatif fort lucide, les frères pétard réactivent leur Grosse Bertha rythmique et l'arrosent de ces giclées d'aciiiiiid puériles et plus du tout inflammables. Jusqu'au caricatural *Just Bang*, en milieu d'album, il ne s'est

rien produit d'intrigant ni de stimulant, et les invités (Q-Tip sur *Go*, St. Vincent honteusement atone sur *Under Neon Lights*) sont comme des peaux mortes d'un zombie, lequel semble bien esseulé au milieu d'une rave dont personne de vivant n'aurait trouvé l'adresse.

En actionnant sans finesse le seul curseur de la nostalgie, l'une des cellules les plus excitantes de l'entre-deux siècles en est réduite à s'autoparodier, certes avec une efficacité hédoniste indéniable, mais sans pousser en avant le moindre pion inattendu. La suite n'est pas beaucoup plus réjouissante, même si *Reflexion* possède une véritable puissance tellurique

non simulée, tandis qu'une micro-symphonie de sons métalliques et de bruits d'abeilles (*Taste of Honey*) finit par butiner le cerveau en douceur et que la voix de Beck sauve l'ensemble in extremis sur le beau *Wide Open*.

"Le futur, je te verrai là-bas", répète en boucle un androïde fatigué sur *I'll See You There*. Un autre aveu d'impuissance auquel la chimie n'a visiblement pu remédier.

Christophe Conte



concerts le 21 août à Charleville-Mézières (festival Cabaret vert), le 30 à Saint-Cloud (Rock en Seine) thechemicalbrothers.com



CULTURES ÉLECTRONIQUES ET ARTS NUMÉRIQUES

15-20 septembre Nantes 2015

DAEDELUS [ARCHIMEDES] - RONE - THE SHOES
MATIAS AGUAYO - DJANGO DJANGO - SAM PAGANINI
MAREK HEMMANN - BORIS BREJCHA
JOSH WINK - YELLE - MADBEN
LOST ECHOES (MAELSTROM & DJEDJOTRONIC)
MÖD3RN (ELECTRIC RESCUE + MAXIME DANGLES + TRAUMER)
THYLACINE - MAESTRO
PRINZHORN DANCE SCHOOL
MEHMET ASLAN - SOPHIE - NÔZE
BLANCK MASS - LA MVERTE

scopitone

inRockUpables

SOURDOREILLE

tsugi

teénantes

mcd*

noya

Mouvement

étapes:

lorun

digitalarti

KIBLIND

www.scopitone.org





Rui Soares

Batida

le 10 juillet au festival Nos Alive (Lisbonne)

Le soleil, la mer, des groupes locaux ébouriffants et plein de rencontres de la scène musicale internationale : il y avait tout ça du 9 au 11 juillet à Lisbonne, au Portugal, à l'occasion du festival Nos Alive. Et dans le tas, une jolie claque : Batida, projet du producteur luso-angolais Pedro Coquenão. Sur scène, il commence par un speech à mi-chemin entre stand up et discours militant. Il enchaîne en projetant des extraits de JT puis balance la sauce : des percus afro, quelques relents de house music et c'est parti pour un concert qui est bien plus que ça. Un peu comme Chassol en France, Batida superpose sa musique à des images venues d'horizons lointains : un rappeur d'Angola disparaît doucement dans un brouillard de formes psychés qui laissent place à un long défilé militaire pendant qu'un performeur se désarticule dans une transe d'idées en mouvement. Images, danse, musique, mise en scène et discours engagé : ici, c'est du pareil au même, tout se mêle et invente un langage en soi – celui de Batida. Un show complètement hors formats, classe et fascinant du début à la fin, dont on peut retrouver un aperçu dans son dernier album, *Dois*. **Maxime de Abreu**

Jeanne Added

Le 17 juillet au festival Fnac Live (Paris)

Quand Jeanne Added investit la scène de Fnac Live, qui se tenait du 15 au 18 juillet à Paris, le soleil embrase le parvis de l'Hôtel de Ville et la foule se désaltère tant qu'elle peut. Soudain, les premières notes de *A War Is Coming* retentissent et la chanteuse fait presque de l'ombre au beau temps : de sa voix à la fois gracile et puissante, elle sublime ce début de soirée ardent. S'ensuivent les non moins convaincants *It*, *Back to Summer* ou encore *Look at Them* avant que Jeanne Added ne termine son concert avec *Suddenly*. La chanteuse se tient droite face à nous, le regard calme et intense, puis nous gratifie d'ultimes montées lyriques avant de quitter la scène le sourire aux lèvres et les bras tendus vers un public qui, telle une série de clones ébahis, lui répond chaleureusement. Un concert un peu trop bref, mais qui confirme une des révélations françaises de l'année. **Ana Benabs**



Christophe Crémel



Antonia Buresi

Silk Rhodes

Big Festival

du 11 au 19 juillet à Biarritz

"Dans le rock'n'roll, il est souvent question de jeunes filles. Il y a Sarah, Peggy Sue... et puis il y a... Gabrielle !" Hurllements. Malgré la pluie battante, les mèches blanches des premiers rangs ne boudent pas leur plaisir et piétinent le sol boueux du stade d'Aguiléra. Johnny, 72 ans, forte présence et interprétation de haute volée (*Que je t'aime, Je te promets* ou le beau *Te manquer* signé Jeanne Cherhal) fut un des gros calibres du Big. Des sexa-septuagénaires donc mais aussi des gamins de 15 ans, amassés sur le parking de la Big Boîte. Cet énorme cube a envoyé une prog majoritairement techno (Feder, la sensation Nina Kraviz, Agoria, Jeff Mills), mâtinée par le live electro des excellents Torb. Les âmes sensibles reprenaient leurs esprits au plus lifestyle Big Village (compète de surf, cantine de jeunes chefs en vue) sur la Côte des Basques, en se laissant enivrer par la pop torturée de Kid Wise ou l'electro-soul 70's des New-Yorkais de Silk Rhodes. **Géraldine Sarratia**



LA ROUTE DU ROCK

SAINT-MALO 13 > 16 AOÛT 2015

LE FORT DE SAINT-PÈRE · LA NOUVELLE VAGUE · LA PLAGE

**BJÖRK ★ RIDE ★ JUNGLE ★ RATATAT
TIMBER TIMBRE ★ RONE ★ SAVAGES
THE THURSTON MOORE BAND ★ FUZZ
THE NOTWIST PERFORMING
NEON GOLDEN ★ DAN DEACON ★ WAND
DANIEL AVERY ★ LINDSTRØM ★ VIET CONG
FATHER JOHN MISTY ★ THE JUAN MACLEAN
SUN KIL MOON ★ ALGIERS ★ THE SOFT MOON
KIASMOS ★ ONLY REAL ★ FOREVER PAVOT
FLAVIEN BERGER ★ GIRL BAND ★ SPECTRES
THE DISTRICTS ★ HINDS ★ JIMMY WHISPERS
MAGNETIC FRIENDS ★ CHRISTOPHE BRAULT**

DIGITICK : WWW.DIGITICK.COM

FNAC, CARREFOUR, MAGASINS U, GÉANT, 08 92 68 36 22*, WWW.FNAC.COM

RÉSEAU TICKETNET, E.LECLERC, CORA, CULTURA, AUCHAN, 08 92 39 01 00*, WWW.TICKETNET.FR

WWW.LAROUTEDUROCK.COM

02 99 54 01 11

[LAROUTEDUROCK](https://www.facebook.com/LAROUTEDUROCK) · #RDR2015



Aurora
14/10 Paris,
Les Etoiles

Baléapop Festival
du 5 au 9/8
à Saint-Jean-de-Luz,
avec Camera,
Flavien Berger,
Paranoid
London,
Jessica93, D.K.,
High Wolf,
Geena, Zaltan,
Lena Willikens,
Superpitcher,
Young Marco...

Bebop Festival
du 4 au 14/11
au Mans, avec
The Shoes,
Jeanne Added,
Thylacine,
Shake Shake Go,
Arthur H,
Hyphen Hyphen...

Beirut
22/9 Paris, Zénith

Benjamin Clementine
4/11 Paris,
Olympia,
17/12 Genève

Bikini Fest
27/8 Ramonville-Saint-Agne,
avec Fuzz,
Regal, J.C.Satán,
Dividers...

Bob Dylan
18 et 19/10
Paris, Palais
des Sports,
1/11 Bruxelles,
3/11 Rouen

Booba
26/11 Montpellier,
27/11 Talence,
28/11 Saint-Herblain,
4/12 Metz,
5/12 Paris, POPB,
26/1 Lyon,
30/1 Lille

Festival Cabaret vert
du 20 au 23/8
à Charleville-Mézières,
avec Paul
Kalkbrenner,
The Chemical
Brothers,
Etienne Daho,
Tyler, The Creator,
Jungle, Rone,

Benjamin
Clementine,
Fakear,
Selah Sue...

Chassol
25/9 Saint-Quentin-en-Yvelines

Christine And The Queens
23/9 Toulouse,
25/9 Paris,
Zénith,
26/9 Lille,
30/9 Nantes,
2/10 Bruxelles,
9/10 Rouen,
13/10 Grenoble,
14/10 Genève

Chvrches
10/11 Paris,
Trianon

Coconut Music Festival
du 11 au 13/9
à Saintes,
avec Amadou & Mariam,
Rone, Melody's
Echo Chamber,
Barbarossa,
Tahiti Boy & The Palmtree
Family,
Etienne Jaumet,
Tirah...

Django Django
19/9 Lille,
22/9 Villeurbanne,
9/10 Paris,
Casino

The Dø
15/10 Nancy,
17/10 Marseille,
29/10 Les Pieux,
30/10 Vendôme,
13/11 Paris,
Olympia,
24/11 Bordeaux,
9/12 Strasbourg,
10/12 Nantes,
12/12 Lille

Festival Les Escapes
7 et 8/8 à Saint-Nazaire, avec
Jungle, DJ Pone,
Vaudou Gume,
2manydjs...

Feu ! Chatterton
17/10 Bruxelles,
19/10 Paris,
Trianon,
23/10 Nantes,
22/11 La Rochelle

Flavien Berger
25/9 Reims,
21/10 Caen,
30/10 Brest,
6/11 Gennevilliers,
21/11 La Rochelle

Garbage
7/11 Paris,
Zénith

Finale Sosh aime les inRockKs tab
19/9 Paris,
Trianon, avec
Kazy Lambist,
Louis Aguilar,
Volin, Minuit
et Sin Tiempo

Foals
5/9 Luxembourg
7/9 Paris,
Cabaret Sauvage

Girlpool
16/9 Paris,
Point Ephémère

Ibeyi
30/7 Lyon,
2/8 Sète,
10/10 Reims,
12/10 Paris,
Trianon,
14/10 Nancy

Les Innocents
2/10 Bois-Colombes,
16/10 Lausanne,
22/10 Grenoble,

sélection Inrocks/Fnac

Iceage à Paris
Vague de froid à l'horizon ! Les quatre Danois poseront leurs valises au Batofar le **lundi 17 août** et nous gratifieront de leur élégant mélange de cold-wave et de post-punk le temps d'une soirée.

23/10 Avignon,
2/11 Paris,
Trianon

Festival Les InRockKs Philips
du 10 au 17/11,
avec Christophe, Algiers, Fat White Family, Tobias Jesso Jr., Flo Morrissey, Son Lux, Flavien Berger, Agua Roja, Alabama Shakes, John Grant, Odezenne, Lapsley, Wolf Alice, The Districts, Max Jury, Formation, Ghost Culture, Bo Ningen, Last Train...

Jamie xx
20/10 Luxembourg

Jay Jay Johanson
13/10
Villeurbanne,
14/10 Fontaine,
16/10 Saint-Herblain,
17/10 Bordeaux,
29/10 Strasbourg

Jeanne Added
2/10 Fontaine,
3/10 Annemasse,
14/10 Strasbourg,
15/10 Nancy,

Kevin Morby
21/9 Paris,
Point Ephémère

Kraftwerk
7/11 Lille,
9/11 Nantes,
11/11 Monaco,
12/11 Marseille,
13/11 Grenoble

Festival Levitation
18 et 19/9
à Angers, avec
The Melvins, Melody's Echo Chamber, Wire, Tess Parks & Anton Newcombe, Blanck Mass, Lumerians, Flavien Berger, Death & Vanilla...

Low
30/10 Tourcoing,
2/11 Paris,
Divan du Monde

Mac DeMarco
14/9 Tourcoing,
15/9 Paris,
Cigale

MaMA Festival
du 14 au 16/10
à Paris, avec
Is Tropical, Kid Wise, Jay Jay Johanson, Radio Elvis, Chapelier Fou...

Festival Marsatac
25 et 26/9
à Marseille,
avec Boris Brejcha, Rone, Paula Temple, Brodinski, Salut C'est Cool, Tale Of Us, Vessel, Boddika...

Metronomy
6/8 Festival Porto latino, Saint-Florent

Metz
17/9 Toulouse,
23/9
Villeurbanne

Nekfeu
14/10 Nancy,
15/10 Rennes,
16/10 Caen,
17/10 Brest,
19/10 Angers,
20/10 Cenon

New Order
4/11 Paris,
Casino

Festival Nördik Impakt
du 21 au 24/10
à Caen, avec
Daniel Avery, Rødhåd, Marek Hemmann, Superpoze, Flavien Berger...

sélection Inrocks/Fnac

Festival Pantiero

Après deux soirées organisées en juillet, le festival cannois fera un rappel ce **dimanche 16 août**. Christine And The Queens, The Dø ou encore Yelle laisseront leur place sur la scène de la Croisette au jeune prodige Fakear, aux mélodies animales de Superpoze et à la douce chillwave de Dream Koala. Une soirée qui mettra donc à l'honneur l'électro sous toutes ses formes, aussi planante qu'incisive, aussi légère que violente et aussi sombre que lumineuse. Trois jeunes talents pour clore un festival qui a su enjoliver les nuits cannoises en proposant une très belle alternative aux soirées de Jean-Roch.

Festival Les Nuits de Fourvière

jusqu'au 31/7
à Lyon, avec
Iggy Pop, Patti Smith, Björk, Christine And The Queens, Sophie Hunger, Ibeyi, Florence And The Machine, George Ezra...

Festival Les Nuits secrètes

du 31/7 au 2/8
à Aulnoye-

Aymeries, avec The Dø, Jungle, Acid Arab, Salut C'est Cool, Jeanne Added, Girls In Hawaii, Etienne Jaumet...

Only Real

29/9 Paris,
Café de la Danse

Pitchfork Festival

du 29 au 31/10
à Paris, avec Björk, Beach House, Run The Jewels, Battles, Deerhunter, Spiritualized, Ariel Pink, Kurt Vile & The Violators, Rhye, Father John Misty, Unknown Mortal Orchestra, Destroyer...

For Noise Festival

du 20 au 22/8 à Lausanne-Pully, avec FFS (Franz Ferdinand & Sparks), Ride, Róisín Murphy, Jungle, Patrick Watson, Young Fathers, Owen Pallett, Dan Deacon, Black Strobe, Mini Mansions, Isaac Delusion, Ought...

Festival Rock en Seine

du 28 au 30/8 à Saint-Cloud, avec The Chemical Brothers, The Libertines, Tame Impala, Jamie xx, Jungle, Benjamin Clementine, Fuzz, Pond, Shamir,

Son Lux, Hot Chip, Jeanne Added, Young Thug, Run The Jewels...

Rone
18/9 Toulouse,
30/10 Paris,
L'Olympia

Salut C'est Cool
1/10 Bordeaux,
2/10 Mulhouse,
9/10 Dijon,
31/10 Brest

Savages
11/9 Lausanne

Festival Scopitone

du 15 au 20/9
à Nantes, avec Rone, Django Django, The Shoes, Yelle, Boris Brejcha, Thylacine, Traumer, Marek Hemmann, Christine, Andrew Hung, Josh Wing...

The Shoes
24/9 Strasbourg,
18/11 Paris,
L'Olympia,
20/11 Lille,

The Soft Moon
6/11 La Roche-sur-Yon,
8/11 Paris,
La Machine du Moulin Rouge

Sophie Hunger
2/10 Strasbourg,
3/10 Rouen,
4/10 Rennes,
7/10 Nantes,
8/10 La Rochelle,
9/10 Toulouse,
10/10 Cenon

Sufjan Stevens
8/9 Paris,
Grand Rex,
20/9 Genève,
25/9 Reims,
27/9 Caluire-et-Cuire

Sziget Festival
du 10 au 17/8
à Budapest avec Foals, Jungle, Future Islands, Tyler The Creator, Florence And The Machine, Gui Boratto, SBTRKT, The Horrors, Kings Of Leon, Limp Bizkit, Kazabian...

Theodore, Paul & Gabriel
26/9 Clermont-Ferrand

Torres
17/9 Paris,
Maroquinerie

Youth Lagoon
26/9 Paris, Café de la Danse



sélection Inrocks/Fnac

Festival La Route du rock

La Route du rock, c'est ce vieux ami que l'on attend toute l'année et que l'on rejoint sur la côte bretonne sans jamais l'avoir vraiment quitté. Au programme de cette 25^e édition du **13 au 16 août** : Björk, Girl Band, Savages, The Thurston Moore Band, Ratatat, Rone, Only Real, Timber Timbre, Jungle, Ride, Daniel Avery, Sun Kil Moon, The Notwist, Father John Misty, Hinds... Que du (très) beau monde, donc. On y retrouvera bien sûr les habitués (qui sauront où se ravitailler à Saint-Malo), les novices (qui décideront de planter leur tente près du Macumba, boîte improvisée du camping), les insoucians (qui après huit éditions n'auront toujours pas investi dans des bottes), ou encore les courageux (qui continueront de danser à l'aube mais qui seront également présents le lendemain au match de foot organisé sur la plage). Côté nouveautés, vous pourrez dire adieu aux tokens, remplacés par le procédé Cashless (paiement sans contact), mais aussi aux gigantesques flagues de boue puisque des travaux ont été effectués tout au long de l'année sur le site afin de mieux répondre aux caprices du climat breton. En bref, une édition immanquable qui risque de marquer les esprits jusqu'à la saison prochaine. Comme chaque année, finalement.

les inRocks

premium



levinyleclub.com

**Chaque
mois,
2 vinyles,
chez vous
1 perle
du XX^e
siècle**

+

**1 pépite
du XXI^e
siècle**

**Offre spéciale
réservée
aux abonnés
inrocks premium**

~~33 €~~/mois

31 €/mois

Retrouvez
cette offre dans
les exclus abonnés
sur
boutique.
lesinrocks.com

trouvez
l'abonnement
qu'il vous faut
sur
abonnement.
lesinrocks.com





Avignon, sans pitié

Cette 69^e édition, où l'international dialogue avec la scène française, reste l'épreuve du feu pour les artistes confirmés et les talents émergents : les réputations s'y font ou s'y défont sans états d'âme.

D'une édition à l'autre, le Festival d'Avignon a l'art de se reconstruire et le souvenir de la situation quasi insurrectionnelle de l'année précédente laisse place à un déploiement tranquille où chacun retrouve ses prérogatives... Où la ministre de la Culture Fleur Pellerin jouit d'une liberté d'aller et venir qui avait été retirée sans ménagement à l'ancienne titulaire de la charge, Aurélie Filippetti. A regarder passer la caravane de cette 69^e édition, le Festival est de nouveau sur ses rails avec son lot de petites polémiques, ses ratages et ses sommets d'excellence artistique.

Comme souvent, c'est loin des projecteurs que l'on nous rapporte l'existence de petits miracles... comme celui dont témoigne cette spectatrice anonyme nous racontant avec des larmes dans les yeux le travail mené par Olivier Py sur **Prométhée enchaîné** avec les détenus de la prison du Pontet. Un contrepoint pudique à la débauche d'effets de la fresque théâtrale du **Roi Lear** présentée

dans la cour d'Honneur du palais des Papes où l'instrumentalisation de l'œuvre de Shakespeare au service d'un bilan sur l'état du monde d'aujourd'hui nous fait dire qu'Olivier Py aurait pu facilement se passer de se cacher derrière le masque shakespearien pour mener avec plus de légitimité son projet en se revendiquant d'en être l'auteur à part entière. Comme le fait brillamment le Portugais Tiago Rodrigues revenant à la passion amoureuse d'Antoine et Cléopâtre en signant avec **António e Cleópatra** un précipité poétique puisant à toutes les sources, de Plutarque au film de Mankiewicz en passant par la pièce de Shakespeare. Un long chant hypnotique et chorégraphique porté avec un charme infini par Sofia Dias et Vítor Roriz qui irradiant la scène de leur amour.

De bruit et de fureur, entre théâtre élisabéthain et concert punk, Lars Eidinger cristallise quant à lui la folie du texte de Shakespeare. Un **Richard III** d'anthologie par lequel Thomas Ostermeier démontre une nouvelle fois l'extrême justesse de son art et la puissance de la vitalité du théâtre



Les Idiots, mis en scène par Kirill Serebrennikov

Sergey Tabunov

Quant à Eszter Salamon, elle entame avec **Monument O : hanté par la guerre (1913-2013)** un travail de fouilles chorégraphiques déterrants des danses dont on ne sait en définitive pas si elles ont existé ou si elles ne sont que le fruit de son imagination. Seul point commun : provenir de pays qui sont ou ont été en guerre. S'en suivent une succession de séquences avec masques et maquillages pas si éloignés des danses grotesques ou macabres. Sous nos yeux défilent alors une mémoire de l'instant ponctuée d'éclats sombres. Porté par six performeurs, *Monument O* est un cabaret étrange et pénétrant, une hallucination collective et intime. Fabrice Lambert comme Eszter Salamon auront transformé le temps de ces deux spectacles l'ombre en lumière.

Décidément, à l'exception – unique et notable – de la lecture de **Juliette et Justine, le vice et la vertu** du Marquis de Sade par Isabelle Huppert, la cour d'Honneur n'aura été le lieu d'aucun temps fort de ce festival, avec le peu convaincant **Retour à Berratham** d'Angelin Preljocaj, où les danseurs semblent perdus dans un espace qui les absorbe et un rapport au texte de Laurent Mauvignier qui sape tous leurs mouvements.

Si bien que le bilan de cette 69^e édition est fatalement mitigé, entre la joie procurée par des propositions de grande qualité éparpillées tout au long du Festival et la déception causée par celles d'artistes confirmés tout autant que par celles de jeunes pousses prometteuses qui se seront brûlées les ailes avant même que la notoriété leur autorise la possibilité d'un échec... Alors même que c'est le minimum syndical auquel peut prétendre tout artiste : le droit d'essayer, de se planter et de recommencer.

Une pépite d'émotions, pour conclure... Reste en nos mémoires l'à fleur de peau de **Contrechamps/Drafts**, premier coup et coup de maître, concocté par le duo Kate Moran et Rebecca Zlotowski, dans les Sujets à vif (avec la SACD, Société des auteurs et compositeurs dramatiques). La solitude d'une femme amoureuse abandonnée (Kate Moran), la complicité d'un homme qui ne fait qu'un avec son piano (Quentin Sirjacq). Un adieu à l'adolescence qui se croit indestructible, la découverte que l'amour brûle, qu'il n'est d'autre choix que de grandir, de faire avec la douleur pour continuer de vivre. **Fabienne Arvers, Philippe Noiset, Hervé Pons, Patrick Sourd**

allemand sur la scène européenne. Autre artiste n'ayant pas peur de se confronter à la littéralité du texte, Krystian Lupa a sidéré les premiers festivaliers par la beauté de son **Des arbres à abattre** d'après Thomas Bernhard. Une leçon du maître polonais qui prouve que l'on peut rêver avec ses comédiens et réinventer en profondeur l'univers d'un auteur sans jamais le trahir. Avec la troupe moscovite du Théâtre Gogol, Kirill Serebrennikov a présenté sa version russe des **Idiots**, d'après le film de Lars von Trier, dans l'expression d'une insolente et subversive résistance à la violence étatique et sociale instaurée par Poutine.

On aura vu sur les plateaux du Festival des ombres dansantes à foison : mais, plus que les effets un peu forcés de Hofesh Shechter ou les débuts contrastés de Fatou Cissé, on retiendra la gestuelle de Fabrice Lambert ou le travail d'archéologue d'Eszter Salamon. Avec **Jamais assez**, Fabrice Lambert ose un périple chorégraphique sur une planète lointaine. Balayée par des projecteurs qui vont jusqu'à épouser les corps dans un effet saisissant et démultiplié, la scène devient un terrain d'expérimentation sans fin. Que ce soit dans un brouillard de théâtre ou dans une décharge électrique, à fond les guitares, la danse, entre sauts suspendus et écarts de conduite, à folle allure. Jusqu'au finale, reprenant la figure du ruban de Möbius qui entraîne la troupe dans un big-bang jouissif.

LE CIRQUE - POLE NATIONAL DES ARTS DU CIRQUE
DE NEXON EN LIMOUSIN PRESENTE

LA ROUTE DU SIRQUE

NEXON

14 → 22 AOUT 2015

AU PROGRAMME PLUS DE 60 REPRESENTATIONS
avec *NUIT* du Collectif Petit Travers,
LE CIRQUE POUSSIERE de La Faux Populaire,
INTUMUS STIMULUS de Circo Aereo - Jani Nuutinen,
L'APRES-MIDI D'UN FOEHN - VERSION 1
de la Cie Non Nova,
en avant-première *SLOW FUTUR*
d'Elsa Guérin et Martin Palisse...

ET AUSSI DES CONCERTS
Avec Turzi, Vaudou Game, I am a band, Etienne Jaumet...

Toute la programmation sur : www.cirquenexon.com

PARIS des solidarités

Journée mondiale DES OUBLIÉS DES VACANCES
PARIS - CHAMP-DE-MARS
19 août 2015

Bon de soutien

OUI, j'aide un enfant à vivre une journée de vacances inoubliable au pied de la Tour Eiffel en versant un don de :
☐ 30 € ☐ 50 € ☐ 80 € ☐ 100 € ☐ autre montant _____ €

☐ Je règle par chèque à l'ordre du Secours populaire français

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____ Tél. _____

Coupon à compléter et à retourner, accompagné de votre don, dans une enveloppe affranchie au tarif en vigueur, au Secours populaire - 9/11, rue Froissart - 75140 Paris Cedex 03

Votre don vous fait bénéficier d'une réduction d'impôt de 75% du montant de votre don dans la limite de 528 euros.

Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès, de suppression et de rectification des données personnelles vous concernant en vous adressant au siège de notre organisation.

OUI, je souhaite être bénévole de cet événement exceptionnel.

Contacter benevolatsecourspopulaire.fr ou appeler le 01.44.78.21.00.

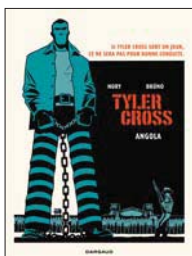
www.carresolidaire.fr

Tyler Cross – Angola

de Fabien Nury et Brûno

Chaque semaine durant tout l'été, quatre planches en exclusivité. Grâce à 1 000 dollars, Tyler gagne une semaine de vie en plus. Mais un autre danger guette : une femme.

la bd de l'été

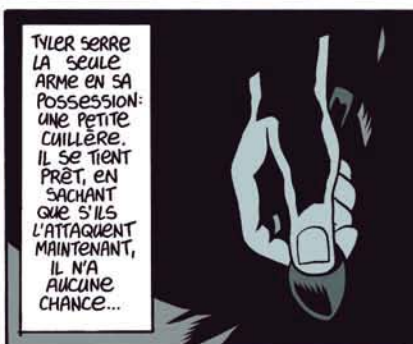
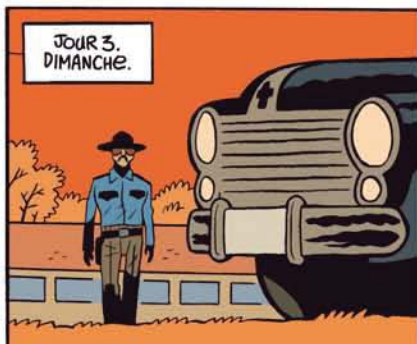


Planches extraites de **Tyler Cross, tome 2 – Angola** de Fabien Nury et Brûno (Dargaud), 100 pages, 16,95 €, à paraître le 28 août









cette semaine sur

**les
inRocks**

premium

Pour continuer à vous transmettre nos passions et coups de gueule, nous lançons une offre 100 % numérique et multisupport où retrouver **l'intégralité du magazine et des contenus exclusifs**. Les inRocks premium sont une déclinaison digitale de ce qui a forgé notre identité : un accès privilégié aux artistes, des articles et des entretiens au long cours, un point de vue acéré sur l'actualité. En plus de cette offre, chaque jour, des invitations et des cadeaux sont disponibles sur le club abonnés. **Rendez-vous sur lesinrocks.com**



premium

chaque jour, un contenu exclusif pour nos abonnés

le facho tourisme

En Italie, Benito Mussolini alias le "Duce" fait encore aujourd'hui l'objet d'un culte touristique, entre nostalgiques du fascisme, curieux et opportunistes. Cela porte un nom : le "facho tourisme". Reportage de l'autre côté des Alpes à la rencontre des routards en chemise noire.

et aussi



premium

Bernard Lenoir, l'émotion comme moteur

Il y a quatre ans, il quittait les ondes. Mais il continue de nous donner des nouvelles à l'occasion de *L'Inrockuptible 3*, compile consacrée à la pop française. Le passeur des musiques anglo-saxonnes revient sur son attachement à la pop d'ici et évoque sa nouvelle vie à Biarritz.



premium

lumière sur le projet africain de François & The Atlas Mountains

Prenez François et ses Atlas Mountains, envoyez-les en tournée en Afrique noire (Sénégal, Bénin, Burkina Faso et Ethiopie) à la rencontre de musiciens locaux, mélangez et obtenez une série de morceaux inédits, qu'on a pu découvrir lors du dernier festival Days Off.



premium

Alain Badiou

Le philosophe s'est rendu au Festival d'Avignon pour y présenter une nouvelle version de sa réécriture de *La République* de Platon. L'occasion de l'interroger sur sa passion pour le théâtre, sur ce qui se cache derrière son "hypothèse communiste" et sur ses réactions face à l'esprit du 11 janvier.

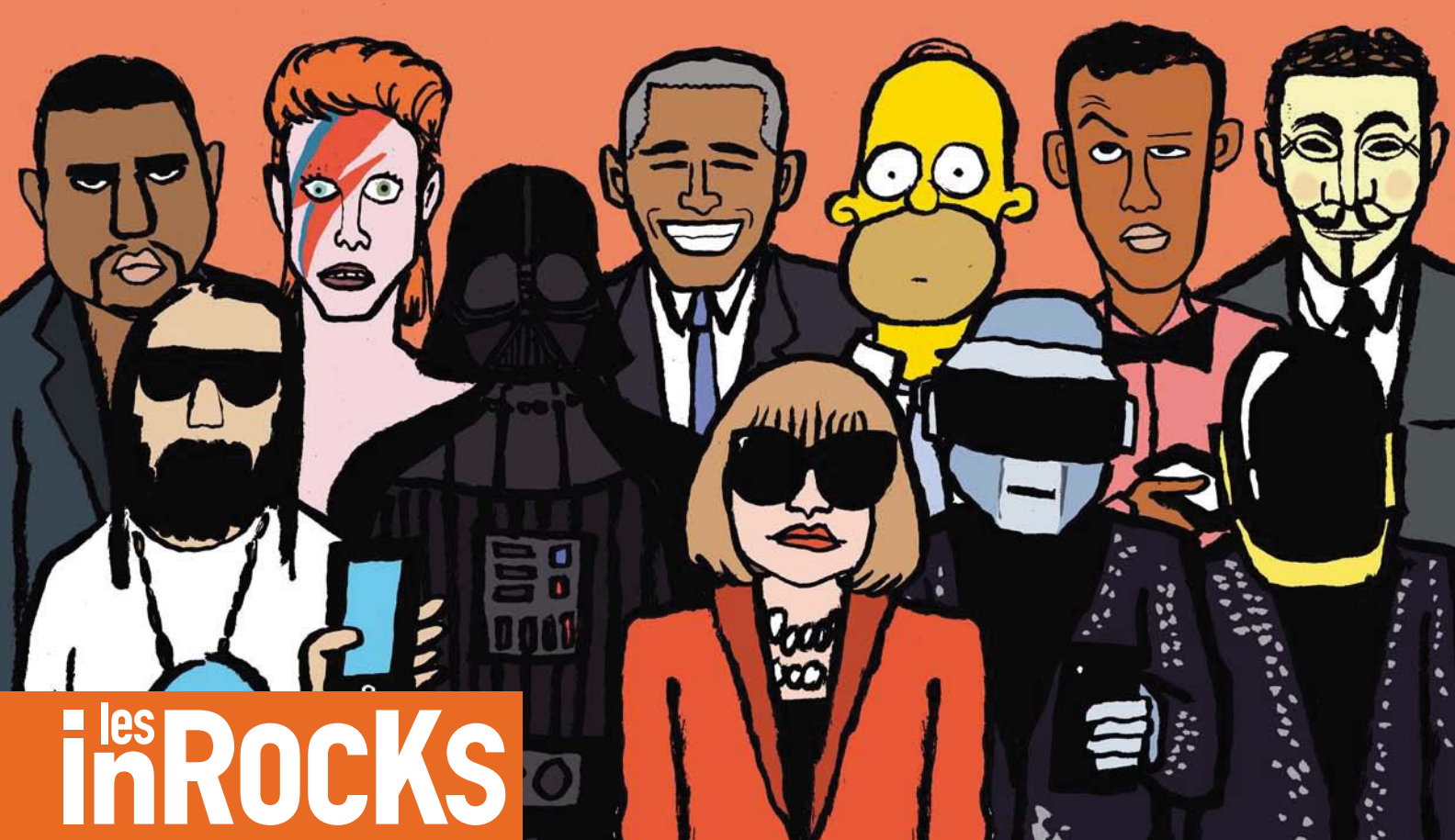


premium

playlist estivale

Cinq albums à écouter durant tout l'été pour prolonger les vacances, la plage et le soleil. Au programme, le trublion Mac DeMarco, le duo The Internet de Los Angeles, les rappeurs PNL du 91, les psychédéliques de Tame Impala et l'ovni Bon Voyage Organisation. Bref, du bonheur en perspective.

La villa Torlonia dans
les jardins de la résidence
romaine de Mussolini



les
inRocks

premium

Rejoignez la famille inRocks
abonnez-vous !



9,60 €/mois
sans engagement

trouvez l'abonnement qu'il vous faut sur **abonnement.lesinrocks.com**

LES INROCKS STORE

par **les inRockuptibles**



les inRocks × Ozed. **les lunettes Miramar & Marbella - 95 €**

Edition limitée

Plus discrètes que des "tout bois", plus originales que des lunettes classiques, retrouvez la nouvelle collaboration les inRocks × Ozed.

rendez-vous sur boutique.lesinrocks.com

abonné premium ?

-10 %

-20 %

Vous bénéficiez d'avantages sur la boutique.

- ✓ Entre 10 % et 20 % de réduction sur toute la boutique, toute l'année*
- ✓ Chaque mois, des produits en avant-première, ou en édition limitée, réservés aux abonnés inRocks premium

*réduction en fonction de l'ancienneté de votre abonnement, hors livres et produits déjà soumis à réduction

Les étoiles filantes du rock

L'histoire du rock est faite de destins exceptionnels, d'artistes à la vie et à la carrière fulgurantes. Malgré la brièveté de leur existence, tous ont légué un héritage immense à la musique. *Les inRock*s vous invitent à (re)découvrir la trajectoire extraordinaire de ces artistes qui, en vivant vite et en mourant jeunes, ont écrit la légende du rock.



EN KIOSQUE

et sur les inRock's store INROCKSTORE
également disponible en version numérique



What did you
expect?*



INDIAN TONIC
UNIQUE
Rendez-vous sur villaschweppes.com

